

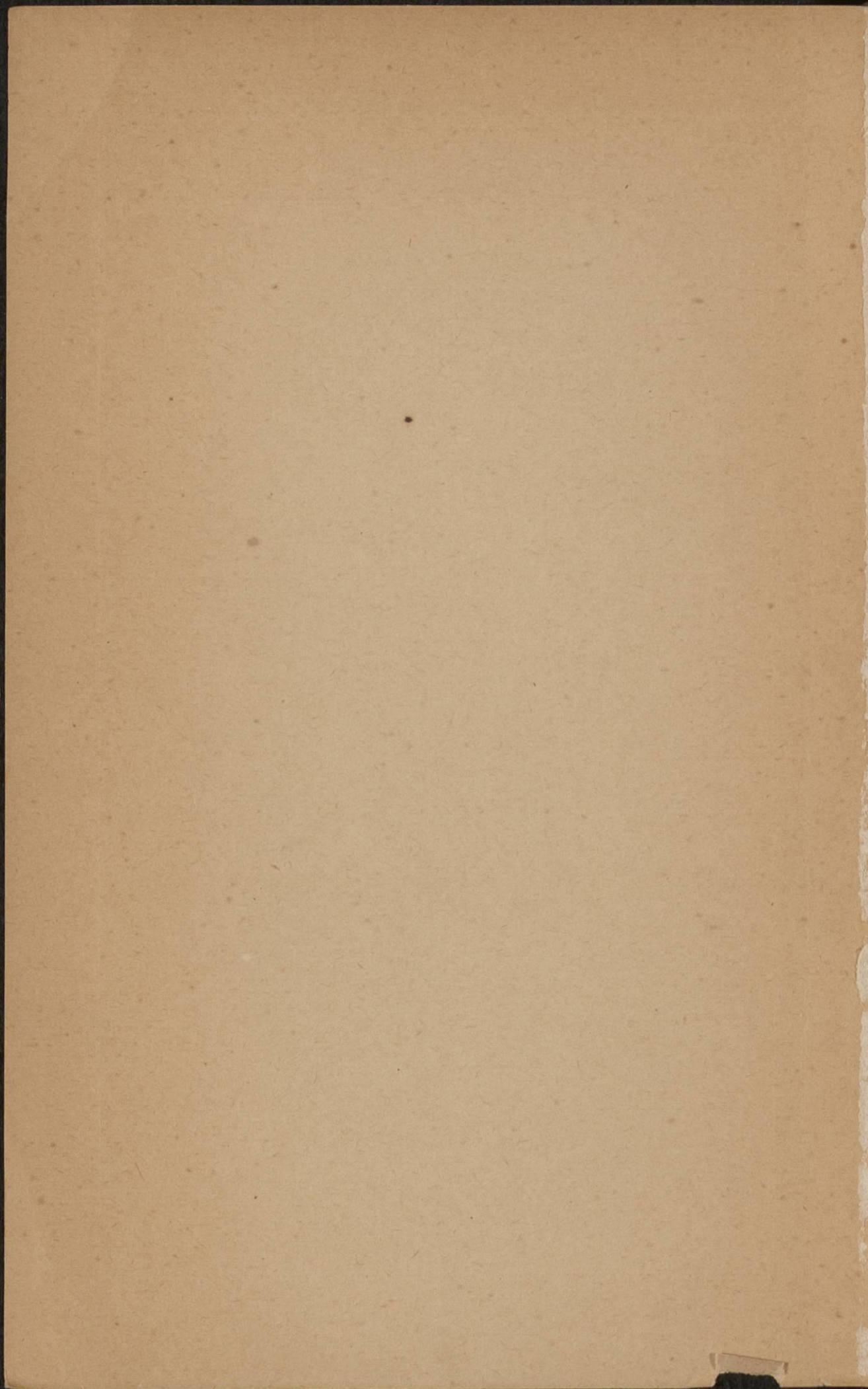
HUBERT KRAINS

**FIGURES  
DU PAYS**



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE

MSA 14982

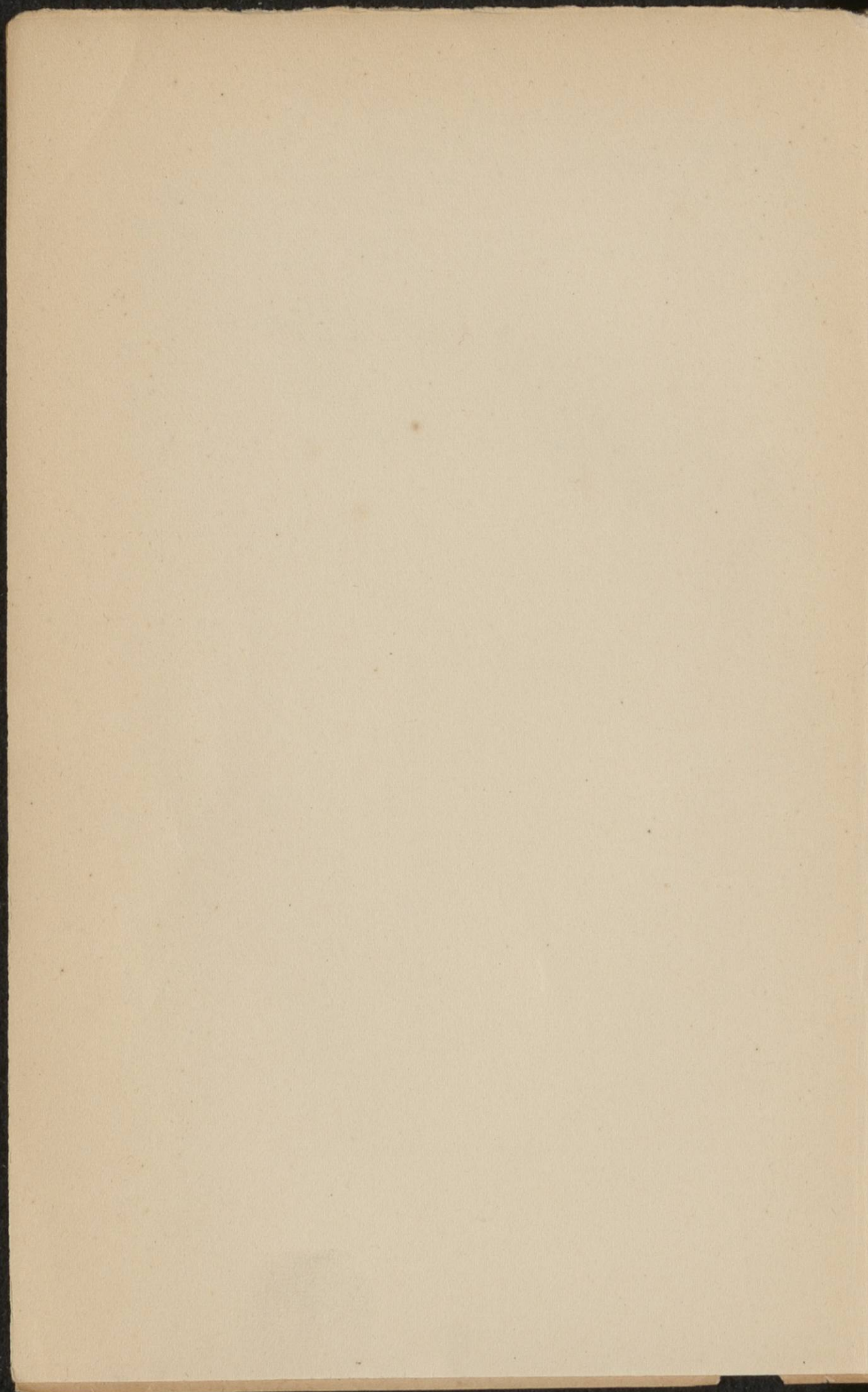


A Monsieur Rosy,

En souvenir de Mon Cher Mari

J. Kraus

1<sup>er</sup> Janvier 1936



MUA 14982

# FIGURES DU PAYS

Imprimé en Belgique

DU MEME AUTEUR :

ROMANS ET NOUVELLES

**Les Bons Parents** — Bruxelles, Castaigne, 1891.  
— (Epuisé).

**Histoires lunatiques** — Bruxelles, Lacomblez,  
1895. — (Epuisé).

**Amours rustiques** — Paris, Mercure de France,  
1899. — (Epuisé).

**Amours rustiques** — Bruxelles, La Renaissance  
du Livre, 1925.

**Le Pain Noir** — Paris, Mercure de France, 1904.  
— (Epuisé).

**Le Pain Noir** — Bruxelles, La Renaissance du  
Livre, 1922. — (Epuisé).

**Le Pain Noir** — Bruxelles, Labor, 1932.

**Figures du Pays** — Bruxelles, Association des  
Ecrivains Belges, 1908. — (Epuisé).

**Mes Amis** — Bruxelles, Vroman, 1921.

**Au Cœur des Blés** — Liège, Thone, 1934.

ESSAIS

**Portraits d'Ecrivains Belges** — Liège, Thone,  
1930.

HUBERT KRAINS

---

# Figures du Pays



**LES ÉDITIONS DE BELGIQUE**

Max. MENTION, directeur

20, Avenue Jean Volders

BRUXELLES

1936

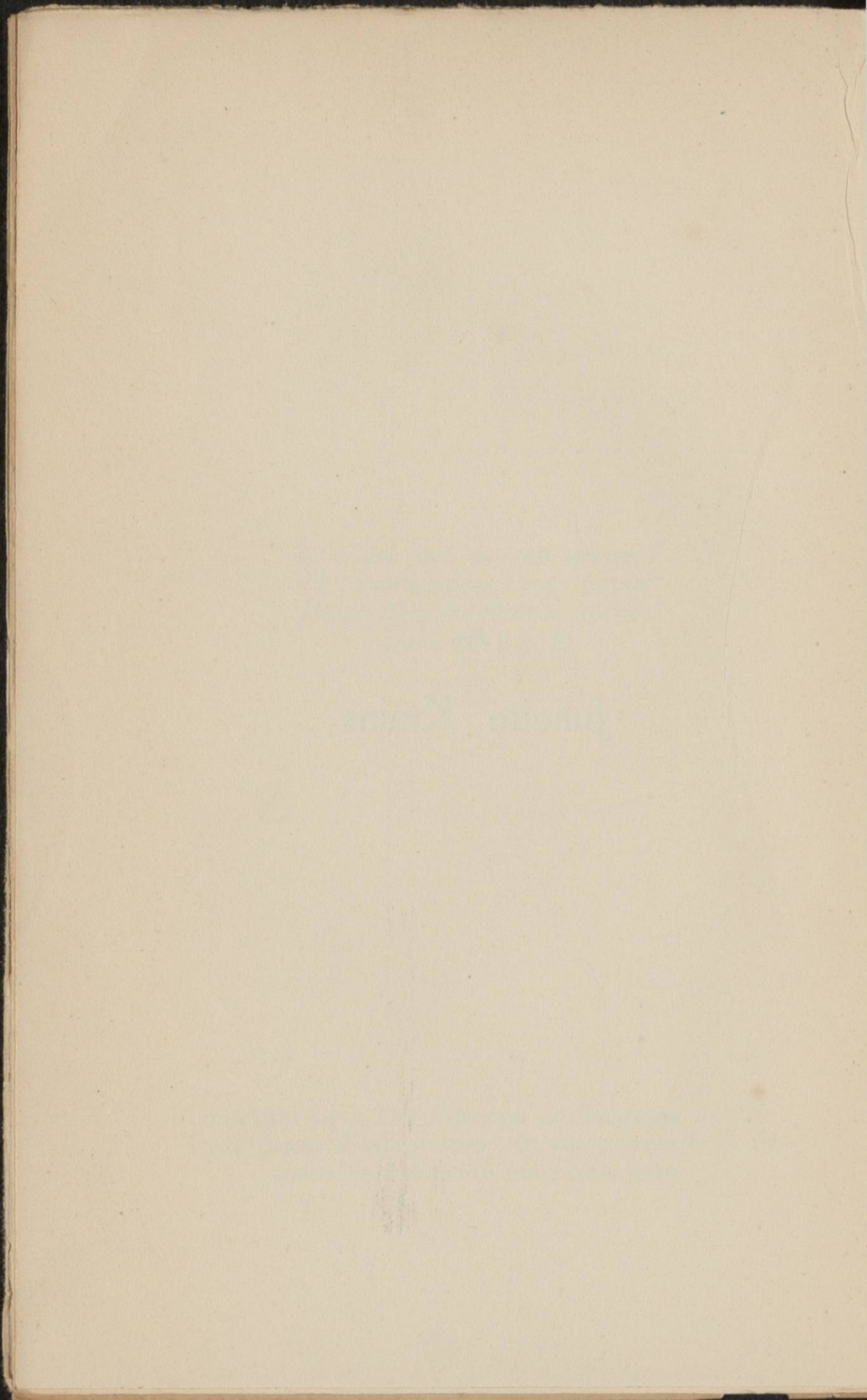
*Il a été tiré de cet ouvrage  
12 exemplaires sur papier  
Japon hors commerce, numé-  
rotés de 1 à 12*

Copyright by « Les Editions de Belgique » 1936.  
Tous droits d'adaptation, de reproduction et de  
traduction réservés pour tous pays.

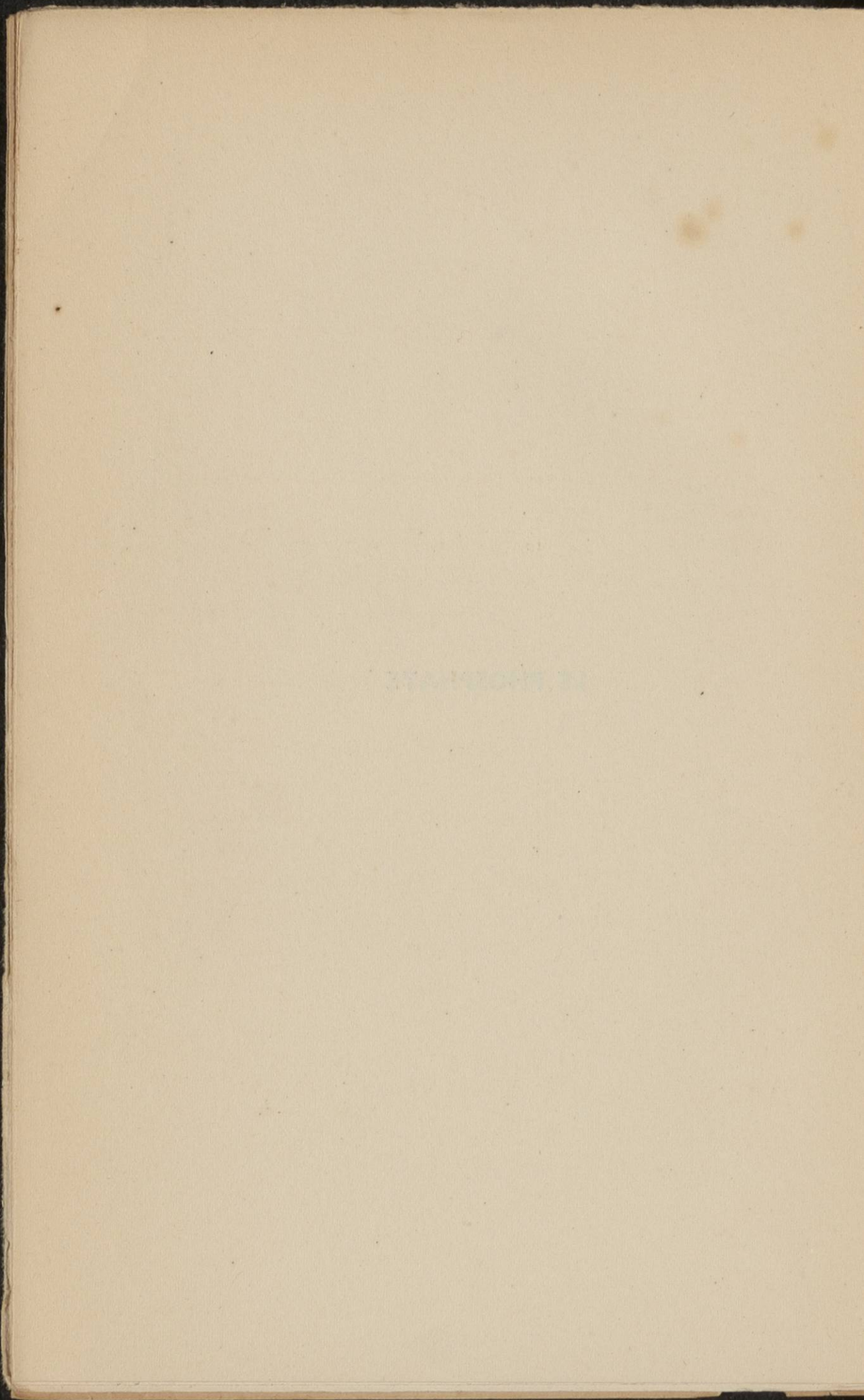


A

Juliette Krains



**LE PHOSPHATE**



I.

Les coqs n'avaient pas encore chanté lorsque la maison de Pierre Pirson s'ouvrit. Un homme de taille moyenne, mince, sans barbe et dont les cheveux grisonnaient, se montra sur le seuil; il ajusta sa culotte, qu'il avait passée à la hâte, puis regarda les toits couverts de givre et le ciel où la lune brillait au milieu d'un cortège éblouissant d'étoiles.

— Ça pique, dit-il, en portant les mains à ses oreilles.

Tout grelottant, il traversa la cour et s'arrêta sous une fenêtre dont les vitres étaient voilées à l'intérieur par des rideaux blancs. Après avoir respiré avec énergie pour s'ouvrir les poumons, il leva la tête:

— Je te la souhaite bonne et heureuse, François!

Quelques secondes s'écoulèrent; derrière la fenêtre on entendit le bruit d'un corps qui se retourne dans son lit et une voix tremblotante, mais émue et cordiale, répondit:

— Pareillement, Pierre! Pareillement! Et toute sorte de bonheurs!

Pierre sourit, retraversa la cour et rentra dans sa demeure en pensant: « Voilà de nouveau une année de passée; elle n'a pas été mauvaise. Dieu veuille nous en accorder encore beaucoup de semblables! » Comme sa femme, qui n'était pas encore levée, l'engageait à se recoucher, il refusa. Quelques instants après, il quitta de nouveau sa demeure avec une lanterne allumée et fit le tour de ses étables. Même en hiver, Pirson aimait à se lever tôt. Avant l'aube, on l'entendait mesurer de l'avoine, hacher des betteraves, écraser des tourteaux, remuer des pulpes à côté de ses bœufs et de ses vaches, qui suivaient ses gestes de leurs grands yeux somnolents. Aujourd'hui, jour de fête, comme rien ne pressait, il vaqua tout à l'aise à son occupation favorite. De temps en temps, il venait sur le seuil de la porte pour respirer l'air frais et contempler le beau ciel qui commençait à pâlir. Il jetait aussi un coup d'œil sur la maison de son voisin; voyant que la fenêtre ne s'éclairait pas, il murmura:

— Il fait le paresseux, aujourd'hui, notre vieux François.

Pierre appelait familièrement son ami Berger le vieux François, bien que ce dernier fût seulement plus âgé que lui de quelques années. Mais

François paraissait beaucoup plus caduc, avec son long corps décharné, sa figure jaune, ses épaules voûtées et les rares cheveux blancs qui s'allongeaient sur la peau plissée de son cou. Il était surtout plus pondéré, plus prudent et plus réfléchi que Pierre. Celui-ci s'emballait facilement, tandis qu'avec Berger on pouvait discuter. Aussi la femme de Pirson, dans les circonstances graves, avait-elle coutume de dire :

— Nous demanderons l'avis de Berger, il est moins vif que toi.

Pierre alors souriait et, se dressant sur la pointe des pieds, s'écriait joyeusement, en homme qui n'a pas honte de ses vices :

— Ah! ça, moi, je suis vif comme la poudre!

Une faible lueur apparut enfin dans la chambre de Berger, puis la fenêtre s'illumina complètement et une grande silhouette noire gesticula derrière les rideaux. François se faisait la barbe.

Pierre vint frapper sur le carreau.

— Vous voilà enfin levé, vieux paresseux!

La fenêtre s'ouvrit aussitôt, et une large tête chauve, qui avait une joue rasée tandis que l'autre était couverte de savon, se pencha au dehors :

— Hé, hé, hé! — la tête riait — c'est qu'on s'est couché tard...

Suivant une vieille coutume, Berger et sa fille Pauline avaient passé la soirée de la St-Silvestre

chez leurs voisins. Pendant que les deux vieillards jouaient au piquet, la femme de Berger avait fait les galettes traditionnelles, aidée par la jeune fille. Emile, le fils de Pierre, s'était chargé de l'entretien du feu, occupation peu absorbante qui lui avait permis de regarder tout à son aise Pauline aller et venir dans la maison, battre des œufs, mesurer du lait, pétrir la pâte, tourner le fer et ranger sur une nappe blanche les galettes dorées qui fleuraient le sucre et la vanille. Les bras de la jeune fille, nus jusqu'au coude, étaient poudrés de farine et, sous la lourde toison de ses cheveux châtons, sa figure ronde, saine et ferme, brillait comme une rose. Vers onze heures, Emile avait reconduit Pauline. La bise soufflait avec force, mais le ciel, rempli d'étoiles, était beau et pur; des chansons lointaines accentuaient la douce mélancolie de la nuit. Pendant que Berger allumait la lampe, les jeunes gens s'étaient arrêtés dans le corridor; Emile, profitant de l'obscurité, avait saisi son amoureuse dans ses bras et posé sur ses lèvres un long baiser.

Ce matin, après la messe, François est venu souhaiter la bonne année à Victoire. Les trois vieillards sont réunis auprès du feu, chacun a son morceau de galette en main et, sur la table, se trouvent trois petits verres où brille une liqueur couleur d'émeraude, aromatique et sucrée, que



Victoire décore du nom d'absinthe. Tout en grignotant leur galette, ils constatent, comme le veut la circonstance, qu'ils ont vieilli d'un an, que le temps passe vite et que la vie s'écoule comme un songe.

— Voilà onze ans que ma femme est morte, dit Berger.

— Pauvre Philomène! soupire Victoire.

— C'était une digne femme! déclare Pirson.

Ils rêvent quelques instants, puis l'on cause du présent. Depuis de longues années, les deux familles font leurs travaux agricoles en commun; ils reconnaissent qu'ils n'ont jamais eu à se plaindre les uns des autres.

— Des parents ne s'entendraient pas mieux que nous, dit Victoire; d'ailleurs, j'espère que bientôt...

La femme sourit et François baisse le front; il a compris qu'elle fait allusion au mariage d'Emile et de Pauline.

— Dieu les bénisse! dit-il.

Puis il relève brusquement la tête et se tourne vers Pierre:

— A propos, sais-tu ce qu'on vient de découvrir dans notre village?

— Non.

— Devine!

Pierre, intrigué, s'écrie:

— Quoi, diable ?

— Du phosphate.

— Du phos...

— ...phate, achève François.

Et comme Pirson et sa femme ouvrent la bouche, avides d'explications, il continue :

— Il paraît que c'est un engrais qui se trouve sous terre... en-dessous de la marne... Cela se vend très cher... quatre mille francs quelquefois l'hectare... C'est dans un champ de Dubois qu'on a fait cette découverte... une terre de six hectares... Il va en retirer une fameuse somme !

— Et il conservera sa terre ?

— Naturellement.

Les trois personnes gardent le silence pendant quelques instants, puis Berger écarquille les yeux :

— Mais est-ce bien de l'engrais ?

Et après un moment :

— On dit qu'il y a du métal, là-dedans... Certains prétendent même que c'est de l'or...

— De l'or ! s'exclament Pierre et sa femme.

François lève les mains :

— Voilà ce qu'on dit !

Dix ans plus tôt, Pierre se serait moqué de son ami, mais aujourd'hui plus rien ne l'étonne. Il se souvient d'avoir hoché la tête lorsqu'on avait parlé de faire passer un chemin de fer vicinal par son village. La ligne construite, il avait juré qu'il

ne s'en servirait jamais. A présent, il s'en sert comme tout le monde, et quelquefois même il trouve qu'il en abuse: « Nous ne sommes plus des hommes! » s'écrie-t-il parfois. Il songe aussi au téléphone, aux bicyclettes, aux motocycles, aux automobiles, à toutes ces choses merveilleuses avec lesquelles il s'est familiarisé depuis deux ou trois ans, et, après avoir médité quelques secondes sur les paroles de François, il dit simplement:

— Tout est possible!

La veille du jour des rois, les Pirson se rendirent chez leurs amis, pour tirer la fève. Quand tout le monde fut assis autour de la lampe, François sortit de sa poche un cornet de papier, le déroula lentement, la bouche entr'ouverte par un sourire mystérieux, et déposa sur la table une sorte de sable jaunâtre:

— Voilà du phosphate!

Le sable passa de main en main, puis Emile le broya avec un marteau: on palpa la poussière, on l'examina avec soin; la femme de Pirson mit même ses lunettes; mais on ne découvrit rien d'extraordinaire.

Jacques, le domestique de Berger, ayant retiré de ses dents sa courte pipe noire, dit:

— On ne me fera jamais gober qu'il y a de l'or là-dedans.

Pierre souleva les épaules:

— Nous n'en savons rien!

Fausse alerte ou truc de spéculateurs? Après avoir fait beaucoup de bruit, cette affaire traînilla, languit; elle tournait à rien, comme disaient avec satisfaction les sceptiques, lorsque, brusquement, elle se réveilla et prit un essor inouï. En quelques mois la campagne se couvrit de gros tas de terre jaune, comme si des taupes géantes avaient fait leur apparition dans la contrée. Tous ceux qui possédaient un lopin de terre y faisaient effectuer des fouilles; des fermiers, que la faillite guettait, furent remis sur pied; dans les chaumières, le soir, derrière les volets clos, les esprits se montaient, et des gens qui s'étaient crus pauvres pour toute leur vie élaboraient des rêves de fortune.

Un jour, Berger vint chez Pirson. Il s'assit à sa place habituelle et, le coude appuyé sur la table, resta quelque temps immobile. Finalement, il leva les yeux sur son ami.

— Sais-tu ce que nous devrions faire, Pirson?

— Non...

— Faire comme tout le monde... Nous assurer s'il y a du phosphate dans nos terres...

La vieille Victoire, qui ne croyait pas aux miracles, soupira:

— Je suis sûre qu'il n'y en a pas.

— C'est possible, répliqua François. Mais le

contraire aussi est possible. Pour ma part, j'ai l'intention de pratiquer un sondage. Voilà plusieurs semaines que je rumine cette idée.

Comme ni Pierre, ni Victoire ne disaient plus rien, il ajouta :

— Vous autres, vous ferez ce que vous voudrez...

— Hé bien, dit Pierre, j'ai envie de t'imiter...

— Mon Dieu! s'écria Victoire, qui se tenait, les mains croisées, devant les deux hommes, si Notre Seigneur voulait qu'il y en eût!

— Ce serait de l'argent trouvé, dit François.

— Un véritable héritage! s'exclama Pierre en brandissant sa casquette.

Et suivant son habitude, il s'emballa. Il fixa tout de suite à un chiffre énorme la valeur du phosphate qui gisait dans ses trois hectares et dans les quatre hectares de Berger. Il parla de s'acheter un cheval, de rouler en voiture, de ne plus boire que du champagne.

François l'arrêta :

— Ne va pas si vite... On ne trouve pas du phosphate partout.

## II.

Six semaines plus tard, Pirson était assis dans sa demeure, près du poêle, les jambes allongées, les yeux baissés. Il avait la mine sombre et ne parlait pas. Victoire, qui reprisait des bas, semblait triste, elle aussi.

— Si tu allais faire un tour au jardin? dit-elle à son mari, du ton compatissant dont on parle aux malades.

— Laisse-moi tranquille! répondit Pierre.

Quelques instants après, la femme, ayant jeté les yeux sur la fenêtre, dit de nouveau:

— Voici François.

Pirson fronça les sourcils:

— Bon, bon!

Berger ouvrit la porte. Il avait sa blouse des dimanches et sa cravate de soie; dans sa large figure bien rasée, ses yeux bruns brillaient d'un éclat joyeux.

— Vous avez découvert du phosphate, vous François? dit Victoire.

— Oui, répondit-il, et beaucoup!

— Nous autres, soupira-t-elle, nous n'en avons pas.

— Voilà! fit François; c'est quelque chose de très capricieux. On en trouve ici, et quelques mètres plus loin il n'y en a pas. Ce sont des poches, comme « ils » disent.

Il s'installa auprès de Pirson, Pierre tenait toujours les yeux baissés; il avait tiré sa casquette sur son front et ses mains reposaient sur ses genoux; de temps en temps, il se pinçait d'un coup de dent la lèvre inférieure. François lui toucha l'épaule:

— Mon ami, il ne faut pas t'affliger!

Pierre ricana:

— Hé! hé! hé! je ne m'afflige pas!

Et sa bouche durement se referma.

— Vous n'en mangerez pas un morceau de pain de moins, continua Berger, en se tournant cette fois vers Victoire.

— C'est vrai, dit la femme.

— Et s'il vous arrivait quelque chose, vous savez que le vieux François est là.

— S'il m'arrive quelque chose, s'écria Pierre d'un ton sec, j'irai mendier.

— Comme tu voudras... Je t'achèterai même un panier, s'il le faut... ou une besace... Hein! Victoire, nous lui achèterons une besace... une belle besace...

Il riait, Berger, il plaisantait. Son bonheur lui cachait l'amertume de Pierre et l'empêchait de comprendre son état moral. Comme Victoire ne disait plus rien non plus, il se retira et Pirson put le voir discuter au milieu de la route avec les voisins; il avait le verbe haut, renversait la tête, avançait le doigt, faisait de grands gestes, emporté par une exubérance qui contrastait avec sa réserve et son calme ordinaires.

Pierre resta plongé jusqu'au soir dans son mutisme. Sa femme dut lui rappeler à plusieurs reprises que l'heure de se coucher était arrivée. A la fin, il se décida à passer dans sa chambre, mais au lieu de se mettre immédiatement au lit, il se promena de long en large, à moitié déshabillé, le col ouvert et ses longues bretelles lui battant les mollets. De temps à autre, il empoignait une chaise et la frappait contre le sol, comme s'il avait voulu l'y planter.

— Il est fier d'avoir découvert du phosphate dans sa terre, hein? notre François! dit-il tout à coup.

— Il y a de quoi! répondit innocemment sa femme, qui somnolait déjà et dont la figure ravivée, qu'éclairait la flamme tremblante du crasset, se découpait comme un masque de terre cuite sur la blancheur de l'oreiller.



Cette réponse fit bondir Pirson. Un rire nerveux siffla entre ses dents serrées :

— Il ne va pas devenir fou, au moins ?

Et après un court silence, les bras croisés, la poitrine tendue, la tête haute, droit et menaçant, il ajouta :

— En tout cas, je ne lui permettrai plus de me lancer des piques !

— Il ne t'a pas lancé de piques, répondit sa femme.

— Et le panier ? Et la besace ? Ce ne sont pas des piques, cela !

— Mais, Seigneur ! il plaisantait... Il n'y a pas de plus brave homme au monde !

Pierre grommela :

— Brave homme... brave homme...

Et, tout en riant de nouveau d'un mauvais rire intérieur, il s'avança vers la fenêtre, l'ouvrit et plongea sa tête échauffée dans l'air frais de la nuit.

Tout dormait. Seul, un vent léger promenait des senteurs printanières dans l'espace, tandis que les arbres bruissaient et qu'une chouette lançait au loin des cris aigus.

A ce moment, François se déshabillait, lui aussi, dans sa chambre, il aperçut la tête de Pirson et s'empressa d'ouvrir la croisée :

— Bonsoir Pierre !

Pierre referma lestement sa fenêtre et, pour la première fois, le « bonsoir » de Berger resta sans écho.

Le lendemain, François ayant besoin du bœuf de Pierre, lui envoya son domestique. Comme celui-ci s'éloignait, il cria :

— Dis en même temps à notre ami Pierre de s'acheter une nouvelle paire d'oreilles. Hier, je lui ai donné le bonsoir de ma chambre et il ne m'a pas entendu.

Au bout de quelques instants, l'homme revint seul.

— Et le bœuf ? demanda Berger.

— Il paraît qu'il est malade.

— Tiens, tiens ! Et qu'a-t-il donc ?

— Pierre ne me l'a pas dit.

Le soir, François, en bon voisin, accourut chez Pirson pour avoir des nouvelles du bœuf.

Emile et Victoire, qui soupaient, déposèrent leurs cuillers, se regardèrent avec de grands yeux, puis contemplèrent Pirson. Celui-ci continuait de manger comme s'il n'entendait ni ne voyait rien : il tournait la cuiller dans son assiette, la retirait pleine de soupe, soufflait dessus, puis l'avalait lestement en faisant siffler sa langue.

Quelques minutes de gêne pénible s'écoulèrent. Pirson ne cessait pas de manger, mais sa figure bronzée commença à se colorer de rose, puis elle

passa au rouge et bientôt étincela comme une crête de coq.

François comprit; il fit un pas de son côté et croisa les bras:

— Ha! ha! je te prends les pieds dans le plat, à ce qu'il me semble. Ton bœuf n'a rien... Tu n'as pas voulu me le prêter...

— Je prête mon bœuf à qui me plaît! répondit Pierre d'une voix modérée mais ferme, sans lâcher sa cuiller et sans regarder personne.

Sa femme s'écria:

— Qu'est-ce que tu dis?

Pirson frappa sa main gauche sur la table:

— Je suis maître chez moi!

— Personne ne dit le contraire, mon ami, répliqua Berger. Cependant, si tu commences à me jouer des tours, il faudra que je me défende... Nous serons peut-être obligés de tirer chacun de notre côté... Est-ce cela que tu veux?

Pierre, cette fois, se leva, planta ses yeux dans ceux de Berger et, le menton tendu, lui lança dans la figure:

— Hé bien! oui!

— Je suis à tes ordres! répondit tranquillement François; et, sans plus discuter, il disparut.

Lorsqu'il fut rentré dans sa demeure, il jeta sa casquette sur la table et dit à sa fille:

— Pirson m'a joué un tour de Judas!

A ce moment, Victoire poussa timidement la porte. Avant qu'elle eût ouvert la bouche, Berger cria :

— Ton homme m'a joué un tour de Judas !

Il avait cette fois perdu lui-même toute patience. Il allait et venait, les poings serrés, les lèvres blanches, les yeux blancs, les rides de sa figure glabre élargies par une colère sourde. Victoire le suivait, les mains jointes sous son menton :

— Voyons, François, voyons...

Pauline unit ses efforts à ceux de la vieille femme pour essayer de le calmer. Mais il ne voulait rien entendre ; il s'entêtait dans sa colère et continuait de crier :

— Un tour de Judas !

A la fin, il remarqua que Victoire pleurait. Cela l'attendrit, il passa à plusieurs reprises la main sur son crâne et vint se placer sous la cheminée, où il médita quelques secondes.

— Ecoute, dit-il enfin, en se tournant vers la vieille femme, écoute. Je veux être bon prince. Je « lui » donne trois jours pour réfléchir. Si d'ici là il vient me faire des excuses, tout sera oublié...

Lorsque Victoire rapporta ces paroles à son mari, celui-ci faillit sauter au plafond.

— Des excuses ! hurla-t-il. Je n'en ai jamais fait à personne. Le roi lui-même ne m'en ferait pas faire !

### III.

Les trois jours s'écoulèrent; François, n'ayant rien vu venir, se présenta chez Pirson avec son domestique. Il tenait en main un bout de papier sur lequel il avait inscrit tous les objets payés de sa poche et dont l'usage était devenu commun aux deux familles. Les voisins les virent aller d'une étable à l'autre, visiter leurs granges, disparaître dans leurs hangars. De temps à autre, ils se rendaient au milieu de la cour pour examiner en plein soleil certains objets dont la propriété se trouvait contestée.

— C'est à moi, criait Pirson.

— Non, mon ami, répondait Berger. — Et il donnait des explications, faisait appel aux souvenirs de Pierre; mais celui-ci s'obstinait, se mettait en colère, proférait des gros mots, levait les poings.

— Bon! bon! disait alors François, sans se laisser démonter par les invectives de Pirson. Fais ce que tu veux... Garde cela... Moi, je connais mes droits... Nous irons devant la justice...

Au fond de la grange de Pirson, Berger aperçut

à trois mètres du sol, sortant d'un tas de foin, le manche d'un outil. Il mit la main au-dessus de ses yeux et demanda ce que c'était. Pierre grimpa aussitôt le long d'une échelle et tira violemment l'objet.

— Gare! cria au même instant le domestique.

François, qui avait sauté en arrière, vit passer à deux doigts de sa tête, dans un nuage de poussière, la lame blême d'une faux. Une angoisse terrible serra le cœur des quatre hommes. Au haut de l'échelle. Pierre tremblait de tous ses membres. Berger gronda: « Sacrrr!!... » puis il se tourna vers son domestique:

— Nous nous retirerons, mon ami.

Quand ils furent partis, Emile ferma la barrière. Le garçon avait le cœur gros. Avant de rentrer chez lui, il jeta un long regard sur la maison du voisin.

Le soir, il se rendit dans la prairie. Il se promena le long de la haie mitoyenne, dans l'espoir que Pauline l'apercevrait. Au moindre bruit, son cœur tressautait; il s'arrêtait, tendait l'oreille; puis, comme rien ne se montrait, il reprenait sa promenade, un peu plus inquiet et un peu plus triste. A la fin, cependant, une silhouette de femme se dessina de l'autre côté de la haie; il s'avança vivement vers elle; leurs lèvres à tous deux

tremblaient, mais lorsqu'ils furent face à face, ils essayèrent de sourire.

— Voilà nos parents brouillés! murmura Emile.

Pauline répondit:

— Il faut espérer qu'ils se réconcilieront.

Leur conversation fut pénible; à peine ébauchées, les phrases mouraient dans leur gorge; et de longs silences suivaient, pendant lesquels ils entendaient le faible bruit de leur respiration.

On touchait à la fin du mois de mars. L'air était un peu froid, mais une saine odeur de sève flottait dans l'espace. Les premiers bourgeons crevaient leur écorce et, à travers la chevelure brûlée des vieilles herbes, on voyait verdir l'herbe nouvelle. La terre n'était plus éclairée que par les reflets du soleil, qui jaillissaient d'un lourd nuage tendu devant l'astre comme un bouclier de cuivre. Le silence des choses donnait à la soirée un caractère de gravité solennelle. On sentait qu'un travail mystérieux s'accomplissait au sein de la nature. L'hiver pesait encore sur elle, mais à la manière d'une dépouille qui va être rejetée. Des milliers de germes frémissaient sous les pieds des jeunes gens, et ces frémissements se répercutaient dans leurs cœurs. Eux aussi étaient gonflés comme la terre et, comme elle, prêts à éclater. Ne trouvant pas de mots pour exprimer ses senti-

ments, Pauline cassa quelques rameaux d'épine et tendit sa main à travers la haie. Emile serra avec émotion cette main qui s'offrait si loyalement et la retint dans la sienne. A ce moment, un rouge-gorge vint se percher au-dessus d'eux. Il leva le bec, inspecta le ciel et se mit à chanter. Dans la lumière affaiblie du crépuscule, sa poitrine brillait comme une flamme.

A son retour, la jeune fille trouva son père attablé devant la lampe. Il relisait son bout de papier, pointait au crayon chaque article et passait de temps en temps la main sur son front ridé.

A la fin, il leva les yeux sur le domestique qui était assis devant lui :

— Il me manque une houe, dit-il.

Jacques alla la réclamer; Pirson répondit qu'il ne l'avait pas.

— Il l'a!... Je le jure! dit François en levant deux doigts. Je la lui ai prêtée à la Chandeleur et il ne l'a pas rendue... Oh! il la restituera!... Il faut qu'il la recrache!...

Berger n'était pas avare au point de se faire du mauvais sang pour la perte d'une houe, mais il avait pour principe de soutenir son droit en toutes choses et vis-à-vis de tout le monde. Il répéta :

— Il faut qu'il la recrache!



Le lendemain, les deux hommes tombèrent nez à nez au milieu de la route. François s'arrêta :

— J'attends toujours que tu me rapportes ma houe!

Pierre répondit tranquillement :

— On t'a dit qu'on ne l'avait pas!

Et il poursuivit son chemin.

— Ah! c'est comme cela que tu parles, gronda François en le regardant s'éloigner. Bon!

Quelques jours plus tard, Pirson se rendit aux champs, l'après-midi, avec son bœuf. Les haies verdissaient, les pommiers étaient en fleur. Avant de partir, Pierre avait cueilli dans son jardin une violette, dont il mâchonnait la tige. Sous la molle chaleur qui tombait du ciel bleu, la terre fumait, les blés poussaient soyeux et drus; les alouettes remplissaient l'air de leurs mélodies et de nombreux laboureurs découpaient leurs silhouettes agrestes sur l'horizon. « Allons, camarade, hop! » disait Pirson à son bœuf, en enveloppant d'un regard satisfait la campagne épanouie. Puis il faisait passer la violette d'un coin de sa bouche dans l'autre et continuait : « C'est un temps divin, mon ami; nous allons faire de la crâne besogne. » Il était heureux, il avait envie de rire, envie de chanter; pour manifester sa joie, il étendit le bras et fit claquer son fouet.

En ce moment, à sa droite, une voix s'éleva :

— Et la houe, mon compère ? On dirait que tu n'y songes plus!...

Pierre tourna la tête et vit Berger au milieu de son champ, les bras croisés sur le manche de sa bêche, le menton en l'air, le regard provocateur. Pirson jura : « Nom de nom ! » Cet homme allait donc l'embêter jusqu'à la vie éternelle avec cette histoire ! D'un coup de langue, il lança sa violette au milieu de la poussière, arrêta le bœuf, jeta son fouet et, les poings crispés, bondit vers François. Celui-ci, abandonnant sa bêche, fit quelques pas pour montrer qu'il n'avait pas peur.

— Dis encore que je l'ai, ta houe ! s'écria Pierre, dont la figure cramoisie tremblait de colère.

— Tu l'as ! Tu l'as ! répliqua Berger, en pointant deux fois le doigt vers la poitrine de Pirson.

Pierre fit tournoyer sa main comme une fronde, et une gifle sonore s'abattit sur la joue de François.

Il recula aussitôt de quelques pas et, bien arc-bouté du pied gauche, les coudes aux hanches, la tête penchée, il se ramassa sur lui-même comme un bélier croyant que son adversaire allait foncer sur lui.

Mais Berger ne bougea point. Il tourna sa figure pâle vers un groupe de personnes qui travaillaient dans le voisinage et dit :

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, répondirent-elles. Nous l'avons vu. Il vous a frappé!

— Vous êtes témoins!

— Oui, oui. Nous sommes témoins!

A ce moment, François sentit quelque chose d'insolite dans sa bouche; il y fourra deux doigts et en retira une dent. Il l'éleva du côté des témoins:

— Il m'a brisé une dent!

Puis, tandis qu'il enfouissait précieusement le chicot dans la poche de son gilet, il se retourna vers Pierre.

— C'est bien! dit-il. Voilà une chose, mon ami, qui te coûtera cher!

Pierre s'éloigna. Il était étonné. Quoi? Était-ce bien lui qui venait de se comporter de cette façon, lui qui tout à l'heure avait le cœur si léger et si joyeux? « J'ai peut-être été trop vif! » se dit-il. Sous l'influence de l'inquiétude qui commençait à l'envahir, il tourna la tête. François avait abandonné son travail; la bêche à l'épaule, son long corps oscillant sur ses longues jambes, il se dirigeait vers le village à travers champs.

Pierre n'augura rien de bon de ce retour précipité. Toute l'après-midi, il resta maussade. A tout moment, il consultait sa montre. Il aspirait après la fin de la journée et, en même temps, redoutait l'instant où il lui faudrait rentrer chez lui. Qu'est-

ce que sa femme et son fils allaient dire ? Et dans le village où lui, Pirson, était considéré comme un homme honorable et paisible, qui n'avait jamais eu de démêlé avec personne, de quelle façon allait-on juger son acte ? Il entendait tinter à ses oreilles la voix coupante de Gertrude, un des témoins, une mauvaise gaupe, avec des yeux de chouette dans sa figure fumée comme une tête de hareng-saur : « Oui, oui, nous l'avons vu, il vous a frappé ! » Ah ! elle allait s'en donner, cette vipère ! « Il n'y a pas à dire, conclut-il, je n'ai pas été malin. »

Le soir, il laissa partir tous les travailleurs avant de quitter sa besogne. Jusqu'à l'entrée du village, il ne rencontra personne ; mais là, il croisa une fillette qui se rangea le long du chemin :

— Est-ce que vous savez, Pierre, demanda-t-elle de sa claire voix ingénue, que François est allé trouver les gendarmes ?

Pierre grommela :

— Je m'en fouts !

Dès qu'il eut ouvert la porte de sa demeure, sa femme et son fils se dressèrent devant lui. Ils avaient tous deux la face bouleversée ! Victoire même avait pleuré. Ainsi qu'il l'avait pensé, ils l'accablèrent de reproches : « Un tel acte qu'il avait commis là ! Il était donc fatigué de vivre en paix ? Sans doute enviait-il la racaille, les Colpin

et les Triquet qui se colletaient avec tout le monde? » Pierre s'était promis de subir avec patience l'assaut prévu, mais cette assimilation dégradante le piqua au vif. Il croisa les bras et dit, en espaçant ses mots:

— J'ai flanqué une gifle à François. Je ne le nie pas. Et je suis homme à en flanquer à d'autres!

Il abattit son poing sur la table:

— Que tout le monde file droit!

#### IV.

Une vingtaine de jours après cette aventure, un dimanche, Pirson sortit de sa maison, à la fin de l'après-midi, et se dirigea d'un pas dégagé vers le café du *Laboureur*, où il faisait autrefois sa partie de cartes, à ce moment-là avec Berger. C'était la première fois qu'il se risquait dans un lieu public depuis qu'il avait frappé son ancien ami. Il avait même manqué la messe deux dimanches de suite. Mais, tout à l'heure, il venait de réfléchir : il s'était dit qu'après tout il n'était ni un voleur ni un criminel, et il avait décidé de braver l'opinion.

Il portait la tête haute quand il entra dans la salle du *Laboureur*, et ses talons sonnèrent sur le pavé de pierres bleues. François faisait sa partie de cartes. Pierre remarqua que sa place à lui était prise. Il remarqua aussi que les consommateurs, qui parlaient bruyamment à son arrivée, se taisaient depuis qu'il était là. En outre, tous le contemplaient à la dérobée, d'un air singulier. Des hommes entraient même expressément pour le voir. « Soyons philosophe, » se dit en lui-même Pirson, et il essaya d'opposer une indifférence

hautaine à cette curiosité sournoise. Peu à peu, cependant, tous ces regards concentrés sur lui l'agacèrent, il s'impacienta et fut pris d'un accès de colère. Il faillit sauter au milieu de la pièce et crier, en se frappant la poitrine: « Vous pouvez me regarder!... C'est moi... Pirson!... » Mais il pensa qu'un homme dans sa situation doit rester calme. Il but son verre à petits coups, sans se presser; quand il fut vide, il n'en demanda pas un second...

Au lieu de rentrer chez lui, il gagna la campagne. Comme il faisait chaud, il enleva sa casquette et, le front nu, marcha droit devant lui. Sa belle audace était tombée. Une sottise idée, qu'il avait déjà chassée à plusieurs reprises, voletait de nouveau autour de son cerveau... Arrivé au centre de la plaine, il s'arrêta, s'essuya le front et remit sa casquette. La campagne était vide, mais, au bout de quelque temps, il aperçut un homme qui émergeait d'un chemin creux. C'était l'instituteur qui s'avancait en lisant le journal. Il avait son costume habituel des dimanches d'été: chapeau de paille, veston d'orléans, pantalon de coutil blanc. Celui-ci était un peu court et, comme l'instituteur portait des souliers bas, à chaque pas qu'il faisait, on voyait apparaître ses chaussettes rouges.

— Quelle nouvelle, monsieur le maître, dans

la politique ? cria Pirson, quand le promeneur fut à portée de sa voix.

Celui-ci, ayant levé le nez, répondit :

— Ah ! c'est Pirson qui est là...

Il s'approcha en relevant son chapeau qu'il avait incliné sur ses yeux pour les protéger du soleil pendant sa lecture. Il plia ensuite sa gazette — c'était un homme méthodique — et fixa sur Pierre sa figure brune, qu'une légère couche de sueur faisait ressembler à du bois verni. Puis il ouvrit la bouche. Il allait expliquer ce qui se passait « dans la politique », mais Pirson lui coupa la parole :

— Vous savez que je me suis brouillé avec Berger. Nous nous sommes même empoignés. Oui, je lui ai donné un gifle. Entre nous, il l'avait méritée. Mais j'ai eu tort, je le reconnais. On ne doit frapper personne. Seulement, moi, je suis vif, et quand je m'emporte... Mais, dites-moi, monsieur le maître, est-ce qu'on pourrait avoir de la prison pour une gifle ?...

L'instituteur connaissait mieux la pédagogie que le code. Son regard pensif parcourut l'horizon, puis il frappa le bas de sa culotte avec son journal pour en chasser la poussière.

— Voilà ! dit-il enfin.

Il respira pour se donner le temps de réfléchir et reprit :



— S'il y avait eu violation de domicile... mais ce n'est pas le cas... Cependant, vous êtes allé trouver Berger sur son propre terrain: il se pourrait qu'il y eût là une circonstance aggravante... Puis, le sang a coulé, si les dires sont exacts... Enfin, le procès-verbal a été dressé par les gendarmes... L'affaire passera sans doute en correctionnelle... Et la correctionnelle, c'est toujours sérieux...

Il s'arrêta. Puis, après un court silence:

— A votre place, je consulterais...

Pirson tira sa casquette à droite et à gauche et fixa ses regards sur la pointe de ses souliers. L'instituteur, ayant rabattu son chapeau sur ses yeux, déplia son journal et reprit sa promenade. Après avoir fait quelques pas, il se retourna:

— Allez trouver M. Lerude, que nous avons nommé conseiller provincial les jours passés. C'est un fameux orateur... et tout simple, tout rond... Un homme familier comme vous et moi.

— Peut-être... oui... c'est un conseil, dit Pierre, qui était resté immobile au milieu du chemin.

Et il regagna sa demeure, sans s'apercevoir qu'il portait, comme un pochard, sa casquette sur l'oreille.

Le soir approchait. Le soleil, qui éclairait obliquement la campagne, faisait courir des reflets de moire sur la nappe verte des blés et semait des

étoiles dans les carreaux du village. Les toits des habitations et le clocher de l'église prenaient des teintes fluides, pendant qu'autour d'eux les arbres s'assombrissaient. On sentait planer dans le ciel ce recueillement religieux qui annonce la fin des belles journées. Pirson entendit au-dessus de sa tête comme un froissement de soie : c'était une volée de pigeons qui regagnaient le colombier. Il remarqua ensuite deux bergeronnettes argentées qui trottaient devant lui :

— Sacré nom ! s'écria-t-il ; on n'a que des misères dans la vie !

Le lendemain, il partit pour Huy par le premier train. « Si l'on t'interroge au sujet de mon voyage, avait-il dit à sa femme en quittant la maison, il est entendu que je me suis mis en route pour des achats... »

Arrivé à Huy, il trouva l'heure trop matinale pour se rendre chez l'avocat et il erra par les rues, en ayant soin d'éviter les auberges et les magasins où il était connu. Il passa à plusieurs reprises devant la maison de M<sup>e</sup> Lerude, vieille bâtisse à volets jaunes, d'allure bourgeoise, située dans un quartier paisible. Il s'accouda sur le pont et contempla la Meuse. Il s'arrêta aussi à la montre d'un marchand d'instruments agricoles, où il examina les faux, les fourches, les râtaeux, les paniers, les rouleaux de cordes, ainsi que les

lourds paquets de chaînes qui brillèrent dans la lumière vive du matin. Comme il longeait la collégiale, une cloche tinta; il compta les coups: c'était huit heures. Il se décida enfin à aller sonner à la porte de l'avocat. La servante qui vint ouvrir était en train de laver le corridor; elle avait les bras nus et les jupes retroussées. Ses yeux se fixèrent tout de suite sur les pieds de Pirson; comme ils étaient couverts de poussière, elle se hâta de jeter devant lui un torchon mouillé pour qu'il y frottât ses semelles.

Elle l'introduisit ensuite dans une chambre sommairement meublée, qui prenait jour sur une petite cour dallée où l'on voyait un gigantesque aspidistra à côté d'une pompe peinte en vert. Quand Pierre fut assis, il posa sa casquette sur son genou et, le menton dans la main, se demanda comment il était possible qu'à son âge il se fût placé dans une aussi pénible situation. « On ne devrait jamais se mettre en colère », se dit-il. Comme il levait la tête, il vit le reflet de son front dans la glace à cadre d'acajou qui se dressait sur la cheminée, derrière une pendule de marbre noir. Il se mit debout pour contempler sa figure. Elle lui apparut fatiguée, ahurie et morne. Il passa la main sur ses joues: « Il me semble que je maigris », dit-il. Puis, s'étant rassis, il soupira: « Je vivais tranquille... j'étais heureux... » A ce moment, dans

la pièce voisine, des pas se firent entendre, étouffés par un tapis. Pierre dressa l'oreille. Les pas s'arrêtèrent; un silence suivit; puis un timbre vibra et la servante, s'étant présentée, fit passer Pirson dans le cabinet de son maître.

C'était une pièce spacieuse, ornée de quelques tableaux suspendus par des cordons rouges, d'une panoplie d'armes du Congo et d'une haute bibliothèque que surmontait le buste en plâtre de Cicéron. Par une grande baie vitrée, on apercevait des massifs de roses découpés en ronds dans une pelouse méticuleusement rasée. M<sup>e</sup> Lerude était assis devant son bureau, au centre de la pièce. Il fumait une cigarette. De la main gauche, il indiqua à Pierre une chaise placée en face de lui; en même temps, il l'examinait à travers son pince-nez.

Pirson avait préparé son discours, point par point. Il voulait que M<sup>e</sup> Lerude connût tous les détails de son procès, afin qu'il pût émettre un avis sûr.. « L'affaire tournera bien ou mal, » s'était-il dit, « mais je veux dès aujourd'hui savoir à quoi m'en tenir. » Il commença assez bien, mais après quelques secondes, il balbutia, toussa, perdit son sang-froid et le fil de ses idées. Sa longue attente dans la pièce voisine, où il s'était vu enfermé comme un prisonnier, l'avait énervé; puis cet homme qu'il s'attendait à trouver « tout

rond », suivant l'expression de l'instituteur, lui paraissait exagérément solennel avec sa barbe en pointe, sa cigarette parfumée, ses doigts chargés de bagues et son front dégarni qui luisait au-dessus du pince-nez cerclé d'or. Au lieu d'exposer impartialement les faits, il louvoyait, se disculpait, rejetait tous les torts sur Berger, qu'il finit par traiter de vieux gueux. « Oui, je le répète — s'écria-t-il en avançant la mâchoire — c'est un vieux gueux! » Et il frappa son poing sur le bureau. Deux chiens de chasse, qu'il n'avait pas remarqués, sursautèrent et se mirent à grogner.

L'avocat dit:

— N'effrayez pas mes chiens!

Confus, Pierre tâcha de s'excuser:

— Voilà comme je suis... un peu trop vif...

Il gémit:

— C'est un malheur!

L'avocat prenait des notes: il demanda:

— Est-ce que votre adversaire a subi une incapacité de travail?

Pirson leva les yeux, étonné:

— Non!

Puis il crut utile d'ajouter:

— Il paraît cependant que je lui ai cassé une dent.

Un sourire mystérieux plissa les paupières de M<sup>e</sup> Lerude.

— C'est bien, dit-il en retroussant ses moustaches, je m'occuperai de l'affaire.

Comme Pirson ne bougeait pas, il se leva. Pierre alors se mit debout, mais au lieu de gagner la porte comme on semblait l'y inviter, il resta planté au milieu de la pièce, les yeux rivés au parquet, sa casquette serrée dans ses mains brunes.

— Dites-moi, M. l'avocat, demanda-t-il enfin d'une voix défaillante, est-ce qu'on peut pour une affaire pareille... peut-on... avoir de la prison ?

Le sourire mystérieux contracta de nouveau les paupières de M<sup>e</sup> Lerude :

— Je ne pense pas, répondit-il.

Lorsqu'il fut dans la rue, Pierre regarda le ciel avec plaisir. Il respirait. Il se sentait le cœur plus léger et l'âme presque joyeuse. La réponse de l'avocat l'avait réconforté. Cependant, il ne tarda pas à remarquer qu'elle manquait de précision. Il trouva aussi louche ce sourire finaud qu'il avait vu briller par deux fois derrière les verres du pince-nez. Puis certains mots que M<sup>e</sup> Lerude avait prononcés lui revinrent à l'esprit. Il répétait machinalement : « adversaire », « incapacité de travail » ; et ces vocables, qui ne lui étaient pas familiers, lui semblaient contenir de vagues menaces. Il songea enfin que les hommes de loi passent pour des êtres retors et fourbes, et il se demanda si son affaire, maintenant qu'un avocat y était mêlé, n'allait pas

s'aggraver. Lorsqu'il descendit du train, il était plus inquiet qu'avant. Il résista aux instances d'un compagnon de route qui s'était collé à lui et voulait le faire entrer dans un cabaret. Les mains dans les poches, la tête enfoncée dans ses épaules, le dos voûté, il se hâta vers sa demeure sans se préoccuper d'un orage qui voilait le soleil et lançait de formidables éclairs sur la terre assombrie. Bientôt le vent fit tourbillonner la poussière et de larges gouttes de pluie parsemèrent le chemin d'étoiles noires. Pierre rabattit les oreillons de sa casquette, mais la pluie augmenta, ruissela en cascades sur les champs et sur ses épaules; quand il rentra chez lui, il était trempé jusqu'aux os.

Sa femme lui reprocha d'être revenu par un temps pareil.

— Dieu sait, dit-elle, si tu ne vas pas attraper une maladie!

Pirson accueillit cette remarque par un geste vague, qui signifiait que la destinée pouvait disposer de lui.

Chaque jour, il s'attendait à être appelé au tribunal, mais aucune citation n'arrivait. Il voulut d'abord croire que M<sup>e</sup> Lerude avait arrêté l'affaire et il espionna Berger dans l'espoir de surprendre une parole qui le confirmerait dans ses espérances. François avait retrouvé son calme depuis longtemps; il vaquait à ses travaux comme si rien

d'anormal ne s'était produit dans sa vie. Un soir, un passant l'arrêta au milieu de la route.

— Et le procès, Berger ? On n'en parle plus. Est-il tombé à l'eau ?

— Non, non, répondit-il, il n'est pas tombé à l'eau !

Un sourire machiavélique accompagna ces paroles et, sournoisement, François cligna de l'œil.

Pirson, qui se trouvait dans sa cour, avait tout entendu. Il avait même surpris le sourire et le clin d'œil. A partir de ce moment, il ne dormit plus. Avant l'aube, il quittait son lit et se réfugiait dans l'étable. Comme il était trop tôt pour soigner le bétail, il s'asseyait sur la huche et y restait immobile, la tête dans ses poings. Un jour, il soupira : « Si je dois aller en prison, je me pendrai. » Une autre fois, il aiguisa sa serpette avec un morceau de brique et, après en avoir éprouvé le tranchant sur son ongle, il le fit glisser autour de sa gorge.



## V.

Il a plu toute la matinée et le vent a soufflé avec force. Pauline est allée ramasser, dans le verger, les pommes que la tempête a fait choir. Berger, qui ne sait que faire, entre dans sa chambre à coucher et referme la porte sur lui. Il sort ensuite de sa poche une petite clef et ouvre une commode; il en retire un paquet de paperasses ainsi qu'un vieux portefeuille en cuir fauve, et les dépose sur la table. Après s'être assis, il se frotte les mains, puis tourne la visière de sa casquette dans son cou pour y mieux voir. Sa vue a fortement baissé pendant ces derniers temps. Il a même dû s'acheter des lunettes; il les porte sur le bout du nez, où elles chavirent chaque fois qu'il remue la tête. Sa longue main maigre attire, en tremblant, une liasse. Ce sont des factures. Factures du maçon, du charpentier, du forgeron, du menuisier, du plafonneur; factures de l'horloger, du couvreur, du jardinier, du receveur. Tout est acquitté! Il les repousse doucement et, du même geste tremblotant que tout à l'heure, sa main effilée attire une autre liasse. Sa figure devient plus

grave et ses yeux s'arrondissent. La tête droite, le regard plongeur, avec le bornolement particulier aux presbytes, il lit à voix haute: « Étude de maître Cruchon, notaire, etc. » C'est un acte de vente. Il contemple le timbre, les majuscules qui sont moulées avec art, les mots soulignés, les renvois, les signatures. Sous cet acte, il y en a d'autres. Il les étale devant lui comme un jeu de cartes. Cela représente, en biens-fonds, six hectares quarante-trois ares dix-neuf centiares. Et tout est payé! Il reprend les actes un à un et les remet en tas, puis les dépose à sa droite avec le geste solennel qui convient à des documents de cette importance. De nouveau sa main s'allonge. Qu'est-ce ceci?... Ah!... Ce sont les pièces du procès. Il rit. Chaque fois qu'il touche à ces papiers, vieux de deux ans, il ne peut s'empêcher de rire. Il rit même si fort qu'il est obligé d'enlever ses lunettes pour s'essuyer les yeux. « Non, dit-il en hochant la tête, jamais je n'oublierai cela! » Et le nez au plafond, les bras croisés, il revoit Pirson à son entrée dans la salle du tribunal, pâle, tremblant, effaré. Il l'entend répondre à l'interrogatoire d'une voix cassée, qui mettait de longs silences entre les mots. Puis il voit deux grosses larmes rouler comme des boules de verre sur ses joues livides. Car il avait pleuré, le crocodile!

Oui, il y a deux ans que tout cela s'est passé...

Depuis, François n'a eu qu'à se féliciter de la vie. Le phosphate a rendu au delà de ses espérances. Il a acheté — à bon prix, certes! mais pas trop cher cependant — d'excellentes terres arables, « susceptibles de plus-value ». Il a agrandi sa demeure, élargi ses étables, augmenté son mobilier et, dans son jardin, il possède une tonnelle à claire-voie surmontée d'une girouette en zinc, représentant un cheval qui galope dans l'espace. Et le bétail marche bien. Pas de décès, pas de maladie! Vraiment, Dieu a béni son serviteur!... Il y a bien cette fichue hanche, celle-ci... la droite... (Il la presse dans sa main en serrant les dents) qui lui cause parfois des douleurs du diable... Ce sont des rhumatismes! (Il soupire.) Rien à faire! C'est l'âge. Il a eu soixante-dix ans à la nouvelle lune...

François ramène la visière de sa casquette sur son front, glisse les lunettes dans leur étui, rassemble les paperasses et les remet, avec le portefeuille, dans la commode. Il pense ensuite que Pauline reste longtemps dehors. Oh! ce n'est pas un reproche qu'il lui fait! Elle n'a pas l'habitude de dormir sur la besogne, et il est inutile qu'on la surveille. « Sans doute! sans doute! » dit-il. Néanmoins, il monte à l'étage. Il monte pas à pas, en tenant la rampe d'une main. Tout son corps est appuyé sur la jambe gauche; la droite, qu'il n'ose plier, manœuvre comme une béquille. Arrivé au

haut de l'escalier, il s'arrête pour souffler, puis s'approche d'une lucarne et entr'ouvre le volet. Une ombre passe sur sa figure. « Ha! ha! Tiens! » Emile est également dans son verger, où il ramasse, lui aussi, les pommes tombées. Il le regarde, puis il examine sa fille et bientôt se sent rassuré. Les deux jeunes gens, que la haie mitoyenne sépare, affectent visiblement de se tourner le dos. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'il fait cette remarque. Comme un coup de hache, le soufflet de Pirson et le procès qui s'en est suivi ont tranché tout lien entre les deux familles. On ne se salue plus. On s'ignore. Ce n'est pas que Victoire n'ait essayé, par ci par là, de timides avances. Mais, halte-là! Il y a des injures qu'un homme comme Berger ne pardonne pas.

Maintenant que son âme est tranquillisée, François contemple le paysage qui se développe devant lui. Les derniers nuages s'effacent à l'horizon et le ciel est doux. Une paix infinie plane sur la campagne dépouillée de ses moissons. Au jardin, quelques fleurs étincellent encore, mais lui aussi commence à prendre un air d'abandon. Les feuilles jaunissent et tombent. Elles descendent d'abord brusquement, puis voltigent, remontent, se débattent, luttent contre la mort et finalement roulent par terre et s'immobilisent pour toujours.

Pauline a terminé sa besogne. Elle est debout

et ramène derrière son oreille une mèche de cheveux qui lui couvrait le front. « Quelle forte et belle fille ! » pense Berger. Puis il jette les regards de l'autre côté de la haie et murmure : « Emile non plus n'est pas un vilain garçon. » « Mais c'est le fils de Pirson ! » ajoute-t-il, et sa main fait un geste de mépris.

Comme il ne veut pas que sa fille sache qu'il l'espionne, il se hâte de quitter le grenier. Arrivé dans la cour, il se demande où il doit aller. Depuis qu'il ne travaille plus, le temps lui pèse quelquefois. « Je n'étais pas né pour faire le fainéant ! » se dit-il. Et il se dirige vers la barrière, tout simplement parce qu'il a entendu des pas sur la route. Ho ! ho ! ... C'est Colpin... plein comme une grive, naturellement !

Dès que Colpin a aperçu François, il s'arrête. Il se balance sur ses longues jambes, les mains enfouies dans les poches de sa culotte ! Une blouse déchirée couvre son torse d'Hercule et un vieux foulard vert lui entoure le cou. Sa casquette de soie élimée est aplatie sur son crâne. Dans sa grosse tête barbue des yeux de jais clignent au-dessus d'un nez cramoisi. Il essaie de sourire et, dans le fouillis noir de la barbe, toutes ses dents apparaissent, éclatantes et aiguës comme des dents de loup.

— Vous amassez, vous amassez, maître Fran-

çois! s'écrie-t-il d'une voix qui roule comme un tonnerre. Bon! Mais si votre fille ne se marie pas, à qui tout cela va-t-il retourner?

Berger fronce le nez et ne répond pas. Les deux hommes se regardent. Colpin, fatigué d'attendre, hoche la tête et cligne de l'œil pour montrer qu'il a deviné pourquoi François ne l'honore pas d'une réponse. Il vire ensuite sur ses talons et s'éloigne en levant la main. Il la lève aussi haut qu'il peut afin de faire comprendre combien l'ivrogne Colpin est au-dessus de l'honnête Berger. Puis il la laisse retomber. Elle retombe lourdement comme une main de bronze, et ses cinq doigts écartés écrasent sous leur poids tous les Berger de la terre.

Lorsqu'il a disparu, François s'adosse à la barrière.

— C'est vrai, dit-il, Pauline devrait se marier...

Cela ne dépend que d'elle. Les partis ne lui manquent pas. Mais tous les jeunes hommes qui se sont présentés depuis ce sacré procès ont été repoussés. Le menton dans ses doigts, le nez en terre, Berger réfléchit... Ce n'est pas que Pauline ait l'air de se chagriner. Elle a même engraisé et elle vous a des couleurs! Seulement, elle est plus sérieuse et ne rit plus tant! Quand elle parle, ce qui lui arrive aussi moins souvent, on sent dans sa voix quelque chose d'âpre et de dur... Certes,

les gens ont remarqué tout cela... Les corbeaux même commencent à rôder autour de la demeure de Berger... Triquet, par exemple... Triquet, qui, jadis, ne mettait jamais les pieds chez François, accourt maintenant tous les soirs; il le suit même au café, s'assied derrière lui pendant la partie de cartes et lui donne des conseils en l'appelant « mon cousin ». Il y a aussi cette lettre des Le-bouc qui est arrivée au nouvel-an, une lettre écrite sur du papier frangé de dentelle et tout couvert de pensées et de myosotis. François n'en a lu que la première ligne: « Très cher oncle », puis va au diable! il l'a jetée au feu...

Berger enveloppe d'un long regard sa maison, sa grange, ses étables, puis il grimpe rapidement les escaliers de sa demeure.

Pauline écure le poêle. A genoux, une brosse en main, elle frotte avec énergie les ornements de cuivre et son bras nu, rose et ferme, marche avec la rapidité d'un volant de machine. François s'assied, pose les coudes sur la table et suit des yeux les mouvements de sa fille. Ses lèvres remuent, il voudrait parler, mais ne trouve pas les mots qu'il faudrait et les efforts auxquels il se livre le font transpirer. A la fin, las et découragé, il pousse un soupir.

Sans interrompre sa besogne, Pauline demande:

— Qu'est-ce que vous avez père ?

François hoche la tête :

— Je me sens devenir vieux, ma fille...

Pauline répond :

— C'est un idée !

Ces paroles sont suivies d'un silence de quelques minutes, puis Berger dit brusquement :

— Que comptes-tu faire, Pauline, quand je serai mort ?

— Quelle question ! répond la jeune fille. Est-ce que vous allez vous figurer maintenant que je souhaite votre mort ?

— Je ne dis pas cela, fillette... Mais je commence à me faire vieux, et il est naturel que je songe à ton avenir.

— Moi, je n'y songe pas.

— Voilà, justement... Les enfants n'ont pas de prévoyance.

Pendant quelques instants, François trace des raies avec son ongle dans le bois de la table.

— Ecoute, Pauline. Tu devrais te marier...

— Non !

Berger se lève, fait le tour de la pièce, puis vient se poser devant sa fille :

— Il te faudrait sans doute... (Et d'un geste de tête, il indique la maison voisine).

Cette fois, Pauline laisse tomber sa brosse ; elle serre les poings et se redresse :



— Je ne puis pas épouser le fils d'un homme qui t'a frappé!

François, interloqué, baisse la tête: « Bien, bien! » Puis il s'éloigne en disant:

— Ma fille me ressemble. C'est une femme de caractère!

## VI.

Pauline, qui s'est attardée après la messe, revient seule. On est en juillet; l'atmosphère est lourde et suffocante. Les ouvriers endimanchés fument leurs pipes à l'ombre des arbres. Devant la jeune fille, la route, éclatante de soleil, allonge son ruban gris; les murs blancs, les toits rouges, les volets verts et jaunes brillent aux deux côtés du chemin. Près de la demeure de Pirson, deux femmes causent. De l'endroit où elle se trouve, Pauline ne peut distinguer leurs traits, mais elle est certaine que l'une d'elles est Victoire. Elle murmure: « Encore cette femme! »

Ah! tant pis! Comme toujours elle se contentera de saluer « l'autre » et elle la saluera ostensiblement pour que Victoire ne s'avise pas de répondre. Déjà elle se raidit, dresse la tête, immobilise ses traits. Toutefois, aujourd'hui, il lui est plus difficile de prendre cet air de statue qu'elle affecte chaque fois qu'elle rencontre sa voisine. C'est qu'elle sait que Victoire est malade. Hier, au dîner, Jacques, le domestique, a dit qu'elle s'en va à petit feu. Pauline n'a pas de-

mandé d'explications, mais elle en a rêvé pendant la nuit. En ce moment, son cœur bat. Malgré sa volonté de se conduire comme toujours, elle se sent indécise et troublée. Pour ne pas faiblir, elle se promet de ne pas regarder les deux femmes. Et elle continue d'avancer, la tête haute. Jamais elle n'a été plus ferme, ni plus digne en apparence. Personne ne se douterait qu'une âme s'émeut et vacille sous cette enveloppe marmoréenne. Car ce sont des lèvres de marbre, froides et rigides, qui prononcent lentement ces mots :

— Bonjour, Hortense.

Les regards de Pauline n'ont pas dévié... du moins elle le croit ! Pourtant, elle a vu une petite tête jaune qui tremblote sous un bonnet blanc, un cou décharné, des traits ridés, une peau flétrie qui n'adhère plus aux os ; elle a vu surtout deux yeux tristes, enfoncés sous le front, et où ne brille plus qu'une flamme mourante...

La poitrine de la jeune fille s'est contractée. Ses doigts se sont incrustés dans la couverture de velours du missel qu'elle tient de la main gauche contre son corsage, puis il se sont détendus et elle a ajouté :

— Bonjour... Victoire...

Les yeux éteints se sont rallumés comme des braises sous un coup de vent, et dans la réponse de la vieille femme, Pauline a senti cet accent de

joyeuse et profonde reconnaissance qui vibre dans la voix des pauvres quand quelque chose d'espéré tombe dans leur main tendue.

Le lendemain, pendant que Pauline cueille des légumes au jardin, des pas légers s'approchent de la haie mitoyenne.

— Pauline ?

Pauline lève la tête et voit Victoire qui passe, par une brèche de la haie, sa main ratatinée où tremble une plante d'œillet.

— Tenez, Pauline, dit-elle; voilà une fleur que vous n'avez pas dans votre jardin.

La jeune fille hésite. Debout, les poings aux hanches, droite et fière, elle regarde la fleur — un bel œillet à grands pétales crème jaspés de filets rouges — qui brille au bout de la vieille main caduque. Elle a envie de dire: « Je n'ai pas besoin de vos fleurs! » mais elle remarque de nouveau les yeux troubles, qui luisent comme deux lampes voilées sous le bonnet blanc de la voisine. Elle s'approche de la haie et prend la fleur. Victoire dit:

— C'est mon fils qui l'a plantée...

Des plis se creusent dans le front de la jeune fille. Son bras solide tremble à son tour. Faut-il garder cette plante ou la jeter? Elle préfère ne pas blesser une moribonde: elle se penche sur

l'œillet et en aspire le parfum. Puis elle demande :

— Comment allez-vous, Victoire ?

La vieille hoche sa petite tête jaune :

— Cela ne va plus.

Ses paupières palpitent, elle renifle comme un enfant qui avale des larmes, puis, prise de pudeur sans doute, elle s'éloigne et Pauline l'entend répéter :

— Cela ne va plus.

Avec le couteau qu'elle a apporté pour couper ses légumes, Pauline creuse un trou au bord du sentier et y dépose la plante. Au moment de partir, elle constate que Victoire n'a pas encore quitté son jardin. Elle est assise près de la barrière. Les coudes aux genoux, le front appuyé sur ses doigts maigres, elle suit des yeux la jeune fille avec une attention concentrée, comme une image chère qu'on veut graver en soi pour l'éternité.

Quand Berger remarqua l'œillet, il eut un geste d'étonnement :

— Tiens ! tiens ! ...

Il se pencha, examina la fleur, toucha les pétales ; puis il alla regarder les œillets de ses voisins. Il revint ensuite sur ses pas et resta quelque temps immobile, les mains au dos, devant la nouvelle plante.

— Si je savais qu'elle vient de là — dit-il en tendant le doigt vers la propriété de Pirson — je l'arracherais!

— Sûr que je l'arracherais! répéta-t-il.

Et en même temps, comme il venait de remarquer que la terre commençait à se dessécher autour de la plante, il alla chercher de l'eau pour l'arroser.

## VII.

On ne revit plus Victoire. Mais quand les fenêtres étaient ouvertes, on l'entendait tousser. C'était une toux sèche, oppressée et qui faiblissait de jour en jour. Au bout de trois semaines, elle cessa tout à fait.

Le jour de l'enterrement, François ne quitta pas son logis. De temps en temps, il allait jeter un coup d'œil sur la maison du voisin. La porte était fermée, les volets à moitié clos; les poules se lamentaient autour du seuil; à l'étable les vaches meuglaient. Vers huit heures, le menuisier apparut avec ses outils, puis plusieurs personnes vêtues de noir pénétrèrent silencieusement dans la mortuaire. Lorsque le curé se présenta, avec ses acolytes et ses chantres, Berger n'eut plus le courage de regarder. Il s'assit dans la cuisine et allongea ses mains sur ses jambes croisées. Toutes sortes de vieux souvenirs défilaient en lui, se frottaient contre son cœur et lui déchiraient l'âme...

Une porte s'ouvrit, il leva les yeux. Pauline sortit de sa chambre, en vêtements de deuil, avec son livre de prières sous le bras. Un étonnement

immense se peignit sur la figure de François; puis ses traits s'imprégnèrent de gravité et de mélancolie; il baissa la tête et dit:

— Tu as raison... C'était une brave femme...

Lorsque Pauline fut partie, il s'approcha de la fenêtre; le cortège s'éloignait. Il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis fit quelques pas dans la chambre, le dos courbé, le menton pincé entre le pouce et l'index. Finalement, il alla s'habiller et se dirigea à son tour vers l'église.

Sa décision l'avait rendu presque joyeux. Il marcha de toute la vitesse de ses vieilles jambes, la tête en avant, le chapeau dans le cou. Toutefois, lorsqu'il fut devant la porte du temple, d'où sortaient des chants funèbres, il se sentit mal à l'aise et un peu honteux.

— On va me prendre pour une girouette, se dit-il.

Il s'arrêta et regarda en arrière. Il avait envie de rebrousser chemin. Mais des gens l'avaient vu. On savait où il allait. Il pensa qu'il était trop tard pour revenir sur sa décision: « A la grâce de Dieu! » se dit-il, et, faisant un effort héroïque, il pénétra dans l'église et s'avança vers la nef, où il se mit à genoux. Comme il commençait à prier, son voisin se pencha à son oreille:

— Vous avez bien fait, François... Les hom-



mes doivent se pardonner... parce que... voyez-vous...

Et il montra le catafalque qui recouvrait le corps inerte de Victoire et dont les cierges flamboyants étaient décorés de pancartes noires où des têtes de mort reposaient sur deux os en croix.

## VIII.

Un grand silence règne dans la maison de Berger. Emile et Pauline sont assis côte à côte auprès de la table. François est installé sous la cheminée. La jeune fille coud, Emile fume sa pipe; la lampe brûle devant eux. Au dehors, le vent gémit dans les feuilles. François ne se lasse pas de contempler ces deux belles têtes, viriles et fraîches, qui se découpent dans le rond de lumière que l'abat-jour dessine autour de lui. Il pense: « Voilà le bonheur!... » Son cœur s'exalte et tremble; il ne vivra probablement plus guère, mais qu'importe! Son œuvre est terminée. Il a fait loyalement son devoir. Il a jeté une poignée de semences dans l'avenir. Et voilà l'aube qui se lève et les graines qui germent... Ces réflexions l'attendrissent. Il sent de douces larmes monter à ses yeux. Pour qu'on ne les voie point, il se lève. Il se lève lentement en avançant la tête et en appuyant les mains des deux côtés de sa chaise. Ses os craquent, son buste se voûte puis se redresse et sa figure ravagée disparaît dans l'ombre qui règne sous le plafond. A peine a-t-il tourné le dos pour se diriger vers

sa chambre qu'il entend derrière lui un bruit léger comme un froissement de feuilles. C'est Emile et Pauline qui s'embrassent...

François marche à tâtons, dans l'obscurité, jusqu'à la croisée qui donne sur la cour de Pirson. Rien ne bouge dans la demeure du voisin, mais la fenêtre est éclairée. Pierre est là... tout seul... Chaque soir, dès que son fils l'a quitté, il s'assied devant le feu et, les jambes allongées, rumine son passé comme font tous les vieux que leur entourage abandonne. Puis il s'endort et sa tête ballotte sur le dossier de la chaise. Comme cela finit par le fatiguer, il place sa casquette sur la table, l'aplatit, pose sa joue dessus et ronfle... François hoche le front. « Pourquoi ne vient-il pas ici ? se demande-t-il. Nous bavarderions et la vue de nos deux jeunes gens le réjouirait... »

En réalité, l'attitude de Pirson l'inquiète. Depuis les funérailles de Victoire, les deux hommes sont réconciliés, mais l'ancienne intimité n'est pas rétablie. Pierre est poli avec François, mais il reste froid et réservé comme s'il se méfiait. Berger n'y comprend rien. Il lui a cependant ouvert loyalement les bras...

Un jour, dans le but de le faire parler, il lui a dit :

— Tu sais que nos jeunes gens se voient tous les soirs chez moi ?

Pirson a répondu :

— Je le sais.

Comme sa figure restait impassible, Berger a essayé d'en connaître plus long :

— Je suppose que tu n'y vois pas d'inconvénient ?

Pierre s'est contenté de répondre :

— Emile est un homme.

Berger n'a pas répliqué, mais il s'est dit que ce n'est pas là le langage d'un père. « Dieu sait, pense-t-il quelquefois, si nous n'aurons pas encore des ennuis de ce côté. » Il étouffe un soupir et vient se rasseoir dans la cuisine, où la vue des amoureux le reconforte : « Peut-être qu'à la Saint-Eloi, se dit-il... peut-être qu'à Noël... »

Mais la Saint-Eloi et Noël passent et Pirson continue à se terrer dans sa demeure comme un blaireau dans son trou.

Même le soir de la St-Sylvestre, François ne vit pas arriver son ancien ami, bien qu'il l'eût invité discrètement et avec toute la délicatesse possible. Lorsqu'il se mit au lit, vers onze heures, il avait un poids énorme sur le cœur. Sa fille l'entendit s'agiter, puis elle l'entendit gémir. Elle vint demander derrière la porte :

— Avez-vous quelque chose, père ?

— Non, ma fille, répondit Berger.

Peu de temps après, le sommeil arriva. Fran-

çois dormait même profondément quand il crut entendre un cri qui le fit sursauter de joie. Mais lorsqu'il eut les yeux ouverts, il constata, après avoir soulevé la tête, qu'il n'y avait rien d'anormal autour de lui: sa chambre était pleine de ténèbres et, sauf la bise qui soufflait, il ne régnait aucun bruit à l'extérieur.

— J'ai rêvé, se dit-il.

Sa tête retombait mélancoliquement sur l'oreiller, lorsque la voix qu'il avait cru distinguer se fit entendre de nouveau:

— Je te la souhaite bonne et heureuse, François!

— Tonnerre!!...

Berger se retourna d'un bond dans son lit et, d'une voix qu'il fit d'abord descendre au fond de lui-même pour y puiser tout ce qu'il y avait d'affection refoulée et de joyeuse surprise et qui remonta ensuite en sifflant comme une pierre qui sort d'une fronde, il cria à son tour:

— Pareillement, Pierre! Pareillement! Et toute sorte de bonheurs!...

Un petit rire satisfait résonne sous la fenêtre, puis des pas s'éloignent en claquant sur le sol gelé.

A plat ventre sur l'oreiller, les épaules hors du lit, François allonge la main pour soulever le rideau. Pierre a déjà traversé la cour, et il n'aper-

çoit plus qu'une ombre noire qui s'engouffre sous une porte.

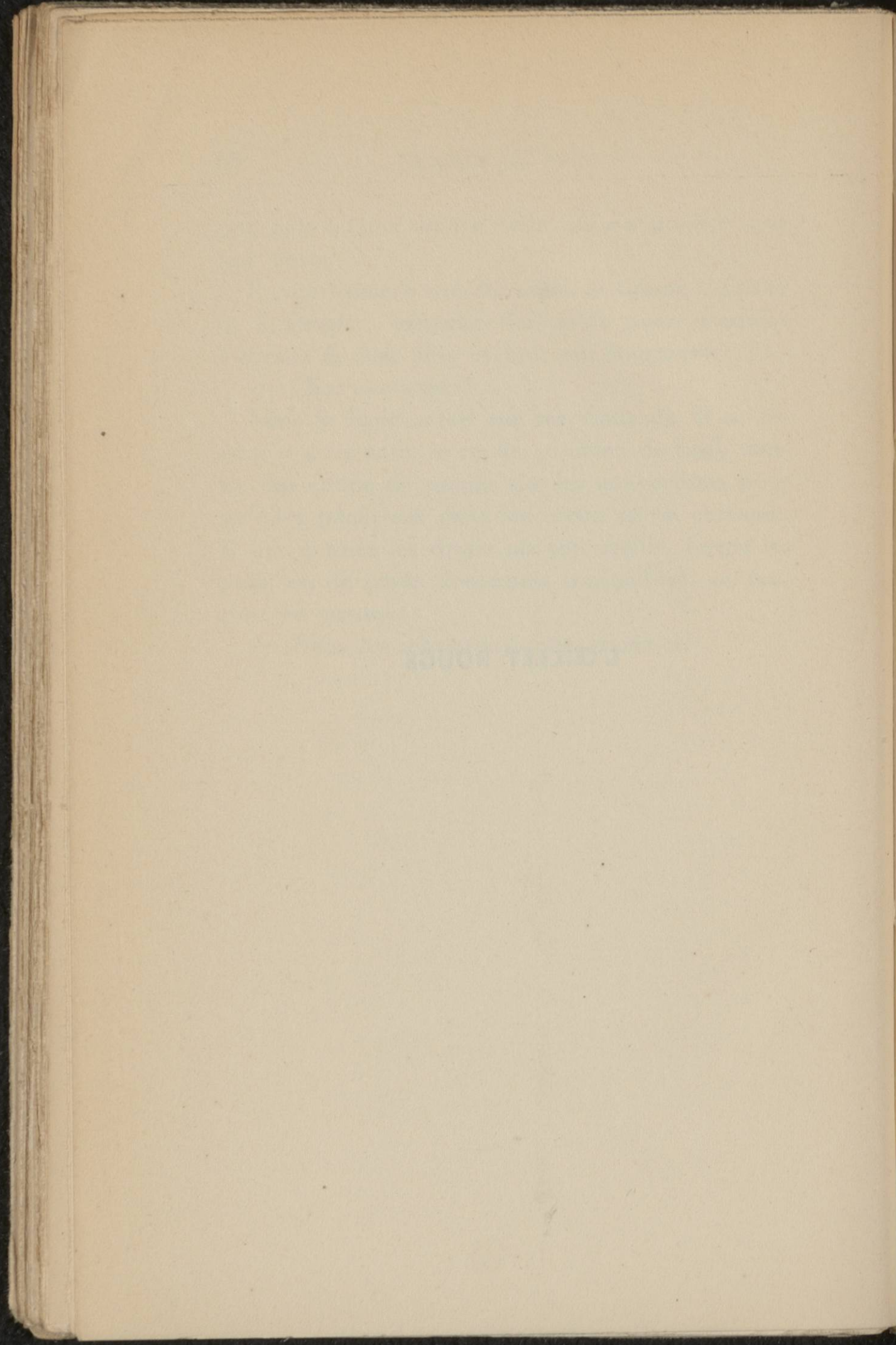
Il commence à rire, lui aussi, se tourne à droite et à gauche, cherche des mots pour traduire l'ivresse de son âme et finit par murmurer :

— Cher camarade!...

Mais le froid mord sur ses vieux os. Il se recouvre avec soin, se replie en chien de fusil, donne des coups de poings sur les couvertures pour qu'elles pénètrent dans les creux de sa carcasse. Il tire ensuite les draps sur son oreille, ferme les yeux et, le cœur désormais tranquilisé, se rendort en pensant :

— Nous les marierons cette année-ci!

**L'ŒILLET ROUGE**





Le train de sept heures du soir venait de passer. Le chef de gare et son employé travaillaient à leurs pupitres, placés aux deux coins opposés du bureau. Ni l'un ni l'autre n'y voyaient plus guère, le ciel étant resté sombre à la suite d'un orage qui avait éclaté dans le courant de l'après-midi.

Au bout de quelques instants, le chef glissa des papiers dans une enveloppe, griffonna l'adresse et lança le pli sur le pupitre de son subalterne :

— Vous expédiez ceci par le prochain train.

Ces paroles, prononcées avec brusquerie, provoquèrent un léger tressaillement chez l'employé. Sans répondre, ni lever la tête, il allongea sa main gauche pour amener l'enveloppe auprès de lui. Pendant ce temps, le chef avait tiré une petite glace de sa poche : debout devant la fenêtre, il lissait ses cheveux avec la paume de sa main. Il releva ensuite les pointes de ses moustaches et contempla avec complaisance sa figure rose et carrée, qu'un cou robuste rattachait à de larges épaules.

A côté de son écritoire, quelques fleurs trempaient les pointes de leurs tiges dans un verre d'eau. Le chef en retira une rose blanche ; puis,

se ravisant, il la remit dans le bouquet, pour prendre un œillet rouge. Il ferma alors son pupitre, se coiffa de sa casquette à galons d'or et quitta le bureau.

L'employé, cette fois, leva la tête. A la vue de l'œillet que son chef tenait en main, un sourire aigre contracta ses lèvres. Il déposa sa plume et tourna les yeux vers la fenêtre qui se trouvait à sa droite. Le chef apparut au coin de la gare, traversa rapidement la route et pénétra dans une petite maison où la lampe, déjà allumée, faisait ressortir en noir ces mots, peints en demi-cercle sur les vitres :

### CAFE

L'employé croisa les bras; le sang lui montait aux joues. Il réfléchit en mordant sa moustache, puis, de la main, fit le geste d'écarter quelque chose de pénible et ramena ses regards sur son pupitre. Comme le crépuscule tombait, il alluma la lampe. Une coulée de lumière, glissant sous l'abat-jour de métal, tomba sur ses cheveux noirs semés de fils d'argent, sur son dos voûté, sur ses mains boursouflées et pâles.

Il avait maintenant l'air de travailler avec calme. Toutefois, tandis que sa plume courait tranquillement le long d'une colonne de chiffres, son

doigt enlevait de temps à autre une goutte de sueur qui roulait sur son visage. Tout à coup, il frappa son pied contre le plancher. Il venait de commettre une erreur. Il renversa la tête et ouvrit la bouche pour aspirer une bouffée d'air. Il essaya ensuite de reprendre sa besogne. Croyant, sans doute, prévenir toute nouvelle distraction, il compta à mi-voix : 5 et 6 : 11... et 9 : 20..., 20 et 8... 20 et 8... Cette fois, il jeta sa plume et se leva en criant :

— Le diable s'en mêle encore aujourd'hui !

Il alla se placer devant la fenêtre qui donnait sur le quai. Par delà la voie ferrée, dont les rails humides miroitaient, se développait une vaste plaine couverte d'ombre, où l'œil distinguait quelques meules de blé. Le ciel était noir, le vent soufflait. Ce vide le repoussa. Il revint à l'autre fenêtre. Le petit café solitaire se détachait, avec les arbres de son jardin, sur un fond de ténèbres. Une faible lumière traversait ses rideaux, allongeant sur la route une lueur de cierge. Rien ne remuait dans les environs. Seul, le vent secouait les cimes des arbres et gémissait dans les fils télégraphiques. On entendait aussi ce petit bruit chantant que fait, après la pluie, l'eau qui s'infiltré dans la terre. L'employé tenait les yeux fixés sur la maison close. Par moments, il distinguait le murmure d'une conversation, mais il lui était im-

possible de saisir aucune parole. Tout ce qu'il pouvait comprendre, c'est que l'entretien était joyeux, que plusieurs hommes y prenaient part et qu'une voix de femme s'y mêlait. « Les marchands qui sont descendus du train, tout à l'heure, sont là aussi », pensa-t-il. Et, tandis que sa nuque frissonnait, il se haussa sur la pointe des pieds et se colla contre la fenêtre.

Un éclat de rire, qui jaillit soudain au milieu de la conversation, le frappa au cœur comme un coup de pierre. Il se rassit, frotta ses yeux et se moucha. Il voulut ensuite reprendre sa plume, mais il la lâcha aussitôt, serra sa tête dans ses poings et murmura :

— Dieu! quelle vie!

Pour la millième fois, il se demanda quelle main maudite l'avait, lui citadin, poussé, puis cloué dans cet abominable trou. Il revit le jour où il était entré, en qualité d' « agréé », à la gare de Verviers. Après avoir été promené de pièce en pièce, il avait fini par aboutir à un petit bureau, lugubre comme une crypte, où se trouvait un homme à tête chenue, d'aspect rébarbatif, qui exhibait un nez rouge au milieu d'une figure crayeuse et molle. Cet homme tenait dans une main un pinceau, dans l'autre une étiquette. Il le regarda par-dessus ses lunettes :

— Tu t'appelles?...

— Arsène Jaquet.

— Ah!... Et tu veux entrer dans notre confrérie?...

— Oui...

Le vieillard haussa les épaules, puis il questionna le jeune homme sur son âge, sur sa famille, sur les études qu'il avait faites. Il déposa ensuite ce qu'il avait en mains, huma une prise et, après s'être recueilli, essaya d'expliquer à Jaquet sa future besogne. De son discours embrouillé et haché d'interjections, celui-ci retint qu'il y aurait quelque part un pot à colle, des étiquettes, des marchandises à peser, des livres qu'on distinguait par des numéros et dans lesquels il fallait, « au fur et à mesure » ou « tous les soirs », inscrire quelque chose.

Jaquet se mit à l'œuvre. De temps en temps, le vieux venait pencher sa tête blanche par-dessus son épaule. Lorsqu'il était satisfait de la manière dont l'apprenti travaillait, il se retirait sans mot dire; dans le cas contraire, il faisait claquer sa langue et murmurait: « Ce n'est pas ainsi, mon garçon. » Il prenait sa plume, qu'il avait l'habitude de loger derrière son oreille, se mettait à la place de Jaquet et continuait le travail. Quand il se levait, il reculait de quelques pas, admirait son œuvre et disait: « C'est comme cela... Là! »

— Il tirait ensuite de son gilet sa boîte à tabac et

humait une prise; puis, s'avançant vers la fenêtre, il regardait les trains qui manœuvraient le long du bureau.

Six mois s'écoulèrent. Un matin, Jaquet, en arrivant à la gare, tendit un papier à son compagnon. Celui-ci reconnut un ordre de mutation. Il essuya ses lunettes, les fixa sur son nez et lut à haute voix le nom de la localité où l'on envoyait le jeune homme: « Horoul ». Il répéta « Horoul », posa la main sur son front et s'avança vers une vieille carte qui pendait au mur. Son index se promena sur le papier poussiéreux et raide, qui claquait sous la pression du doigt comme une tôle, et finit par s'arrêter dans un coin de la Hesbaye qui confine au pays flamand:

— Heu! Heu!...

Le vieillard, qui s'était retourné, enleva ses lunettes; tout en contemplant Jaquet, il répéta:

— Heu! Heu!...

— Quoi? demanda le jeune homme.

— Tu ne t'amuseras pas là-bas.

— Pourquoi?

— Tu verras...

Le soir, comme ils prenaient leur verre « d'adieu » au café du *Cygne*, le vieillard, après avoir admiré le comptoir majestueux, les murs peints, les glaces et les dorures que les becs de gaz faisaient resplendir, dit à son compagnon:

— A Horoul, tu ne verras pas de café comme ceci.

Et, après un instant :

— Tu ne t'amuseras pas là-bas.

— Pourquoi ? demanda de nouveau Jaquet.

Le vieux secoua la tête.

— Pas de société... De la mauvaise bière...

— Drôle d'idée, dit-il après un moment de silence, que tu as eue de venir t'enterrer dans une administration !

Il but un coup.

— Tu sais, moi, si j'avais été libre...

— Qu'auriez-vous fait ? demanda Jaquet.

— Ce que j'aurais voulu, mon ami... Avec de l'instruction...

— Mais, pour cela, ajouta-t-il en poussant un soupir, je n'aurais pas dû rencontrer la fille du grand Antoine...

Il ne s'expliqua pas plus clairement, mais Jaquet comprit que « la fille du grand Antoine » était une personne qui avait joué dans sa vie un rôle important et peu apprécié.

Ils trinquèrent une dernière fois, vidèrent leurs verres et sortirent. Le ciel était sombre, la rue solitaire et triste. Les carreaux des réverbères claquaient au vent. Sur le seuil du café, les deux hommes se prirent la main. Ils avaient vécu ensemble une page de leur vie ; maintenant, cette

page, il fallait la tourner. Sans qu'ils s'en fussent doutés, l'habitude avait déjà créé entre eux un lien dont la rupture les faisait souffrir.

— Adieu! dit brusquement le vieillard, en lâchant la main du jeune homme pour éviter toute effusion sentimentale.

— Au revoir, fit Jaquet.

Ils se tournèrent le dos. Le jeune homme allait disparaître au coin de la rue, quand son ancien compagnon lui cria:

— Bonne chance, là-bas!

Jaquet quitta Verviers par une journée pluvieuse de novembre. Lorsqu'il eut dépassé Liège, il examina le paysage hesbignon qu'il connaissait peu. Il lui fit une impression désagréable. De quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait qu'un sol plat, jaunâtre, une sorte de boue gluante, qui semblait pétrie par des milliers de pieds. Plus de récoltes nulle part, mais d'innombrables petits tas de feuilles de betteraves en train de pourrir; des arbres aux branches à moitié dénudées, aux troncs noircis par l'eau coulant de la cime vers les racines; de petits villages mornes serrés contre le clocher de leur église; des sucreries isolées dont les hautes cheminées fumaient. Quelques chariots, cahotant sur les routes, semblaient l'arrière-garde d'une caravane qui devait avoir campé là et qui, sans doute, s'acheminait maintenant



vers des cieux plus cléments. Comme partout où l'homme a passé, des corbeaux volaient au-dessus des plaines, se posaient un instant sur le sol, piquaient leur bec noir dans la terre, puis s'enlevaient lourdement pour aller continuer leurs fouilles ailleurs. L'horizon était fermé par un brouillard gris, sur lequel s'appuyait un ciel bas et gris.

Le jeune homme rêvait, oppressé par la mélancolie du paysage. Il songeait à son enfance, à sa famille, à son existence passée. Il revoyait Laure, sa petite voisine, qui lui avait rendu visite au moment de son départ. Avec quelle émotion elle lui avait serré la main, en murmurant : « Penserastu un peu à moi ? » — Il y pensait, mais il pensait surtout à Jeanne... Il ne l'avait pas vue, celle-ci... Elle le fuyait... Il soupira :

— Je ne la verrai peut-être plus...

La gare de Horoul est située à cinq minutes du village. Ses murs nus, son toit rouge, ses longues fenêtres protégées par des barreaux de fer, son jardin minuscule où il n'y avait plus une fleur renforcèrent le sentiment de tristesse que la solitude de la contrée avait développé chez Jaquet. Le chef était, toutefois, à cette époque, un brave homme. Il l'accueillit avec cordialité et lui donna quelques conseils utiles. Il l'engagea notamment à se loger dans une auberge située au centre de la commune. Malheureusement, toutes les cham-

bres étaient occupées par les employés des accises, qui séjournaient à Horoul pendant la fabrication du sucre, et Jaquet fut obligé d'accepter l'hospitalité de la veuve Bonvin, qui tenait, avec sa fille, le petit café placé devant la gare.

Le dimanche suivant, il fit le tour du village. Il le trouva ennuyeux, comme on le lui avait prédit. Il n'y alla plus. Quand il avait soupé, il restait seul dans la petite pièce où il prenait ses repas. Un soir, M<sup>me</sup> Bonvin lui apporta le journal. Il le parcourut d'un air distrait; puis, se rappelant qu'il n'avait pas déballé ses effets, il monta dans sa chambre et ouvrit son coffre. Au fond se trouvaient quelques ouvrages classiques, deux livres de prix, un paquet de chansons et une flûte. Il prit celle-ci, s'approcha de la fenêtre et modula quelques sons. Ils se perdirent dans le vent d'automne qui soufflait avec force. Il feuilleta ensuite les chansons. Presque toutes parlaient d'amour. Cela le fit songer à Jeanne. Il revit sa taille souple, son visage mutin, sa bouche souriante, le regard cajoleur de ses yeux bruns. A travers le vent qui hurlait, il crut sentir arriver à ses lèvres le souffle adorable de son haleine. Sous l'influence de cette exaltation, il lui écrivit une lettre passionnée qui ne fut finie qu'à minuit.

Les jours suivants, il attendit la réponse. Une

semaine s'écoula, puis une seconde: rien n'arrivait.

— Vous n'avez pas l'air de vous amuser à Horoul, lui dit un soir Germaine, la fille de M<sup>me</sup> Bonvin.

— C'est vrai, répondit-il, je ne m'y amuse pas.

M<sup>me</sup> Bonvin haussa les épaules.

— On s'amuse partout.

Une nouvelle semaine se passa. Aucune lettre ne vint. Le jeune homme cessa d'espérer. Le son de sa flûte, quand par hasard il essayait d'en jouer, lui mettait les larmes aux yeux. Au crépuscule, ne sachant que faire, il collait souvent le nez à la fenêtre et regardait les arbres chauves qui se balançaient au-dessus des fleurs mortes du jardin, les nuages gris qui se bousculaient dans un ciel triste, la campagne solitaire sur laquelle s'abattaient des rafales de pluie. Un soir, l'ennui le mordit si cruellement au cœur qu'il ne se sentit plus la force de supporter sa solitude; il descendit dans le café.

Il y trouva l'arpenteur de Horoul, le comptable de la sucrerie et le garde champêtre, qui attendaient un quatrième partenaire pour jouer aux cartes. Le garde, un homme tout rond, dont la figure rose, piquée de poils gris, luisait sous la lampe, brandit les bras.

— Enfin, le voilà... hé!... Je l'ai dit plus de cent fois à M<sup>me</sup> Bonvin... N'est-ce pas, Madame Bonvin, que je vous l'ai dit plus de cent fois... Nous ne verrons donc jamais M. Jaquet?... Il a donc peur de nous... Il ne veut sans doute pas faire notre connaissance?... Nous ne sommes pourtant pas des loups!

Quand la partie de cartes fut terminée, M<sup>me</sup> Bonvin appela son locataire dans la cuisine. Trois petits verres se trouvaient sur la table, à côté d'un cruchon. Elle expliqua qu'elle prenait tous les soirs, avant de se coucher, une « goutte » de vieux hasselt. C'était un régime qu'elle tenait de feu son père: « cela soutenait son estomac et la faisait dormir ».

— A votre santé!

Et la main gauche étalée sous son menton, pour protéger contre les taches sa poitrine rebondie, elle avala son verre d'un trait.

Un mois plus tard, Jaquet était adapté à son nouveau milieu. Le soir, lorsqu'il ne venait personne au café, il restait avec les deux femmes dans la cuisine. Il y avait un bon feu, une canette de bière avec des noix ou des marrons sur la table. Quelquefois, Germaine chantait une romance que Jaquet accompagnait de sa flûte. Pour épargner du travail à ses hôtes, il prit ses repas avec elles. Quand la jeune fille avait de la

laine à dévider, il se présentait pour tenir l'écheveau. Au printemps, des passants l'aperçurent dans la cour, en manches de chemise, une hachette en main, qui fendait du bois. Il ne parlait plus guère de Verviers et, lorsqu'il le faisait, c'était sans regret. Jeanne elle-même n'était plus qu'une ombre falote au fond de ses souvenirs; quant à Laure, il l'avait oubliée depuis longtemps.

En été, après le souper, il se promenait quelquefois aux environs de la gare, avec Germaine et sa mère. C'était au cours d'une de ces promenades qu'il avait pris, pour la première fois, le bras de la jeune fille. Séduits par la beauté de la nuit, ils avaient poussé plus loin que d'habitude. La terre n'était éclairée que par la douce lueur des étoiles qui brillaient par milliers dans un ciel serain. Une brise chaude semait dans l'air le parfum des blés mûrs; de temps en temps, on entendait les cris ardents des cailles. Lorsqu'on fut arrivé au milieu de la plaine, M<sup>me</sup> Bonvin s'arrêta pour cueillir des coquelicots, et les jeunes gens s'assirent sur l'herbe, au bord du chemin.

Ils regardèrent les étoiles, ils écoutèrent le chant des cailles, puis leurs yeux suivirent M<sup>me</sup> Bonvin qui, marchant toute courbée le long des blés pour trouver des fleurs, ressemblait, dans l'ombre, à un grand chien noir. Jaquet, enhardi par la solitude et l'obscurité, glissa sa main sous la taille de la

jeune fille et l'attira contre lui. Après un moment de silence, l'âme émue et le cœur battant, il chuchota :

— Je vous aime, Germaine...

Comme il cherchait une réponse dans ses yeux, il sentit deux lèvres chaudes se poser sur sa bouche...

C'est ainsi qu'il était devenu le mari de la femme dont le rire joyeux vibrait en ce moment dans le café, en face de la gare.

En se rappelant cette histoire, Jaquet tira de son pupitre une petite bouteille plate, dont il se planta le goulot dans la bouche.

L'eau-de-vie coulait comme un baume dans son gosier, lorsque des pas grincèrent sur les cendres du quai. Il cacha rapidement la bouteille et se replongea dans ses écritures.

Deux hommes entrèrent dans le bureau. Le premier, grand et fort, avait la tête barbue et le regard dur; le bas de ses jambes disparaissait dans de courtes bottes. L'autre était déjeté comme une racine d'arbre. Sa figure imberbe et jaune s'inclinait sur son épaule droite, ce qui l'obligeait à regarder de biais; un moignon de pipe tremblait au coin de sa bouche. Tous deux portaient des bourgerons bleus à boutons de cuivre.

C'étaient des ouvriers de la gare. Ils se campèrent au milieu de la pièce, devant le poêle de

fonte, qui appuyait ses pattes de griffon sur une large pierre noire. Ils croisèrent ensuite les bras et fixèrent leurs regards sur le dos bombé de l'agréé.

— Hum! fit le plus grand.

Après quelques instants de silence, le petit cria à son tour, d'une voix qui semblait l'écho de la première :

— Hum!

— Où est le chef? demanda le premier.

— Bé! répliqua son compagnon, où veux-tu qu'il soit?... Demande-le à M. Jaquet...

Les deux hommes rirent tout haut.

— Il s'amuse, notre chef, insinua le plus grand.

L'agréé ne bougea pas. Mais la main qui tenait la plume tremblait, mais le sang battait à ses tempes et de fines gouttes de sueur coulaient sur ses joues. Chaque parole des deux hommes tombait visiblement sur son cœur comme un grain de poivre sur une blessure vive.

Lorsqu'ils virent que Jaquet ne ripostait point, ils quittèrent le bureau. Arrivés sur le quai, ils s'arrêtèrent pour échanger un clin d'œil, puis disparurent en ricanant.

Jaquet rouvrit son pupitre et, de nouveau, but une gorgée à sa petite bouteille. Il alla ensuite se replacer devant la fenêtre.

La nuit était entièrement tombée. Un calme

immense enveloppait la gare. L'atmosphère se réchauffait. Une saine odeur d'herbe humide montait dans l'espace. Le cri des grillons se mêla aux voix des grenouilles. Un brusque coup de vent se fit entendre au loin, frôla le toit de la station, agita les arbres et disparut avec un murmure plaintif. Et, de nouveau, ce fut le calme profond, interrompu par le cri des grillons et le crécellement des grenouilles.

Dans le café, on n'entendait plus rien. Les marchands étaient partis. Un mystère semblait planer sur la maison noire, au milieu de laquelle brillait d'un éclat funèbre la fenêtre voilée. Les poings crispés, les mâchoires serrées, Jaquet regardait fixement devant lui avec des yeux farouches. Ce silence impénétrable le bouleversait plus que les rires joyeux de tout à l'heure. Il poussa un soupir et, frappant son talon contre le plancher, cria de toutes ses forces :

— Lâche!!!

Ce mot résonna si fort dans le silence qu'il en fut effrayé. Il se retourna. Personne ne devait l'avoir entendu. Pour ne pas être tenté de recommencer, il alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la pièce. La figure enfouie dans les mains, il songea qu'un jour, sous le coup d'une exaspération semblable, il était monté dans le grenier



de sa demeure et avait enfoncé un long clou dans une poutre...

« C'est moi qui suis un lâche », dit-il. Et il se leva pour se rendre au guichet, où quelqu'un venait de frapper.

Le dernier train allait arriver. Dans la salle d'attente, un voyageur se promenait. Son pas mou se traînait lentement d'une extrémité de la pièce à l'autre, s'arrêtait un instant, puis recommençait. Tout à coup, d'autres pas — vifs et légers, ceux-ci, — grincèrent le long de la muraille. Jaquet, qui s'était remis au travail, reconnut la marche du chef de gare. Ses épaules frémirent; une rougeur tomba, comme un voile sanglant, sur sa figure. Lorsque le chef entra, il leva la tête et le regarda en plein visage. L'autre passa avec indifférence, prit un crayon sur son pupitre et ressortit.

On commençait à entendre le grondement du train. Les voyageurs quittèrent la salle d'attente et s'alignèrent sur le quai, où brûlaient deux grosses lampes dans des cages de verre.

L'ouvrier aux yeux louches se tenait debout, au bord des rails, à côté d'un tas de colis. Les mains dans les poches de sa culotte bleue, le torse incliné, il avait l'air de fumer philosophiquement sa pipe. En réalité, il observait le chef, qui se promenait de long en large. Le calme de cet hom-

me l'émerveillait: « Ailleurs, « il » s'amusa peut-être; mais à la gare, c'était un vrai chef, un agent sérieux, tout à son affaire. » — Quel sang-froid, quelle possession de soi-même! pensait-il. Et il se disait que c'était un fort, celui-là, un gaillard solidement assis dans la vie et capable, au besoin, de défendre sa gamelle comme un dogue.

Après le passage du train, le chef et Jaquet se retrouvèrent seuls dans le bureau. Chacun était occupé à son pupitre, et ils ne virent pas deux figures, — l'une barbue, l'autre en lame de couteau, — se dresser silencieusement derrière la fenêtre. C'étaient les ouvriers qui, avant de partir, espionnaient une dernière fois les deux hommes.

Au bout d'un quart d'heure, le chef se tourna vers son employé:

— Pas encore fini?

— Dans cinq minutes.

Le chef alluma un bout de cigare et déplia son journal. Un papillon de nuit entra dans le bureau et se mit à voleter autour des lampes. L'église du village sonna dix heures.

L'agréé, enfin, présenta ses livres à son chef. Celui-ci, qui commençait à somnoler sur sa gazette, les examina avec nonchalance, son cigare dans une main, sa plume dans l'autre. Il mit son paraphe où il fallait, haussa les épaules à la vue de

quelques ratures, puis écarta les registres en bâillant.

Jaquet s'empressa de fermer ses armoires et son pupitre. Il n'y avait plus aucune trace de colère sur sa figure, mais ses yeux étaient fatigués et tristes. Au moment d'éteindre la lampe, il vit que le papillon s'était brûlé. Couché sur le dos, les pattes en l'air, il travaillait désespérément pour se redresser, semant autour de lui la fine poussière de ses ailes grises. Son premier mouvement fut de l'écraser, mais ce petit être, qui luttait si vaillamment contre la mort, lui fit pitié. Il la remit sur ses pattes et, tandis que l'insecte se traînait en boitant derrière l'encrier, il éteignit la lampe, puis quitta le bureau, en murmurant d'une voix humble, qui semblait demander pardon de son audace de tout à l'heure :

— Bonsoir, Monsieur le chef.

L'autre répondit sèchement :

— Bonsoir.

Un air pur circulait dans la nuit. Les grillons ne chantaient plus que par intervalles et avec moins d'ardeur ; par contre, les grenouilles coassaient maintenant sans interruption. Les fenêtres du café étaient closes ; la petite maison avait l'air de dormir, de même que le village dont on apercevait, plus loin, la silhouette allongée. Au ciel, les nuages ressemblaient à un grand voile sombre, tout

déchiré. Par les trous, on apercevait quelques étoiles. Elles étaient très claires, très brillantes: on eût dit que l'orage les avait lavées.

Jaquet respirait avec plaisir l'air délicieux de la nuit. Seul au milieu du chemin, dans l'obscurité, il se sentait libre. Plus aucun regard malveillant ne pesait sur lui! Personne n'était plus là pour le tracasser, pour chercher à lire dans son cœur, pour essayer de surprendre les pensées secrètes qui roulaient sous son crâne! Sa tristesse tomba comme sa colère était tombée et il ne subsista plus au fond de lui que la vague mélancolie d'une âme écrasée, qui se sent pleine de désirs et d'impuissance. Les caresses de la brise lui faisaient du bien. Les voix des grillons et des grenouilles chantaient à ses oreilles comme des voix amies. Au moment d'introduire la clef dans la serrure de sa porte, il se retourna et embrassa encore une fois du regard tout l'espace. Les nuages, qui se déchiraient de plus en plus, laissaient maintenant apercevoir de nombreuses étoiles. Il les contempla avec admiration. Ses yeux exaltés semblaient dire: « Etoiles, belles étoiles, vous qui roulez librement dans l'espace infini, moi aussi je vous comprends... oui, je vous comprends... je suis un homme... un homme qui sent... un homme qui souffre... Etoiles, belles étoiles... » Ses yeux se

brouillèrent, sa gorge se serra: il ne vit plus rien. Il baissa la tête et ouvrit la porte.

Après avoir traversé le café, dont la lumière était éteinte, il pénétra dans la cuisine. Sa femme l'attendait, assise près de la table. L'œillet rouge brillait à son corsage.

A la vue de cette fleur, Jaquet pâlit, mais il s'installa dignement, sans dire un mot, devant son souper.

Tout en mangeant, il examinait Germaine à la dérobée. Elle portait un corsage mauve qui épousait fidèlement les lignes de sa poitrine. Son oreille rose était à moitié cachée par le bandeau de ses cheveux bruns, où luisait un peigne d'écaille orné de dorures. Ses longs cils jetaient une ombre sur ses yeux. C'était maintenant une femme gras-souillette dont les chairs avaient le velouté et la couleur des pêches. En ce moment, sa figure empourprée avait une expression de béatitude. Un sourire de sphynx flottait sur ses lèvres.

Jaquet s'efforçait de manger tranquillement, mais ses yeux venaient sans cesse se poser sur la fleur rouge qui s'étalait cyniquement devant lui. Chaque fois, ses joues pâlissaient un peu plus fort. Une chaleur lourde pesait sur son cœur. Il but plusieurs verres de bière pour éteindre le feu intérieur qui le dévorait. Puis il regarda autour de lui: les volets étaient fermés, les portes closes; un

calme de mort régnait dans la pièce. Contre le plafond, dans l'ombre, un grand portrait au crayon montrait M<sup>me</sup> Bonvin en costume des dimanches, ses mains dodues majestueusement croisées sur son ventre en ballon. Depuis dix ans que le modèle reposait au cimetière, bien des choses avaient changé dans la maison... Jaquet prit son mouchoir, se frotta la figure et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, tout se mit à danser devant ses prunelles. L'œillet palpait, remuait comme une chose vivante. Il le voyait s'épanouir ainsi qu'un vaste bouquet, puis se fermer, puis s'ouvrir de nouveau comme une grande rose de feu. Ses pétales démesurés le frôlaient, l'attiraient, le forçaient à se plonger dans leur parfum excitant. Il serra les lèvres, fronça les sourcils, tandis que sa main se posait sur son couteau, dont la lame pointue brillait comme un rayon de lune au pied de la lampe.

La fleur continuait à s'ouvrir et à se fermer. Chaque fois qu'elle s'ouvrait, il apercevait au centre un bouton délicat, quelque chose de sanglant et de palpitant comme un cœur. Une voix murmurait à son oreille : « C'est là... là... qu'il faut frapper!... » Sa main étreignit le couteau, revint au bord de la table, puis monta le long de sa poitrine. La voix continuait à crier : « Frappe!... Après... qu'importe... » Il écartait le coude, pres-

sait le poing contre ses côtes pour donner plus de force à son élan, quand, brusquement, ses doigts s'ouvrirent...

Comme la chaleur augmentait dans la chambre close, Germaine venait de dégrafer le haut de son corsage. Au moment où Jaquet avait pointé le couteau vers elle, ses yeux s'étaient égarés sur une gorge blanche dont la splendeur effaçait l'éclat velouté de l'œillet.

Maintenant il ne voyait plus que ce cou découvert, pur comme un lys, ferme comme du marbre et qui se soulevait comme le col d'une colombe. Son cœur tremblait au fond de lui-même. Un désir violent, vague et doux, semblable à celui que les lointaines étoiles avaient tout à l'heure allumé dans son âme, montait, ainsi qu'un parfum, de sa poitrine à son cerveau. Insensiblement, les battements de son cœur se communiquèrent à ses mains abandonnées sur la table. « Mon Dieu! qu'elle est belle! » pensait-il; et son cœur et ses mains tremblaient de plus fort en plus fort. « C'est ma femme! » songea-t-il avec orgueil... « Ma femme!... ». Cette réflexion lui fit courber la tête, mais il la releva bientôt. De nouveau ses yeux, pleins de désirs, se fixèrent sur la gorge blanche. De nouveau, il pensa: « C'est ma femme! » ... Il tendit les mains, il allait crier: « Que tu es belle, Germaine! » lorsqu'il remarqua qu'elle en-

levait l'œillet de son corsage et l'approchait de sa figure pour en respirer le parfum.

Jaquet repoussa son assiette d'un geste machinal. En même temps, ses yeux retombèrent sur le couteau. Mais, non... non... il ne pouvait pas faire cela... Il l'aimait trop!...

Il étreignit son front dans ses deux mains, de toutes ses forces, comme s'il avait voulu l'écraser, puis il se leva brusquement et disparut dans un réduit qui se trouvait près de la cuisine. D'une vieille manne, remplie d'objets disparates, il retira un paquet de cordes. Il choisit la plus grosse et la mieux tressée, la mit en poche et monta au grenier. Après avoir fait cinq ou six pas en fouillant les ténèbres de ses bras tendus, il frotta une allumette sur sa cuisse et, l'ayant élevée au-dessus de sa tête, chercha à retrouver le clou qu'il avait planté jadis dans une poutre...

Au rez-de-chaussée, Germaine débarrassait la table. Elle allait et venait à travers la chambre, d'un pas alerte et vif. Quand elle eut terminé, elle se rendit dans le café et souleva le rideau de la fenêtre. Tous les nuages avaient disparu; la lune s'était levée. Dans l'ébène du ciel, elle se découpait au milieu des étoiles, comme un croissant de vermeil. Une lumière blonde éclairait la plaine, qu'aucun bruit ne troublait plus. Germaine embrassa d'un regard rapide ce paysage paisible et



pur, puis ses yeux fouillèrent les environs de sa demeure. Au bout de quelques instants, une ombre se profila sur le chemin. La femme lâcha le rideau, courut à la porte et l'ouvrit doucement.

De l'extérieur une voix d'homme demanda :

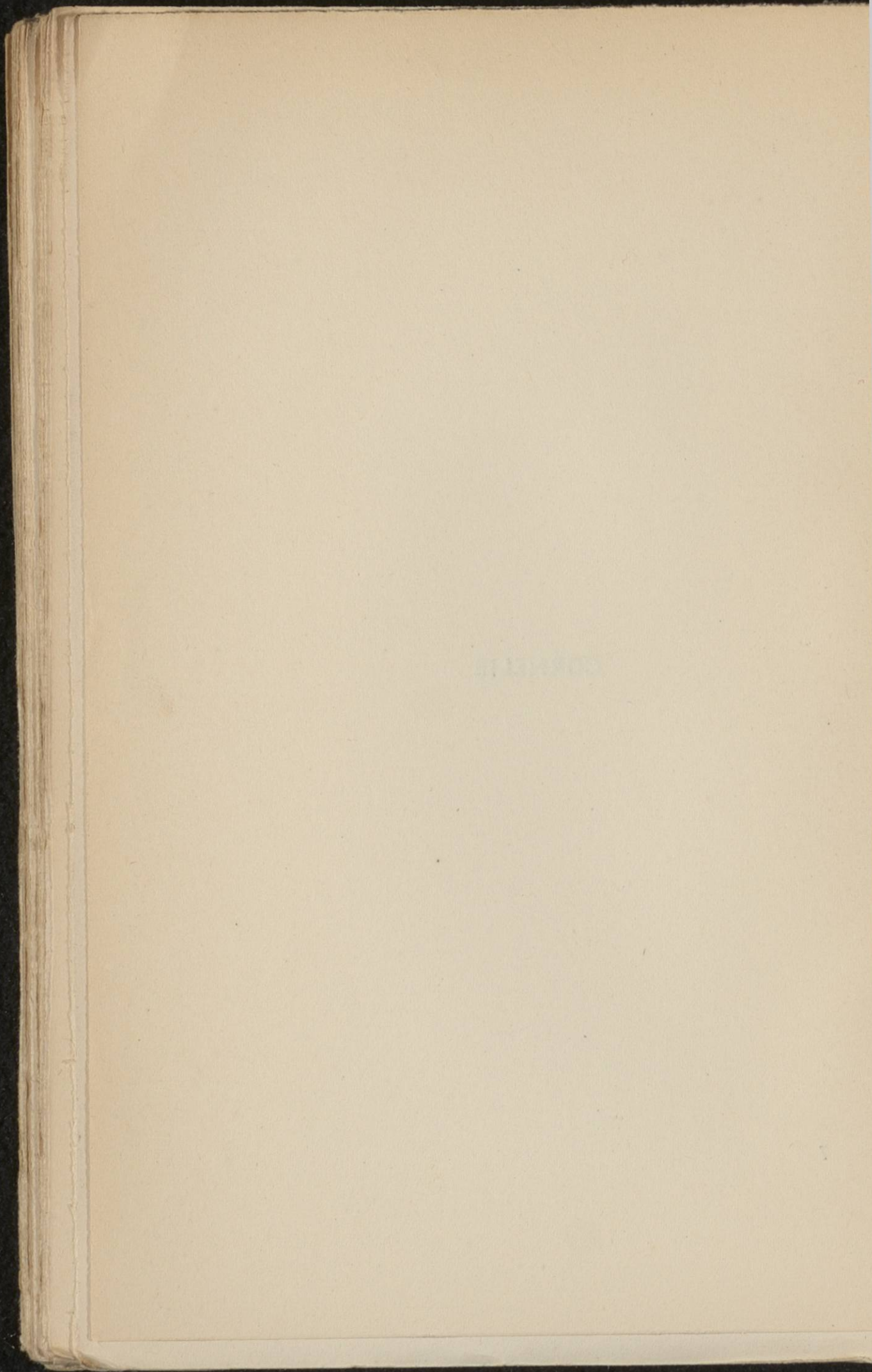
— « Il » est couché ?

— « Il » est couché, répondit Germaine.

L'homme alors s'avança sur la pointe des pieds, puis, guidé par une main qui s'étaient tendue vers lui, il franchit le seuil et pénétra dans la maison.



**CORNELIE**



Le fermier Gerbehaye faisait sa ronde. Il avait parcouru la campagne et venait d'entrer dans une prairie où Linotte fabriquait des fagots. Il fumait sa pipe et marchait lentement, étant gros et vieux. Ses chiens, excités par l'air du printemps, gambadaient dans l'herbe, où commençait à fleurir les renoncules, les marguerites, les pissenlits. Les pommiers bourgeonnaient et les grands peupliers, qui encadraient la prairie, étaient couverts de châtons rouges. Au fond de l'enclos, Linotte sifflait.

— On est gai aujourd'hui, Grégoire! s'écria Gerbehaye quand il fut à portée de l'ouvrier.

Linotte leva la tête:

— C'est que j'ai reçu de l'argent!

— De l'argent?

— Oui, un mandat de dix francs de notre Cornélie.

Grégoire enleva sa casquette et retira de la coiffe une lettre qu'il tendit à son maître; puis, pendant que celui-ci déployait le papier, il sortit

de la poche de son gilet une boîte en corne et huma une prise.

Le fermier parcourut la lettre et la remit à Linotte; un sourire brilla dans ses prunelles:

— Quand tous tes enfants seront grands, Grégoire, tu ne travailleras plus: tu seras rentier.

— Avec l'aide de Dieu! répondit Linotte.

Lorsque le fermier fut parti, il leva le nez et regarda le ciel, qui développait là-haut son immense dôme bleu. Grégoire avait les reins voûtés, la croupe saillante, les jambes mal d'aplomb. Sa figure était noire et brûlée. Quand il était debout il ressemblait à un ours dressé sur ses pattes de derrière. Il rêva quelques instants aux paroles de son maître, huma une nouvelle prise, puis continua son travail en murmurant:

— Pourquoi pas?

Le soir, il se fit relire la lettre par sa fille. Pour entendre Adolphine, qui épelait la missive en ponctuant chaque mot d'un hochement de tête, sa femme et son fils Nestor s'étaient approchés de la table. Grégoire, immobile, écoutait avec une attention concentrée, la main arrondie en cornet derrière son oreille.

Aussitôt que la lecture fut terminée, il se tourna vers sa femme:

— Tu entends, Marianne. Cornélie annonce

qu'elle reviendra à la fête: il faudra faire quelque chose de bon pour la recevoir...

Nestor sortit; au bout de quelques minutes, il reparut avec un grand lapin qu'il portait par les oreilles; d'un geste triomphal, il l'éleva au-dessus de sa tête.

— Nous tuerons celui-ci!

De l'ombre du mur, près de la caisse de l'horloge, un ricanement jaillit. Omer, le fils aîné, était couché sur un banc; sa chemise bouffait entre la ceinture du pantalon et le gilet; son col était déboutonné; il avait passé les bras sous sa tête et ses cheveux formaient une couronne fauve à son visage crispé, qui se dessinait dans l'ombre comme un masque.

Une flamme de colère s'alluma dans les yeux de Grégoire.

— Ouais, s'écria-t-il en frappant son poing sur la table, on tuera le lapin!... On le tuera!

Il alla s'asseoir sous la cheminée et l'on ne parla plus. Mais le vieux louchait de temps à autre avec inquiétude du côté d'Omer. Celui-ci était un être têtu, sournois, indiscipliné. Depuis toujours, il haïssait sa sœur; pour échapper à ses brutalités, Cornélie avait quitté la maison: elle s'était rendue à Liège, où elle avait trouvé une place de servante.

Comme elle était coquette, les voisins avaient hoché la tête en la voyant partir :

— Grégoire n'en retirera pas un liard. Elle mettra tous ses gages sur son dos.

Cette parole était restée comme une épine dans le cœur de Linotte; aussi, quand il eut échangé le mandat contre deux belles pièces de cent sous, il les fit sauter dans le creux de sa main au nez de ses amis :

— Voilà de l'argent que Cornélie m'envoie! Tous les mois, j'en recevrai autant...

Quinze jours avant la fête, Grégoire et Marianne discutèrent, le soir, au coin du feu, quand les enfants furent couchés. Le lendemain, on fit venir le maçon et il fut décidé qu'on blanchirait la maison. Quelques jours plus tard, une roulotte s'arrêta devant l'église, puis Fossoul arriva avec son petit manège de chevaux de bois. Le jeudi, le boucher promena une vache grasse dans la commune; il lui avait mis un bouquet de bluets et de coquelicots entre les cornes. Lorsqu'il s'arrêtait dans les cafés, les paysans faisaient cercle autour de la bête et lui palpaient la chair. Elle fut tuée le lendemain dans la grange de François Berger. Le boucher mit de côté les bons morceaux pour sa clientèle ordinaire et débita le reste au peuple. Le samedi, on fit les tartes; à la brune, Grégoire



et sa femme introduisirent dans leur four une grande casserole: c'était le lapin de Nestor,

Le dimanche matin, Linotte se leva tout guilleret. Il se rasa avec tant de soin que sa figure en resta marbrée d'estafilades. Il mit ensuite sa meilleure blouse et son pantalon de drap noir, piqué des mites, qu'il réservait pour les grands jours. Vers onze heures, il se rendit, avec Nestor, à la rencontre de Cornélie.

Ils s'arrêtèrent au bout du village et scrutèrent l'horizon. Sous le ciel tout bleu, où brillait un soleil ardent, les blés, les pommes de terre, les betteraves et les trèfles développaient à l'infini leur tapis vert. Un sentier filait droit devant eux, comme tiré au cordeau au milieu des champs. C'était par là que Cornélie devait arriver, à moins qu'elle n'eût trouvé une voiture à la gare; dans ce cas, elle suivrait la grand'route qui se dessinait au loin sur la gauche, toute blanche, avec sa bordure de noyers et ses tombes romaines.

A tous moments, les deux hommes mettaient la main en visière sur leurs fronts; de temps à autre, Grégoire tirait sa montre. Au-dessus de la plaine déserte, on voyait passer des alouettes, des sansonnets, des pigeons, des corbeaux; un épervier plana longtemps à la même place, puis s'éloigna d'un vol oblique, comme s'il avait été emporté par un coup de vent. Dans les chemins de

traverse, ici et là, on apercevait parfois un passant; mais, dans le sentier, personne n'apparaissait.

Linotte commençait à s'impatienter, lorsque son fils dit:

— Je vois quelque chose qui remue.

— Où? demanda le vieux.

— Là, répondit Nestor; et il indiqua une tache brillante qui bougeait dans le lointain, au-dessus des blés.

Il avança de quelques pas:

— C'est quelque chose de rouge, dit-il... Je crois que c'est une ombrelle.

Et après un instant:

— C'est peut-être Cornélie...

Le vieux éclata de rire, tant l'idée que sa fille pouvait revenir au village en abritant sa tête de paysanne sous une ombrelle lui paraissait extravagante.

Cependant, Nestor avait continué d'avancer. Au bout de quelques minutes, il se retourna et fit signe à son père. Grégoire accourut à son tour et bientôt se trouva devant sa fille. Cornélie portait une jolie robe bleue qui lui moulait la taille; elle avait un chapeau blanc couvert de fleurs, et sa figure ronde, échauffée par la marche, brillait comme une rose sous l'ombrelle. Linotte la regardait avec des yeux clignotants, à la fois extasié

et ému; il ouvrit la bouche, mais ne put parler: sa voix était étranglée. Son trouble fit rire Cornélie; elle lui saisit la main et déposa deux gros baisers sur ses joues rugueuses.

— Je ne voulais pas croire que c'était toi, ma fille, balbutia enfin Grégoire. Comme tu es changée!

Nestor avait déjà débarrassé sa sœur d'un paquet qu'elle portait; il lui restait un carton; Grégoire le prit, et tous trois se dirigèrent vers la maison. Linotte marchait en arrière de son pas dur, et, tout en balançant le carton au bout de son bras, il tenait les yeux fixés sur l'ombrelle que Cornélie faisait tourner au-dessus de sa tête. Il avait l'air inquiet et marmottait entre ses dents; mais, quand il vit que sa fille fermait l'ombrelle avant d'arriver à la première maison du village, sa figure se tranquillisa.

Lorsqu'ils arrivèrent à leur demeure, Marianne préparait le dîner; elle était debout devant le poêle et tournait le dos à la porte. Cornélie fit signe aux deux hommes de s'arrêter, puis elle s'avança sur la pointe des pieds et cria dans le cou de la vieille femme:

— Bonjour, mère!

Marianne se retourna en poussant un cri. Sa fille l'embrassa sur les joues, comme elle avait embrassé le père. Pendant l'accolade, la vieille tint ses bras écartés:

— Je ne te touche pas parce que j'ai les mains sales.

Cornélie enleva son chapeau et passa dans la chambre avec le carton et le paquet. Elle reparut au bout de quelques minutes avec des cadeaux. Il y avait un bonnet pour la mère, une broche pour Adolphine, une cravate pour Nestor; Grégoire reçut une boîte à tabac en carton-pâte. Sur le fond noir du couvercle, se détachait une inscription argentée: « Prenez-en! » Lorsqu'on l'ouvrait, on lisait à l'intérieur: « Modérément! »

Grégoire faillit culbuter sur le poêle tant cela le fit rire. Il versa tout de suite, dans cette belle boîte, le contenu de sa vieille tabatière de corne, puis il lança celle-ci sur la cheminée, comme un objet inutile et qu'on ne veut plus voir.

Cornélie s'était assise. Elle arrangea les plis de sa robe, releva, avec le dos de sa main, ses cheveux blonds qui bouffaient au-dessus du front et s'éventa avec son mouchoir.

— Tu vois, dit le père, nous avons blanchi la maison.

— Et moi, dit Nestor, j'ai verni les meubles.

Pendant qu'elle s'éventait, sa manche avait glissé; on voyait son bras jusqu'au coude, un bras rond et potelé qui semblait taillé dans de l'ivoire.

Sa mère s'extasia:

— Comme tu as la peau blanche!

— Ha! ha! dit Grégoire. A la ville, ce n'est pas comme ici: on ne travaille pas en plein soleil.

Nestor proposa à sa sœur d'aller voir le jardin. Quand ils furent sortis, Adolphine se glissa dans la chambre et reparut avec l'ombrelle. Sa mère la lui prit des mains et l'ouvrit.

— De mon temps, dit-elle, une fille d'ouvrier n'aurait jamais osé se montrer au village avec une chose comme cela.

— Que veux-tu, dit Grégoire, le monde change.

Adolphine apporta aussi le chapeau. Tous trois, s'approchant de la fenêtre, l'examinèrent à la lumière du jour comme une relique.

— Et avez-vous vu, demanda la fillette, la jolie robe qu'elle a mise sur le lit? Je suis sûre qu'elle l'a rapportée tout exprès pour aller danser.

C'était une mignonne robe de coton blanc, semée de petites fleurettes. A côté, se trouvait une ceinture de satin bleu. Ils n'eurent pas le temps de la regarder: Cornélie revenait. Elle avait cueilli au jardin une grande rose qu'elle s'était piquée entre les seins.

Quelques minutes avant le dîner, Omer rentra; il s'assit sans adresser la parole à personne.

— Tu pourrais bien saluer les gens, dit Cornélie.

— Je salue qui me plaît, répondit-il.

— La politesse ne coûte rien, mon ami, murmura le père.

Marianne dressa la table avec Adolphine. Bientôt le bouillon fuma dans les assiettes posées sur une nappe à carreaux rouges. Un rayon de soleil tomba par la fenêtre et se brisa en petites étincelles sur la faïence. Cornélie avala la moitié de son potage, toucha à peine au bouilli, grignota une cuisse de lapin. Les autres mangeaient à pleines dents, surtout Omer, qui mordait sur les os comme un carnassier, en laissant échapper, par les coins de sa bouche, des filets de sauce. A la fin du repas, la mère apporta, sur une claie d'osier, une tarte au riz saupoudrée de sucre. C'était son chef-d'œuvre. Elle avait employé, pour la faire, de la farine « pure fleur » et n'avait ménagé ni le lait, ni le beurre, ni les œufs, ni la cannelle. Depuis son mariage, elle n'avait rien fait de pareil. Cornélie n'en prit qu'un petit morceau; cela la mortifia :

— Mange donc, dit-elle. Est-ce que ma tarte ne serait pas bonne ?...

— Si, répondit Cornélie... Mais je n'ai pas faim.

— Les gens de la ville, remarqua Grégoire pour excuser sa fille, ont un petit estomac.

Après le dîner, les anciennes amies de Cornélie vinrent lui dire bonjour. Quelques jeunes hom-

mes se mêlèrent à leur société. Parmi eux se trouvait Charles Moray : un grand garçon imberbe, fluet, timide et un peu gauche. Depuis longtemps, il était amoureux de Cornélie. Celle-ci, qui n'avait jamais éprouvé aucun penchant pour lui, s'était souvent amusée de sa passion. Quand il venait, le soir, elle ne se gênait pas pour enlever, sous un prétexte ou l'autre, son corsage en sa présence, et elle riait intérieurement de la figure que faisait alors le pauvre garçon. Une nuit d'hiver, par malice, elle s'était laissée reconduire par Charles, après une soirée passée chez des amis. Tout le long de la route, il avait essayé de l'embrasser, mais elle s'était défendue si adroitement que ses lèvres n'étaient pas parvenues à la toucher. Il n'avait jamais oublié cette nuit-là. Il lui était resté au cœur une volupté amère et violente, et souvent, depuis, Cornélie était venue, dans ses rêves, offrir inutilement à sa bouche avide sa peau blanche et parfumée.

En la revoyant, Charles rougit jusqu'aux oreilles. Il s'assit à l'écart et ses yeux ne la quittèrent pas. Elle était bien plus belle encore maintenant ! Ses admirables cheveux blonds, artistiquement relevés et plus fins que de la soie, encadraient un front pur sous lequel brillaient de grands yeux bleus ; de jolies couleurs roses illuminaient ses joues, et sa bouche mignonne montrait deux lè-

vres vermeilles qui s'ouvraient sur des dents éclatantes. Le cou semblait jaillir comme la tige d'une fleur de l'échancrure de la robe; la poitrine était ronde et ferme; et les bras fuselés, qui sortaient des manches, se terminaient par deux mains délicates, de vraies mains de demoiselle. Quand elle allongea le pied, Charles apercevait le bas au-dessus de la bottine. C'était un bas noir, très léger, qui laissait entrevoir, entre ses mailles, des paillettes de chair.

Lorsque la conversation commença à languir, Nestor prit son accordéon et joua l'air du « Roi Dagobert », puis il demanda :

— Maintenant qui va chanter ?

Personne ne s'offrit, mais quelques sourires à fleur de lèvres se dessinèrent par-ci par-là.

— Oui, qui va chanter ? répéta Cornélie ?

— Charles, dit Marianne.

— Charles ne sait pas chanter, observa Cornélie, en l'effleurant d'un regard indifférent.

Charles rougit plus fort et baissa les yeux. Au fond de son cœur, il sentit que quelque chose se tortillait comme un ver sur lequel on met le pied.

— C'est Maurice qui va chanter, dit Cornélie.

Maurice se leva. C'était un beau gars, avec une forte moustache. Il avait une voix de ténor et chantait la romance. Il en avait appris une nouvelle pour la fête. Comme il ne la savait pas en-



core entièrement par cœur, il tira de sa poche un papier qu'il déplia. Les premières notes sortirent de sa gorge, douces, fines et tremblotantes, comme un gazouillis. Puis la voix monta. Nestor, après avoir tendu l'oreille pendant quelques instants, finit par l'accompagner sur l'accordéon. Dans la petite demeure, un silence immense régnait. Toutes les jeunes filles semblaient hypnotisées par le chanteur, qui roulait des yeux mourants et se haussait sur la pointe des pieds pour articuler les notes élevées, comme s'il avait voulu lancer son âme en plein ciel.

Quand Maurice eut fini, Paul s'avança au milieu de la pièce. Celui-ci était un chanteur comique. Laid et maigre, d'une laideur drôle avec ses cheveux roux, ses yeux pâles, son nez fûté, sa bouche énorme et ses longues oreilles, il avait une petite voix qui grinçait, mais il mimait ses paroles comme un acteur et savait faire jouer, avec une virtuosité canaille, tous les muscles de sa face.

Il divertit son monde pendant un quart d'heure. Omer lui-même sortit de sa misanthropie pour rire avec les autres et Charles, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de sourire de temps en temps.

A deux heures, une cloche tinta et les visiteurs se retirèrent pour se rendre aux vêpres.

Cornélie partit avec sa sœur. Grégoire et Nes-

tor les suivirent. Le long du chemin, la jeune fille attira tous les regards. Les vieilles femmes, que le soleil éblouissait, mettaient les mains au-dessus de leurs yeux pour l'admirer. Les hommes interpellaient Linotte :

— C'est ta fille, cela, Grégoire ?

Il répondait avec orgueil :

— C'est ma fille !

Il offrit une prise à Lamothe, à Colpin, à tous ses amis. Sa boîte passa de main en main ; l'inscription amusa tout le monde ; dans les cafés, on lui paya à boire. Quand il rentra, à la brune, il était un peu gris.

Cornélie revint quelques instants après. Elle était heureuse et toute rayonnante. L'admiration dont elle avait été l'objet jusque dans l'église l'avait éblouie. Elle n'avait perdu aucun des regards que les jeunes gens avaient fixés sur elle et toutes les paroles flatteuses qu'elle avait entendues continuaient de chanter dans ses oreilles. Elle se disait que, le soir, elle aurait plus de succès encore !

Elle passa dans la chambre pour enlever son chapeau. Tout à coup, on l'entendit pousser un cri, et elle reparut, pâle, défaite, en hurlant d'une voix étranglée : « Canaille !... Canaille !... Canaille !... » Elle se précipita sur Omer, qui restait assis, impassible. Les poings crispés, les yeux fu-

rieux, elle lui criait dans le visage: « Canaille! Canaille! » Lui ne bougeait pas, mais il souriait comme un homme qui savoure un grand plaisir. Qu'y avait-il donc? Marianne entra dans la chambre et revint avec la robe blanche à petites fleurettes; une énorme tache d'huile s'étalait dans le dos. Grégoire se tourna vers son fils:

— Qu'as-tu fait?

Il prit un air innocent:

— Quoi?

— Oui, « quoi? » cria Grégoire, dont la colère faisait trembler la voix.

L'impassibilité d'Omer lui fit comprendre que son indignation était inutile. Il se tourna vers sa femme:

— Il y a peut-être moyen de la nettoyer...

— C'est impossible, dit Marianne.

Ce mot tomba sur Cornélie comme la confirmation d'une catastrophe. Elle fondit en larmes, s'enfuit au grenier et s'enferma dans sa chambre. Sa mère la suivit pour essayer de la consoler: « Tu iras bien danser avec la robe que tu portes; tu seras encore la plus belle ». Mais elle ne voulut rien entendre. Elle criait: « Non! non! non! » en frappant le plancher à coups de talon.

Elle refusa de descendre pour le souper. Après le repas, Nestor et Adolphine quittèrent la maison. Un peu plus tard, Omer partit à son tour.

Il se dirigea vers la ferme de Gerbehaye. De ce côté, tout était désert. Les dernières lueurs du ciel se reflétaient dans l'eau vaseuse d'un étang, au bord duquel des canards et des oies s'étaient endormis. L'ombre s'insinuait dans les paires et, plus loin, les blés bruissaient, secoués par la brise du soir. Omer s'assit à la lisière d'un petit bois. Au bout de quelque temps, une femme sortit de la ferme et longea les haies. C'était une servante de Gerbehaye: une vieille fille, qui était borgne. Elle marchait avec précaution, s'arrêtait dès qu'elle entendait du bruit et se retournait pour s'assurer si on ne l'espionnait point. Quand Omer l'aperçut, il pénétra dans le bois. Quelques instants après, la servante se glissait à son tour dans les broussailles.

Lorsque la nuit fut tombée, Charles, qui avait inutilement cherché Cornélie dans toutes les salles de danse, vint se promener devant la maison de Linotte. On entendit longtemps son pas monotone dans le chemin. Au ciel, les étoiles luisaient, mais il n'y avait pas de lune et la route restait noire. La brise apportait jusque-là l'écho des musiques de la fête. C'étaient des sons de violon, adoucis, atténués, que scandaient les ronflements d'un cornet à piston ou d'un bugle. C'étaient des sons mourants, des sons mélancoliques comme les soupirs d'un cœur affligé.

Avant de se coucher, Marianne entra dans la chambre de sa fille. Celle-ci dormait. Sa figure, pacifiée par le sommeil, avait recouvré tout son charme; elle se détachait au milieu de la chevelure qui s'était dénouée et dont les flocons soyeux lui faisaient une auréole blonde. Sa gorge était découverte, et son bras nu pendait hors du lit. Dans sa colère, elle avait déchiré la rose et ses pétales odorants couvraient le plancher. L'arrivée de sa mère ne l'éveilla point et celle-ci en profita pour la contempler, debout sur le seuil de la porte, la lampe levée au-dessus de sa tête. Qu'elle était belle! La vieille femme tremblait d'émotion en la regardant. Finalement, elle sortit sur la pointe des pieds pour ne pas la troubler...

Le lendemain matin, avant le déjeuner, Cornélie remballa ses effets. Grégoire demanda:

— Que fais-tu là?

— Je pars, dit-elle.

— Tu pars? répéta-t-il, surpris. Je croyais que tu restais jusqu'à demain.

— Non; je m'en vais aujourd'hui.

Sa voix était décidée, coupante, grosse de rancune. Linotte poussa un soupir:

— Tu sais que ta mère et moi, sommes innocents de ce qui est arrivé.

— Peu importe! dit-elle.

Nestor et Adolphine insistèrent à leur tour pour qu'elle restât; tout fut vain.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de la retenir, Grégoire et Nestor s'habillèrent pour l'accompagner.

Elle dit:

— Vous n'avez pas besoin de venir avec moi.

Marianne alla couper deux quartiers de tarte, les colla l'un contre l'autre et les mit dans le paquet que Cornélie avait placé sur une chaise. Cornélie les retira aussitôt et les jeta sur la table. La vieille femme en reçut un coup au cœur; au moment du départ, quand sa fille l'embrassa (on ne pouvait pas se quitter autrement), ses yeux étaient pleins de larmes.

Bien qu'elle eût refusé leur compagnie, Grégoire et Nestor sortirent avec elle. Elle laissa prendre son paquet par Nestor, mais ne voulut pas que le père se chargeât du carton. Le long du chemin, il lui adressa la parole à plusieurs reprises. Elle fit semblant de ne pas l'entendre. Cela humilia Grégoire. Lorsqu'ils eurent atteint la campagne, il s'arrêta:

— Je crois que je suis loin assez, dit-il... Je ne marche pas vite... On est vieux... Je ne voudrais pas te faire manquer le train...

Ils s'embrassèrent froidement et Grégoire revint seul, attristé et pensif.

Lorsqu'il arriva chez lui, Omer venait de rentrer. Il était assis auprès de la table et dévorait une tranche de viande avec un morceau de pain. Il avait la figure couverte de balafres, du sang dans les cheveux, sur les mains, sur sa blouse; ses vêtements étaient déchirés et souillés.

Grégoire le contempla avec stupeur; il pâlit, hocha le front, voulut s'asseoir et, finalement, se rendit au jardin. Des voisins lui apprirent qu'une bataille terrible avait eu lieu pendant la nuit; un homme avait été à moitié assommé, un autre avait eu le pouce enlevé d'un coup de dent.

Lorsqu'il rentra, Omer dormait sur sa chaise. Sa mère, qui était allée à l'église, revint quelques instants plus tard, haletante, affolée; elle se précipita sur son fils et le secoua :

— Tu ne sais pas... Les gendarmes sont dans le village!

Omer ouvrit les yeux :

— Hein ?

Puis il comprit, se leva brusquement et, sans prendre le temps de mettre sa casquette, fila vers la campagne. Il courut dans les chemins de traverse, s'engagea dans des sentiers, caracola dans les terres; quand il se crut dépisté, il demeura quelques minutes debout, le cou tendu, scrutant l'horizon de ses yeux fixes, comme un lièvre tra-

qué; finalement, il plongea dans une pièce de blé et y resta tapi toute la journée.

Grégoire, qui s'était assis dans un coin de sa demeure, prisait avec énergie.

— On s'était promis tant de plaisir à la fête, dit-il... Maintenant voilà...

Comme il prenait une nouvelle prise, il s'aperçut qu'il avait en main la tabatière de sa fille. Il l'enveloppa avec soin dans du papier et la glissa dans l'armoire, derrière une pile de linge; puis il reprit sa boîte de corne, sa vieille compagne de labeur et de misère.

Il attendit la fin du mois avec impatience. Peut-être que Cornélie, sa colère passée, reviendrait à de meilleurs sentiments et s'excuserait de sa dureté. Le jour où il avait l'habitude de recevoir son mandat, il revint en toute hâte à midi et jeta immédiatement les yeux sur la cheminée; c'était là que sa femme plaçait la lettre. Il n'y avait rien. Il ne se plaignit pas et n'émit aucune réflexion; mais, le soir, il resta silencieux au coin du poêle.

Quelques jours plus tard, Adolphine dit:

— Cornélie reste longtemps sans écrire.

— Elle boude, mais cela passera, répondit la mère.

— Oui, oui, dit Grégoire. Puis il leva la tête et ouvrit de grands yeux, étonné d'avoir prononcé ces mots.



Trois mois s'écoulèrent. Un samedi soir, comme Grégoire, après le souper, prenait le frais, tout seul, au milieu de la route, il vit venir un homme qui marchait lentement, le nez en terre, d'un pas égal et dur, avec une besace sur l'épaule. C'était un charpentier qui travaillait à Liège. Lorsqu'il passa devant Linotte, il dit, sans le regarder ni s'arrêter :

— J'ai vu ta fille, Grégoire.

— Cornélie ? demanda vivement celui-ci.

— Oui, Cornélie !

— Et que t'a-t-elle dit ?

— Ha ! ha ! Elle ne m'a rien dit... Elle a fait semblant de ne pas me connaître... Elle ne regarde plus les paysans...

La poitrine de Linotte se contracta :

— Elle ne t'a peut-être pas vu, objecta-t-il.

— Si, si, Grégoire, elle m'a vu, dit l'autre en ricanant.

Sa silhouette s'enfonçait déjà dans l'ombre ; ses pas, lents et réguliers, sonnaient en cadence sur la route.

— Elle m'a vu, Grégoire, répéta-t-il.

La nuit, Linotte ne put dormir. Sa femme, ayant remarqué son agitation, le questionna. Il voulut d'abord se taire. Mais, à la fin, il n'y tint plus. « Ecoute, dit-il, je m'étais promis de ne pas t'en parler. Mais, c'est plus fort que moi. J'ai un

poids sur le cœur. » Et il lui rapporta les paroles du passant. Quand il eut fini, comme Marianne ne disait rien, affligée, elle aussi, par cette histoire, il ajouta :

— Notre enfant nous renie !

## II.

Il y avait deux ans qu'on était sans nouvelles de Cornélie. Dans la maison, plus personne ne prononçait son nom. Mais on songeait encore à elle. Quand Grégoire y pensait trop, il éprouvait au cœur une douleur amère. Si elle avait été morte, il l'eût oubliée : il l'aurait bien fallu. Mais de la savoir en vie et sans souci des siens, menant Dieu sait quelle existence, cela lui déchirait l'âme. Intérieurement, il s'avouait que, de tous ses enfants, c'était Cornélie qu'il aimait le plus.

Or, un dimanche matin, pendant qu'il se rasait, le facteur entra et remit une lettre.

— C'est de Cornélie, dit Adolphine.

— De Cornélie ! s'écria Grégoire. Alors, il faut l'ouvrir tout de suite.

Sa voix tremblait, ses jambes également. Il s'assit, son rasoir en main.

Cornélie annonçait qu'elle venait de s'engager auprès d'une famille, qui allait faire un séjour en Suisse. Elle s'excusait de ne pouvoir aller embrasser ses parents, mais elle promettait de ne pas

les oublier. Il y avait un billet de vingt francs dans la lettre.

Une heure après, tous les voisins connaissaient la nouvelle. Ils entraient tour à tour et disaient :

— Alors votre fille va en Suisse. C'est bien loin, cela.

Grégoire se tourna vers Nestor et Adolphine :

— Vous autres, qui avez été à l'école, vous devez savoir où c'est la Suisse.

— Certainement qu'on l'a su, répondit Nestor, mais on l'a oublié.

Pour se renseigner, Grégoire se rendit chez l'instituteur. Ne l'ayant pas rencontré, il alla trouver Cosme Lambinon.

Cosme était un vieux célibataire qui vivait avec sa sœur dans une petite ferme. C'était un autodidacte. N'ayant pas eu l'occasion d'aller à l'école, il avait appris seul à lire et à calculer. Plus tard, il avait lu le journal et quelques livres, et, comme il possédait une grande mémoire, il avait retenu beaucoup de choses. C'était, en outre, un homme habile, un esprit ingénieux et un philosophe. Il avait jadis fabriqué une horloge en bois, qui avait fait l'admiration de tout le monde. Il avait construit un cadran solaire dans son jardin. Il possédait un rucher et était le seul au village qui eût un baromètre. Dans ses conversations avec les voisins, il émettait parfois sur la religion

des idées qui troublaient ceux-ci. Quand ils rencontraient le curé, ils l'arrêtaient: « Cosme dit ceci; Cosme dit cela. Qu'en pensez-vous? » Le curé prenait une figure sévère: « Il ne faut pas écouter Cosme! Cosme est un protestant! » De même que beaucoup d'hommes qui vivent exclusivement par le cerveau, Lambinon dédaignait les raffinements de l'existence. Il traînait de gros sabots et portait des vêtements grossiers, souvent usés, toujours malpropres. Il avait maintenant quatre-vingt-deux ans. Avec son torse d'athlète qui se voûtait, sa barbe blanche, son nez puissant, son front ridé, il ressemblait à un patriarche biblique qui, après avoir défié le temps, s'incline enfin sous sa main lourde et accepte sans révolte l'inévitable défaite.

Lorsque Grégoire entra, Lambinon était assis dans un coin de sa demeure, où il somnolait, la casquette tirée sur ses yeux et tout couvert de poussière, comme un vieux meuble hors d'usage et qu'on ne nettoie plus.

Pour le réveiller, Grégoire lui tendit sa tabatière. Cosme poussa un gémissement, puis souffla pendant quelques secondes afin de rendre du jeu à ses muscles.

— La Suisse, dit-il... la Suisse, c'est le pays où les riches vont faire leur voyage de nocces... C'est un pays de montagnes... On trouve là les

plus hautes montagnes de l'Europe... Elles touchent le ciel et sont couvertes de neige toute l'année...

— Toute l'année! interrompit Linotte; même en été?

— Même en été!... Sur les hauteurs, il y a aussi des pâturages. Les pâtres font des fromages qui sont aussi grands que des roues de chariot. C'est là également qu'on fabrique les meilleures montres. Autrefois, les Suisses s'engageaient dans les armées étrangères; ce sont de bons tireurs. — Et il narra la légende de Guillaume Tell.

Quand il eut fini, il se reposa quelques instants et ajouta:

— La Suisse est une république.

Lorsque Grégoire, à son tour, raconta tout cela à sa femme, elle se mit à pleurer:

— Nous ne reverrons plus Cornélie!

Nestor se moqua d'elle et Grégoire, pour lui rendre du courage, dit, bien qu'il fût ému lui-même:

— Elle a bien fait de partir. Nous autres, nous avons toujours vécu dans notre trou et nous ne connaissons rien.

Dans ses premières lettres, la jeune fille donna des détails sur sa nouvelle existence. Elle était à Interlaken, avec ses maîtres, dans un grand hôtel. Elle ne parlait que de fêtes, de musique, de lacs,

de chalets, de gorges, de cascades, et quand elle allait se promener, il lui fallait un long bâton qu'elle appelait un « alpenstok ».

Tout cela intéressait aussi les voisins. Le soir, ils disaient: « Allons chez Grégoire, peut-être qu'il a des nouvelles de sa fille. » Seul, Thomas Lambert ne manifestait aucune curiosité à ce propos. Il allumait sa pipe et allait s'accroupir contre le fossé de la route. Silencieux, pensif, il lançait en l'air des ronds de fumée et, de temps en temps, regardait les étoiles en tiraillant sa barbiche grise. Il en avait vu d'autres, lui. Il avait pris part à l'expédition du Mexique et traversé la mer!

Comme Grégoire ne parvenait pas à tout retenir, Adolphine relisait les lettres de sa sœur. Lorsqu'elle avait fini, l'auditoire posait des questions: « Est-ce que le blé poussait là-bas? Y plantait-on des pommes de terre? Connaissait-on les fabriques de sucre? »

Nol, le vacher, qui avait passé une partie de son existence dans les Ardennes — pays montagneux comme la Suisse, disait-il — voulait donner des explications. Son intervention agaçait Colpin. Il l'interrompait:

— Laisse parler Grégoire!

Mais Nol continuait. Il bavardait d'une façon intarissable et confuse. Un jour, Colpin se fâcha:

— Tais-toi! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.

Puis l'enveloppant d'un regard de mépris :

— Ignorant!

Nol posa ses deux poings sur la table :

— Ignorant! ignorant! répéta-t-il avec rage. Pââ... pââ... oui, parle pour toi! Je sais signer, moi, dit-il en se frappant la poitrine; toi, tu n'as jamais su écrire ton nom!

Colpin répondit d'une voix posée et ferme :

— Je sais signer.

Cette fois, Nol se contenta de hausser les épaules :

— Vieux menteur!

— Je sais signer, répéta Colpin.

Nol fit vibrer la table d'un coup de poing :

— Je parie que non... cinq francs, dix francs ... un Napoléon!

Colpin, qui buvait son salaire sou par sou, n'avait jamais vu, dans sa bourse, la couleur d'une pièce d'or. Cependant, cette fois, comme c'était jour de paye, il avait un peu d'argent en poche. Il mit trois francs sur la table :

— Parions!

Nol aligna trois francs de son côté, puis Adolphine fut priée d'apporter de l'encre, une plume et un papier.

Autour de la table, tout le monde s'était tu. On attendait avec curiosité l'issue du pari. Colpin restait calme, la tête droite; de sa large main



couverte de terre, il caressait sa longue barbe noire. Nol le regardait d'un air ironique. Il se rappelait fort bien qu'un jour, à la maison communale, où ils s'étaient rendus ensemble pour servir de témoins à la rédaction d'un acte, le secrétaire avait lu à voix haute: « Le dit Colpin, ayant déclaré ne savoir signer, sa signature a été remplacée par une croix. » Et Nol avait vu la croix: deux grands traits noirs qui se coupaient et que Colpin avait tracés d'une main gauche. Cependant, la tranquille assurance qu'il gardait en ce moment finit par inquiéter le vacher. Il était avare. S'il allait perdre ses trois francs!...

Dans la chambre voisine, on entendait Adolphine qui allait et venait. Elle ouvrait des tiroirs, remuait des objets. Colpin ne bronchait toujours pas, mais Nol commençait à trembler. Finalement, la jeune fille reparut. Elle avait un encrier et une plume, mais elle n'avait pas encore de papier. Nol dit à Colpin:

— Prends toujours la plume.

— Rien ne presse, répondit l'autre.

Et il continua à caresser sa barbe. Nol baissa la tête et se mit à marmotter.

Adolphine reparut de nouveau. Cette fois, elle tenait en main une feuille de papier fripée. Comme elle la tendait à Colpin, celui-ci dit:

— Fais mon nom au crayon, ma fille; je le repasserai à l'encre.

Nol bondit:

— Halte-là!

Il voulut sauter sur les six francs, prétendant qu'il avait gagné. Mais Colpin attira l'argent de son côté. Les deux hommes s'empoignèrent; il fallut les séparer. Pendant la bagarre, l'argent avait roulé par terre. On retrouva quatre francs. Il restait une pièce de deux francs, appartenant à Nol, qu'on ne découvrait point. Le vacher se traînait sur le sol, fourrageait sous le poêle, sous les chaises, glissait la main sous l'armoire, tirait sa boîte d'allumettes pour éclairer les coins de la chambre. Il geignait, pleurnichait, frottait ses yeux avec sa manche. A la fin, il arriva près d'Omer. Celui-ci tenait son sabot à plat sur le pavé. Nol voulut le soulever, mais le pied résista. Alors, il leva les yeux et rencontra le regard d'Omer. Il comprit, mais il eut peur; il cessa ses recherches et, quelques instants après, s'en alla, sans plus parler de ses deux francs.

Un peu plus tard, Cornélie quitta Interlaken. Suivant les saisons, elle fut à Montreux, à Saint-Maurice, à Grindelwald. Elle citait l'altitude des endroits: six cents, onze cents, dix-huit cents mètres. Le clocher du village en avait trente. Grégoire le prenait comme point de comparaison

pour apprécier ces hauteurs. Il se brouillait dans ses calculs et, le cou tendu, le nez en l'air se figurait sa fille perdue, comme un oiseau, au fond des cieux.

Tous les mois, Cornélie continuait d'envoyer ses vingt francs. Nestor et Adolphine travaillaient de leur côté. Grégoire commençait à connaître un peu d'aisance. Il acheta une vache, augmenta le nombre de ses porcs, loua un bout de champ; toute la famille renouvela sa garde-robe. La jalousie s'éveilla bientôt autour d'eux. Elle fut complète, le jour où Marianne confia à une voisine qu'ils avaient un livret à la caisse d'épargne. Grégoire, cependant, ne remarquait rien. Voûté, racorni, les jambes raides, on le voyait quelquefois partir le dimanche matin, la mine gaie et mystérieuse, appuyé sur son bâton, dont il faisait sonner la virole sur les pierres. Les voisins disaient :

— Voilà Grégoire qui va placer de l'argent.

Lorsqu'il leur offrait une prise, en passant, ils devinaient que c'était moins pour leur faire plaisir que pour montrer la tabatière de sa fille, qu'il avait retirée de l'armoire et dont il se servait les jours de fête. Ils affectaient un air pincé :

— Merci, je n'en veux pas.

Les lettres de Cornélie arrivaient généralement les premiers jours du mois. Une fois, il en vint une le quinze. Cela surprit tout le monde. Adol-

phine l'ouvrit précipitamment. Sa sœur était malade et annonçait son retour.

Linotte, étourdi par cette nouvelle, regarda sa femme :

— C'est le climat, sans doute, qui lui aura fait du mal.

— Probablement, répondit Marianne.

Grégoire fit quelques pas, mit le nez à la fenêtre, puis se retourna :

— Pourvu qu'elle n'ait rien de grave...

Nestor, qui était inquiet aussi, car il aimait sa sœur, ajouta :

— Elle ne dit pas si elle peut marcher, ou s'il faudra qu'on aille la prendre à la gare avec une voiture.

Cornélie arriva à pied, toute seule, un soir de juillet. Il n'y avait que sa mère à la maison. Elle était fatiguée et se coucha immédiatement.

Grégoire et sa femme veillèrent tard. Le vieux aurait voulu savoir ce qu'elle avait. A toutes ses questions, Marianne répondait :

— Je ne sais rien, moi; elle tousse.

— A-t-elle maigri ?

— Non, elle est même plus forte qu'autrefois.

Cornélie, en effet, s'était muée en femme. Son buste et ses hanches s'étaient développés, sa poitrine avait grossi. Elle était toujours belle. Sa

figure ronde et grasse avait maintenant la douceur sérieuse d'un visage de madone.

Le lendemain, quand elle se leva, sa mère la dévisagea longuement.

— Est-ce grave, ce que tu as ?

— Non.

— Tout de même, nous ferons venir le médecin.

— C'est inutile.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas besoin de médecin.

Puis elle dit ce qui pouvait lui faire du bien. C'était une certaine herbe, qui devait croître dans les jardins du château. Marianne alla en demander au jardinier, et le bonhomme, complaisamment, en donna.

Ce brusque retour avait intrigué les voisins. Ils revinrent chez Linotte pour satisfaire leur curiosité. Ils s'asseyèrent auprès de Cornélie et lui posèrent toutes sortes de questions. Charles, bien qu'il brûlât plus que personne du désir de la revoir, resta quelques jours sans se montrer. Un soir, enfin, il arriva. La jeune fille l'accueillit aimablement. Elle semblait, d'ailleurs, avoir perdu ses manières hautaines et sa fierté. Elle répondait avec complaisance aux questions des voisins, s'intéressait aux bavardages des femmes, prenait leurs enfants sur ses genoux, les faisait sauter et

les embrassait. Charles, après avoir espacé ses visites, finit par venir tous les soirs. Il s'installait à côté de Cornélie et posait le bras sur le dossier de sa chaise; lorsqu'elle faisait un mouvement, il sentait contre sa main la pression moelleuse de son épaule et son cœur était traversé d'un frisson délicieux. Quelquefois, leurs yeux se rencontraient et ils restaient quelque temps à se contempler. Charles crut remarquer qu'elle éprouvait autant de plaisir que lui à cet échange muet de leurs pensées; alors, il n'eut plus de doute: Cornélie l'aimait.

Un jour qu'ils se regardaient de la sorte, elle dit:

— Je suis changée, n'est-ce pas?

Il répondit:

— Vous n'avez jamais été si belle.

Il remarqua cependant qu'elle avait les yeux cernés.

— Vous devriez voir le médecin, murmura-t-il.

Elle voulut répondre, mais ses paroles furent arrêtées par une quinte de toux. Quand elle fut passée, elle essuya, avec son mouchoir, la sueur qui venait de paraître sur sa figure:

— C'est inutile...

Elle eut un sourire amer:

— Je mourrai bientôt...

Ce soir-là, Charles attendit, pour partir, que Cornélie fût couchée. Aussitôt qu'elle l'eut quitté, il demanda à Linotte:

— Pourquoi ne faites-vous pas venir le médecin ?

— Mais elle ne veut pas !

— On ne doit pas écouter les malades.

Charles s'était mis debout pour prononcer ces paroles, et il avait pris le ton autoritaire de quelqu'un qui a conscience d'avoir à la fois des droits et une responsabilité. Grégoire et sa femme le regardaient. Marianne dit :

— Nous voulons bien, nous autres.

Ils n'avaient, en effet, aucune objection à formuler contre une visite du médecin. Celui-ci ne coûtait rien, étant payé par le Bureau de bienfaisance. L'intervention de Nestor, qui déclara que Charles avait raison, les décida. Deux jours après, lorsque Marianne entendit les grelots du cheval de M. Durieux, elle alla l'attendre au milieu de la route.

Le médecin était un homme d'environ cinquante ans, trapu, avec une figure intelligente, encadrée d'une chevelure et d'une barbe noires, où brillaient déjà beaucoup de fils blancs. Dans ses rapports avec le petit peuple, il apportait des manières vives et brusques. Sans attendre la fin des explications de la vieille femme, qui voulait le mettre au courant de l'état de sa fille, il prit une chaise et s'installa en face de la malade.

Celle-ci parut d'abord fortement contrariée,

mais elle subit vite l'ascendant du docteur et s'abandonna comme aux mains d'un hypnotiseur. M. Durieux lui tâta le pouls, lui fit montrer la langue, la fit tousser, l'ausculata et son œil aigu lui fouilla la figure. Il rédigea ensuite une ordonnance et la mit sur la table.

Comme il sortait, la mère le suivit et lui souffla dans le dos :

— Qu'a-t-elle, Monsieur le médecin ?

Il se retourna brusquement :

— Vous ne le voyez pas ?

Marianne ouvrit les bras comme pour dire :

— Comment voulez-vous, moi, une pauvre femme ?...

— Elle est grosse, dit-il. Et, de plus, elle est phtisique.

Marianne poussa un cri :

— Mon Dieu !

Elle n'avait retenu qu'une parole : sa fille était grosse ! Elle se précipita dans la maison :

— Tu as entendu ?... Dis ?... Est-ce vrai ?...

La jeune fille avait posé ses coudes sur la table ; elle tenait sa tête serrée dans ses mains et sanglotait.

Marianne la secoua :

— Allons, réponds !... Est-ce vrai ?...

Cornélie pleura plus fort. Sa mère alors se mit à geindre :



— Mon Dieu! Mon Dieu!

Elle levait les bras, soupirait et de petites larmes brûlantes perlaient dans ses yeux flétris. Tout à coup, elle s'emporta, saisit un bâton et fonça sur Cornélie.

Celle-ci renversa la tête et mit le bras contre son front pour se protéger. En voyant sa figure défaite, son œil effaré, Marianne jeta le bâton et s'assit. Elle resta quelque temps immobile et muette, le buste penché, les mains serrées entre ses genoux, ses yeux fixes et ahuris posés sur sa fille.

— Que va dire ton père? marmotta-t-elle enfin. Ah! Seigneur! Tu peux bien te sauver!...

Cornélie s'était déjà posé cette question et l'avait résolue de la même façon. Elle monta à sa chambre, enveloppa quelques nippes dans un journal et s'en alla.

Quand Grégoire revint, il remarqua tout de suite l'absence de sa fille, ainsi que l'attitude accablée de sa femme. Il comprit que quelque chose de fâcheux était arrivé. Il demanda:

— Est-ce que le médecin est venu?

— Oui, répondit Marianne. — Et, après avoir soupiré deux ou trois fois, elle lui raconta tout.

Une stupeur énorme se répandit sur la figure de Linotte; il resta quelques instants immobile, la bouche ouverte, puis il lâcha un formidable juron.

— Mange ta soupe, dit la femme, qui venait de dresser la table.

— Où est Cornélie ? s'écria-t-il en frappant la terre du pied ; je veux savoir où elle est !

— Je n'en sais rien, répondit Marianne ; elle est partie.

Grégoire sortit ; les autres avalèrent leur soupe, et on lui laissa son assiette sur un coin de la table.

Une heure après, il revint : il était ivre. Il interpella de nouveau sa femme, puis fouilla la maison de la cave au grenier ; on l'entendait ouvrir et fermer des portes ; il reniflait comme un fauve.

Lorsqu'il repassa par la cuisine, il mit la main sur la cheminée, fourragea derrière une boîte, prit un couteau, une grande serpette dont il se servait pour tailler les arbres et qui était toujours bien aiguisée.

Quand Omer lui vit ce couteau en main, un sourire diabolique parut sur sa figure :

— Tue-la !

Grégoire partit de nouveau. La nuit était tombée, il faisait noir. Il rampait en titubant dans l'obscurité, le long des maisons, collait l'oreille aux murs, écoutait aux portes. Nestor le suivait à distance, à cause du couteau.

Le lendemain, il n'alla pas travailler. Pendant trois jours, il fut ivre. Il roulait de cabaret en cabaret, suivi par les enfants et les désœuvrés

que son équipée amusait. Souvent, des passants, intrigués par ses cris, s'arrêtaient pour se renseigner. On leur répondait :

— C'est Grégoire qui boit parce que sa fille est grosse.

Le soir du troisième jour, comme il continuait à faire du tapage dans un café, une main solide se posa sur son épaule. C'était Lamothe. Il l'accabla contre la muraille.

— Vieux fou!... N'avez-vous pas honte?... Cornélie est enceinte... Et après?... Il y en a eu d'autres... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Cornélie est malade; elle est phtisique... Vous savez ce que c'est, hein! que la phtisie... Dans quelques semaines, vous l'étendrez dans un cercueil, votre fille!

Grégoire regardait Lamothe d'un air stupéfait, comme s'il ne comprenait pas; puis, une lueur se fit dans son esprit; il fut pris de honte, voulut balbutier des excuses et finalement se mit à pleurer.

Lamothe le saisit par le bras. Il se laissa emmener comme un enfant. Il était tout petit, tout tassé; le long du chemin, il ne cessa pas de pleurer et, de temps en temps, murmurait :

— Qu'on ramène Cornélie!

Lorsque Lamothe l'eut reconduit, il alla chercher la jeune fille, qui s'était réfugiée dans sa

maison. Elle était pâle; son cœur battait; elle hésita à franchir le seuil de sa demeure, mais Lamothe la poussa devant lui.

— Entre, ma fille, personne n'oserait te toucher.

Debout au milieu de la maison, digne et sévère, il toisait tout le monde. Personne ne soufflait; Omer lui-même ne leva pas les yeux.

Le souper était prêt.

— Mets-toi à table, dit sa mère.

Nestor recula sa chaise:

— Viens près de moi, Cornélie.

Comme elle glissait des regards craintifs du côté de son père, en s'asseyant, Grégoire allongea, au-dessus de la table, deux mains qui tremblaient:

— C'est tout... C'est tout...

### III.

La fille de Lamothe, Adèle, qui avait dix-huit ans, s'était prise d'amitié pour Cornélie. Le soir, celle-ci allait quelquefois la trouver. Elles s'asseyaient sur le seuil de la porte et bavardaient. Une fois, elles restèrent ensemble plus tard que de coutume. On était au mois d'août; le temps était calme et beau, la nuit descendait. Dans la masse sombre des haies, des épis de froment tombés des chariots qui avaient passé pendant le jour brillaient comme des lamelles d'or. Au loin, un faucheur battait sa faux. Dans le voisinage, tout le monde était déjà couché. Cornélie débou-tonna son corsage et en retira un portrait qu'elle tendit à son amie.

Adèle l'approcha de ses yeux et poussa un cri:

— Mon Dieu! Qu' « il » est beau!

Le portrait représentait un jeune homme avec une figure ovale et des traits fortement accusés. La moustache retroussée surmontait une bouche charnue, tandis qu'au-dessus du nez aquilin s'ouvraient des yeux veloutés dont le regard avait

quelque chose de troublant et d'énigmatique. Les sourcils ressemblaient à deux traits d'encre et les cheveux abondants, séparés par une ligne bien droite, se relevaient en boucles derrière l'oreille.

Cornélie, que l'exclamation d'Adèle avait transportée, dit :

— C'est un Espagnol.

Elle glissa de nouveau la main dans son corsage et en retira une lettre.

— Il t'écrit encore ? demanda Adèle.

— Oui.

— Peut-être qu'il t'épousera...

— Je le crois toujours.

La nuit avançait. Les étoiles, après s'être allumées une à une, se multipliaient; bientôt elles remplirent tout le ciel de leur moisson d'or. Le faucheur ne battait plus sa faux. Les derniers bruits du soir mouraient insensiblement. Finalement, le silence fut complet et, sous le firmament illuminé, une grande paix s'étendit, un calme profond et doux. On eût dit que la terre, que l'univers entier s'était purifié de ses misères, de ses vilenies et de ses hontes, qu'il avait retrouvé l'innocence divine des premiers jours. Les deux jeunes filles, celle qui ne connaissait pas encore l'amour et celle qui en avait épuisé les ivresses, rêvaient, les yeux au loin, le cœur soulevé par toute la poésie que leur versait l'espace serein,

vaste et libre où leurs pensées pouvaient errer sans hésitation et sans obstacles.

Tout à coup, Cornélie toussa. Adèle lui prit la main et la serra avec force :

— Nous allons rentrer; il est tard, l'air devient froid; cela pourrait te faire du mal.

En septembre, Cornélie, qui tâchait maintenant de s'occuper, mena la vache paître le long des fossés. L'herbe était encore verte, mais les feuilles tombaient. On abattait les pommes et les noix. Au pied des chênes, s'entassait une moisson de glands. C'est l'époque où les bestioles font leurs provisions pour l'hiver. Les loirs, les fouines, les écureuils trottaient parmi les feuilles mortes; les campagnols et les mulots rôdent sous l'herbe. Les hirondelles, qui préparent leur exode, se rassemblent sur les toits. Des bandes de grues passent, haut dans le ciel. Elles s'avancent en angle, d'un vol lent et grave, en poussant des cris plaintifs. Quand les gamins sifflent dans leurs doigts, elles se disloquent, s'entremêlent, forment un nuage noir, une tache confuse qui bientôt s'étire; pendant quelque temps, elles s'en vont à la queue-leu-leu, en zig-zag, comme un long serpent; puis elles reprennent leur position primitive: la forme d'un angle qui glisse sans bruit dans l'air limpide. Par les trouées ouvertes dans le feuillage des arbres, on aperçoit des lambeaux de ciel, bleus, satinés,

illuminés par un soleil clair ou mouchetés de petits nuages blancs. Et une odeur enivrante monte de la terre, l'odeur des feuilles mortes qui commencent à pourrir.

Pour se protéger contre l'humidité qui régnait déjà sur les haies, Cornélie portait un châle de laine. Quand elle n'apercevait personne aux environs, elle sortait une lettre de son corsage et la lisait.

Brusquement, le temps changea. Les pluies d'automne commencèrent à tomber et le vent, soufflant en bourrasques, ravagea les arbres. Le médecin défendit à Cornélie de sortir. Un mois plus tard, elle accoucha d'un enfant mort.

Ce fut Grégoire qui le porta au cimetière. A la tombée du soir, on le vit partir avec une espèce de petite boîte sous le bras, couverte d'une serviette blanche. Il marchait à pas lourds, la tête baissée. Le fossoyeur l'attendait. Linotte resta auprès de lui jusqu'à ce que la fosse fût comblée. A la lucarne d'un grenier, qui dominait le cimetière, une tête de femme apparut et regarda longtemps. Il bruinait. Tout le ciel semblait se diluer en eau sur la terre. L'église, les maisons, les fermes, les arbres étaient couverts d'une enveloppe grise, qui ondulait comme une vaste toile sous les coups de vent. La pluie fine s'amassait sur les casquettes des deux hommes, roulait en gros-



ses gouttes le long de leurs visières, puis tombait sur leurs figures et leurs épaules. Le fossoyer se hâtait, il avait chaud, son col fumait. Grégoire, par contre, grelottait. Quand la fosse fut refermée, ils allèrent boire un verre d'eau-de-vie.

Cornélie passa plusieurs semaines au lit. Lorsqu'elle put se lever, elle s'asseyait devant la fenêtre et restait là toute la journée. Elle avait maigri; sa tête se dessinait toute pâle derrière les carreaux. Le soir, Nestor demeurait auprès d'elle. Adèle venait souvent. Un jour, après un de ces longs mutismes où tombent fréquemment les malades, elle dit :

— On ne voit plus Charles...

Charles, en effet, ne s'était plus montré depuis la première visite du médecin. Quand Adèle lui rapporta les paroles de son amie, il pâlit et ne répondit pas, mais, le soir même, Cornélie le vit arriver.

Pour distraire sa sœur, Nestor jouait de l'accordéon, doucement, en sourdine, afin de ne pas la fatiguer. Quelquefois, Charles apportait un journal et le lisait. Il choisissait de préférence les nouvelles qui pouvaient intéresser la jeune fille. Un jour, ses yeux tombèrent sur un article qui concernait la Suisse. On y décrivait un incendie formidable qui avait anéanti tout un village.

— C'est le föhn qui aura soufflé, remarqua Cornélie.

Et elle expliqua ce que c'était: un vent chaud qui tombe des montagnes, arrache les sapins, rase les chalets, fond la neige, provoque des avalanches. Quand le föhn souffle, les paysans n'osent faire du feu. Il est même défendu de fumer. Des écriteaux, plantés le long des chemins, le rappellent aux passants.

— Une fois...

Elle s'arrêta. Elle avait levé la tête et regardait le plafond. Sa bouche était entr'ouverte; ses lèvres s'efforcèrent de sourire, puis se mirent à trembler. Souvenir doux ou souvenir cruel?... Personne ne le sut. Elle baissa les yeux et passa la main sur son front:

— J'ai mal à la tête...

Adèle et Charles se retirèrent. Ils sortaient toujours ensemble. Après la contrainte qu'ils s'étaient imposée auprès de Cornélie, en quittant cette chambre surchauffée où régnait une odeur de médicaments, ils éprouvaient un sentiment de bien-être, un plaisir secret en sentant sur leurs joues les morsures de l'âpre vent d'hiver. Leur cœur se dilatait, toutes leurs jeunes forces s'épanouissaient. Ils respiraient l'air vif par grandes bouffées et marchaient à petits pas pour jouir plus longtemps de la solitude et de la fraîcheur de la nuit.

Cornélie mourut au mois d'avril. Sa fin ne causa aucun étonnement. Nestor seul fut pris d'un accès de désespoir; il se jeta en travers du lit, serra dans ses bras le cadavre de sa sœur et l'appela à plusieurs reprises:

— Cornélie?... Dis, Cornélie?...

Quand Charles arriva le soir, il croisa sur le seuil Adèle, qui sortait en s'essuyant les yeux. Colpin et Lamothe étaient venus pour veiller. Charles s'assit auprès d'eux. A minuit, Lamothe se retira et Colpin, par économie, éteignit une des deux bougies qui brûlaient sur une table, au chevet de la morte; puis il inclina le dossier de sa chaise contre la muraille, allongea le corps, étendit les jambes et s'endormit. Lorsque Charles vit que plus rien ne bougeait dans la maison, il souleva un coin du drap qui recouvrait le lit.

Un souffle froid courut dans ses veines. La figure de Cornélie semblait fondue. Sous la peau jaune à reflets verdâtres, on distinguait tout le dessin du crâne. Les paupières abaissées pesaient sur les yeux. On lui avait mis un bonnet blanc qui cachait ses cheveux et la vieillissait. Un filet de sang s'était coagulé entre ses lèvres. Sa bouche semblait scellée avec de la cire brune. Charles se retourna pour s'assurer que Colpin dormait toujours, puis il s'inclina sur le front de Cornélie et prit le baiser qu'il n'avait jamais pu obtenir de son vivant...

Comme il se rasseyait, une lueur apparut derrière les carreaux; la lune, qui venait de se lever, montait vers le ciel, énorme et toute rouge.

Au printemps, les paysans ont trop de besogne pour s'occuper beaucoup des morts. Cornélie s'en alla presque seule. Outre la famille, il n'y avait, à l'église, que quelques vieillards, des enfants, la servante du curé et M<sup>me</sup> Delfosse, une veuve âgée et riche, qui consacrait le reste de ses jours à préparer le salut de son âme. Le clerc était seul au jubé. L'organiste chantait avec lui. Il avait une voix cassée, qui grinçait sous la voûte humide du temple.

Charles lui-même avait dû se rendre aux champs. Il hersait une terre avec deux chevaux. La campagne, géométriquement découpée, grise ici, verte là, suivant les cultures, ressemblait à un immense jardin. Partout, il y avait des travailleurs, des chevaux, des bœufs. Partout, on voyait se mouvoir des taches bleues, blanches ou rouges, qui égayaient la plaine uniforme. Sur la chaussée romaine, entre les noyers, des véhicules défilaient: lourdes charrettes de voituriers, carrioles à bâches blanches de messagers, tilburys poussiéreux, équipages de maîtres. Le ciel était d'un bleu tendre; le soleil luisait; la terre fumait. C'était une de ces journées harmonieuses, où l'on se sent léger, heureux et gai, une de ces journées où les chan-

sons fleurissent naturellement sur les lèvres. L'âme wallonne s'exhalait en mille refrains, qui montaient comme des hymnes dans l'espace sonore.

Charles, lui, ne chantait pas. Il ne savait pas chanter. Du reste, il n'en avait pas le cœur. On enterrait Cornélie...

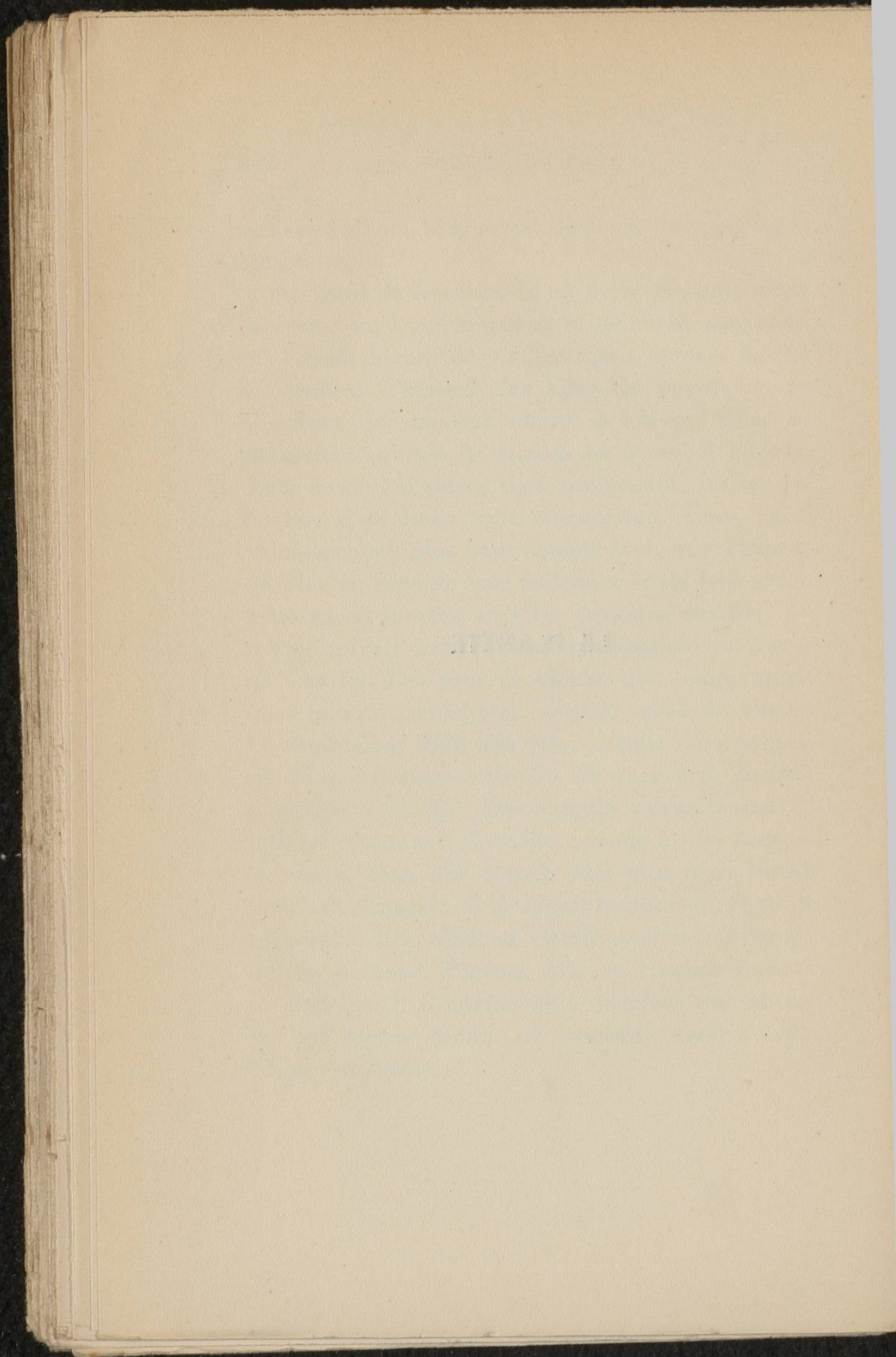
Il avait entendu les cloches au moment où on l'emportait de sa demeure. Il les entendit de nouveau lorsqu'elles sonnèrent à l'offertoire. Il les entendit une troisième fois. Il pensa qu'elle quittait l'église pour le cimetière. Il savait où la fosse se trouvait. La veille, il avait été voir où on la creusait. Il s'était gravé l'endroit dans l'esprit. Il espérait s'en souvenir longtemps; pourtant, il n'en était pas sûr. Chez nous, on ne place pas de croix sur les tombes des petites gens. On n'y met pas non plus de couronnes ni de fleurs. Mais au printemps, il y pousse des violettes. En quelques jours, elles se multiplient et envahissent l'herbe grasse. Elles sont aussi grandes que des pensées et d'un bleu si sombre qu'elles paraissent noires.

Depuis quelque temps, les derniers sons de cloche s'étaient perdus dans le ciel. Charles continuait à marcher d'un bout de la terre à l'autre, derrière la herse, réglant son pas sur celui des chevaux. Quand il atteignait le chemin, il s'arrêtait pour laisser souffler ses bêtes. Quelquefois,

il s'asseyait sur la herse et, le front dans la main, songeait...

Au bord de la route, là où dans les campagnes se forme un liseré d'herbes et de fleurs sauvages, on voyait encore de vieilles tiges, fanées, rigides et droites. C'étaient des tiges de pavots et de chardons qui avaient résisté à l'hiver. Elles se dressaient comme de minces os, à moitié effrités. Tout autour, d'autres tiges poussaient, frêles, délicates, d'un beau vert transparent. Elles s'élevaient un peu plus haut chaque jour, enveloppant de plus en plus de leur fraîcheur et de leur grâce leurs sœurs mortes, qu'elles devaient étouffer. Le même travail naturel s'accomplissaient au cœur de Charles. Les sons de cloche qui, depuis quelques minutes seulement, avaient cessé de vibrer, lui semblaient déjà très loin, perdus dans le passé, évanouis pour toujours. Et avec eux, ils emportaient Cornélie. Son chagrin s'assoupissait. Il pensait toujours à Cornélie comme à une personne chère, mais elle n'était déjà plus pour lui un être indispensable. Il la voyait toujours au fond de son esprit. Elle allait et venait comme une lampe qui se balance. Parfois, elle se fondait comme un brouillard; il apercevait à sa place une auréole, une trouée bleue, où surgissait tout à coup l'image d'Adèle...

**LA PLANETE**





## I.

Lucien Falize, ouvrier maçon, revenait de son travail à la nuit tombante avec sa boîte de fer-blanc sous le bras. Comme il approchait de sa demeure, il trouva la route barrée par des paysans groupés autour d'un joueur d'orgue. Lucien s'arrêta. Tandis qu'il écoutait la musique dont les notes saccadées s'éparpillaient dans le calme du soir, une jeune fille, qui se trouvait à côté de lui, dit à sa voisine :

— Tires-en une.

L'autre rougit et fit avec la tête un geste négatif.

Lucien remarqua qu'un paquet de planètes se balançait sur le devant de l'orgue, au bout d'une ficelle.

— Tires-en une! répéta la jeune fille.

L'autre, cette fois, répondit :

— Je n'oserais jamais.

— Sotte! s'écria la première. Et s'avancant elle-même, elle jeta cinq centimes dans la casquette fripée que l'homme avait placée en guise de sébile sur son orgue. Dans la foule des rires éclatants,

tèrent; mais la jeune fille ne s'en occupa point: elle ouvrit le papier qu'elle venait de prendre et se mit à le lire. Elle n'était pas arrivée au bout qu'une vieille femme s'approchait à son tour, mouillait ses doigts sur sa langue et tirait, elle aussi, une planète. Comme elle ne savait pas lire, elle la glissa dans son corsage.

Lorsque Lucien vit que d'autres personnes imitaient les deux femmes, sa figure prit une expression grave. Il fit un pas vers l'orgue, puis il dit: « Non! » et s'éloigna. Après avoir fait quelques mètres, il rebroussa chemin et cette fois repartit avec une planète. Dès qu'il fut seul, il voulut savoir ce qu'elle contenait.

« Vous allez jouir d'un parfait bonheur au sein de l'abondance — disait le papier; la raison en ce moment peut passer votre connaissance, mais avant peu vous le saurez bien; vous aurez beaucoup de prospérité dans vos affaires et tout vous réussira. »

« Tout vous réussira! » Cette prédiction fit étinceler les yeux de Lucien; puis son front s'assombrit:

— Les planètes ne savent pas l'avenir, murmura-t-il. Personne ne connaît l'avenir!

Il replia toutefois la sienne et la mit en poche. Avant de rentrer chez lui, il s'arrêta de nouveau pour l'examiner. Il y avait en haut une écrevisse,

au bas un lion. Cela lui donnait un caractère solennel et mystérieux. Lucien remarqua aussi que le papier était vert : couleur de l'espérance.

Dès qu'il eut ouvert la porte de sa demeure, une vieille femme qui était assise sous la cheminée s'écria :

— Bonjour, mon fils !

— Bonjour, mère, répondit Lucien.

Il déposa sa boîte, accrocha sa casquette à un clou planté dans la muraille et prit une chaise.

— Où est le père ? demanda-t-il

— Il est allé porter la nourriture à la vache.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Lucien dit :

— Mère ?

— Qu'y a-t-il ?

— Crois-tu qu'il existe des gens qui connaissent l'avenir... Oui... qui peuvent te dire, par exemple, ce qu'il t'arrivera dans dix ans, dans vingt ans ?...

La vieille répondit :

— Je le crois.

Et, après un instant :

— Il y a des livres où ces choses s'apprennent... Mais on dit que c'est mal de s'occuper de cela...

Elle s'arrêta de nouveau, puis ajouta :

— Quand j'étais jeune, nous avions une voisine qui lisait dans la main... Elle m'a dit, un

jour, que je me marierais avec un homme qui me rendrait heureuse, que j'aurais peu d'enfants, mais qu'ils me causeraient beaucoup de satisfaction... Elle m'a dit aussi qu'une grande maladie me menaçait... Tout cela est arrivé, même la maladie...

La vieille femme, en effet, était paralysée. Sa tête maigre, terreuse et ridée, où les yeux seuls remuaient encore, pendait sur son épaule, tandis que sa main gauche reposait sur ses genoux, inerte et contractée. Deux béquilles se dressaient à côté de son fauteuil de bois.

Pendant que Lucien réfléchissait aux paroles de sa mère, son père rentra. C'était un vieillard propre, qui avait gardé des joues roses et dont les longs cheveux blancs s'épalaient en boucles sur son cou. En voyant Lucien, il dit : « Ah ! mon garçon ! », puis il prépara le souper.

Aussitôt que le repas fut fini, Lucien passa dans sa chambre. Il ouvrit son coffre, souleva ses vêtements et retira une boîte de carton qui contenait son argent de poche. Il plaça la planète dans cette boîte, après l'avoir lue encore une fois.

La fenêtre de sa chambre donnait sur le jardin; elle ne s'élevait qu'à un mètre du sol, de sorte qu'on pouvait facilement l'enjamber. Pendant que ses parents se couchaient, Lucien prit

une chaise et alla s'asseoir sous l'unique arbre qui se trouvait dans le jardin. On était au mois d'août. Le ciel, couleur de cendre, commençait à se remplir d'étoiles et la lune montait, toute rouge, à l'horzion. Autour de Lucien, la verdure se transformait en un tapis noir et velouté que coupait la ligne blanche du sentier, le long duquel brillaient quelques fleurs. A droite, le clocher de l'église élevait sa pyramide aiguë au-dessus des arbres environnants; tout à côté, on apercevait le pignon jaunâtre du presbytère. A gauche, s'étendait un grand verger où les bœufs du fermier voisin passaient la nuit; on entendit le bruit de râpe qu'ils faisaient en broutant l'herbe et quelquefois on les voyait remuer, comme de grandes ombres, derrière la haie.

Lucien se tenait immobile sur sa chaise, les bras croisés. C'était un jeune homme de taille moyenne, maigre, avec une figure bronzée où s'ouvraient de grands yeux noirs. En ce moment, ces yeux luisaient d'un feu sombre. Dans sa jeunesse, Lucien avait plus d'une fois inquiété ses parents par son caractère fantasque. Avec l'âge, il était cependant devenu plus maître de lui-même. Bien qu'il fût resté taciturne et peu communicatif, tout le monde l'estimait comme un excellent fils et un vaillant travailleur. Quand on demandait à son patron un homme de confiance,

son choix tombait généralement sur Lucien. C'est ainsi qu'au commencement de l'été, il était allé travailler seul pendant huit jours chez le fermier Chabeau, où il avait réparé les étables et blanchi la cuisine.

C'était l'époque des semailles. Tout le personnel de la ferme était occupé aux champs, sauf Alice, la fille cadette du fermier, qui restait à la maison pour préparer les repas. Chabeau ne rentrait avec son monde qu'à midi et au soir. A huit heures du matin, Lucien déjeunait seul avec Alice; l'après-midi, ils prenaient également le café ensemble. Une sorte d'intimité s'établissait rapidement entre eux. Le dernier jour que Lucien passa à la ferme, Alice remarqua qu'il avait l'air sombre.

— Vous êtes triste? demanda-t-elle.

Il hésita un instant et répondit:

— Non.

Un peu plus tard, elle se mit à chanter. Cela lui fit mal; de dépit, il s'en alla sans lui dire au revoir.

Son accès de mauvaise humeur dissipé, il regretta de n'avoir pas mieux profité des derniers moments qu'il avait passés avec Alice. Puis il songea que la distance qui séparait leurs conditions lui interdisait tout espoir d'être jamais aimé de la jeune fille. « N'y songeons plus », se dit-il.

Quelques minutes après, il y pensait avec plus de passion. Il la voyait aller et venir, avec une activité de petite ménagère laborieuse, dans la cuisine où il travaillait; il se rappelait ses paroles, son rire joyeux, les chansons qu'elle fredonnait. Quand sa grosse besogne était terminée, elle s'asseyait devant la fenêtre et faisait de la couture. Sa fine silhouette se découpait sur la blancheur des vitres, et Lucien revoyait ses cheveux dorés, ses joues roses, son cou d'ivoire, ses bras potelés, sa petite poitrine que moulait un corsage d'étoffe légère et qui se soulevait à intervalles réguliers d'un mouvement lent et doux.

Quinze jours plus tard, on dansait au café de *La Cloche*, à côté de l'église. Lucien était assis dans un coin. En face de lui, à l'autre bout de la salle, se trouvait le vieux Chabeau, attablé devant des bouteilles, avec ses deux filles et quelques amis. Le vieillard portait un chapeau de paille aux bords rabattus et une longue blouse empesée. L'âge l'avait un peu courbé, mais une grande force physique se devinait encore dans son large torse aux épaules carrées, dans ses gros poings craquelés et surtout dans sa figure hâlée, dont un collier de barbe blanche accentuait la puissance des mâchoires. Dans la commune, Chabeau passait pour un homme vaniteux, autoritaire et peu commode. Lucien ne l'ignorait pas;

aussi se faisait-il tout petit, comme s'il avait eu peur qu'on ne devinât le motif qui l'avait amené là. Déjà quelques-uns de ses amis avaient remarqué son air mélancolique, et l'un d'eux vint poser la main sur son épaule.

— Tu n'as pas l'air de t'amuser, toi, mon vieux!

Lucien sursauta et balbutia une réponse que l'autre n'écouta pas: il s'amusait, lui...

— Nous nous en irons, se dit Lucien; cela vaudra mieux.

Il se glissait vers la sortie, lorsqu'Alice l'aperçut; de sa place, elle lui envoya un salut avec la main, en souriant.

Du coup, toute la tristesse de Lucien disparut; son cœur se mit à battre joyeusement, ses yeux rayonnèrent; sans plus réfléchir, il se dirigea vers Alice. Celle-ci comprit qu'il désirait danser avec elle et, sans attendre qu'il le lui eût demandé, elle se leva.

Il la retrouva gaie, joyeuse et mutine, telle qu'elle s'était montrée pendant son séjour à la ferme. Mais l'aimait-elle? Il n'osa le lui demander, et lui-même n'osa pas avouer son amour. Cependant, quand la danse fut terminée, au moment de se séparer, il retint sa main dans la sienne et la contempla avec des yeux caressants et pleins de désirs. Comme elle ne faisait aucun ef-



fort pour retirer sa main, il s'enhardit et voulut parler.

A ce moment, Chabeau, qui l'observait, frappa son verre sur la table. Les regards de Lucien glissèrent sur la figure du vieillard. Pas un muscle de celle-ci ne bougeait, mais la bouche, où ne restaient plus que deux dents noires, était grande ouverte. Le jeune homme lâcha la main d'Alice. Au même instant, la bouche du vieillard se ferma. Elle se ferma lentement, mais avec force, comme pour écraser quelque chose, et il ne resta plus, entre le nez et le menton de Chabeau, qu'un trait horizontal et mince comme un fil.

Lucien s'enfuit. Il erra pendant longtemps à travers le village, sur lequel planait une obscurité profonde; puis il rentra chez lui et se coucha. Bien qu'il fût brisé de fatigue, il ne dormit point. Il songeait avec amertume qu'Alice était riche et que lui n'était qu'un pauvre diable. Jamais Chabeau ne consentirait à donner sa fille à un gueux!

— Il faut que je l'oublie! se dit-il de nouveau.

Puis il eut un mouvement de révolte:

— Autant mourir!...

Depuis lors, il avait vécu au milieu d'une tristesse sombre qui le torturait d'autant plus qu'il voulait la cacher à tout le monde. Les prédictions de la planète et les paroles de sa mère venaient

d'adoucir un peu son chagrin. Bien qu'il ne crût sérieusement ni aux unes ni aux autres, une lueur d'espoir s'était faite en lui. Alice n'avait pas dix-sept ans. Elle ne songeait sans doute pas à se marier avant quelques années. Si d'ici-là, pensait Lucien, je pouvais économiser de quoi m'établir comme entrepreneur, le vieux Chabeau changerait peut-être de sentiments à mon égard.

Il poursuivait son rêve, les regards perdus dans l'espace. La nuit était splendide. Au ciel, les étoiles brillaient par milliers, la lune toute ronde, frappait de ses rayons le clocher bleu de l'église, une brise légère soufflait dans les feuilles et, de temps à autre, une étoile filante glissait dans le vide comme une paillette de feu. Tout à coup un volet s'ouvrit : la tête du vieux Falize apparut, coiffée d'un bonnet de coton.

— Pourquoi ne vas-tu pas te coucher, mon garçon ?

— J'y vais, répondit Lucien.

## II.

Cette année-là, l'hiver fut rude. Lucien perdit de nombreuses journées. Autrefois, il supportait assez légèrement ces heures de chômage. Il en profitait pour faire des réparations à sa demeure ou baguenaudait dans le village. Il allait fumer sa pipe chez le maréchal-ferrant, chez le cordonnier et, le plus souvent, chez Clément Massar, le charron, qui était son meilleur ami. Mais, cet hiver-ci, il ne sortait point. Le soir, il s'enfermait de bonne heure dans sa chambre et rêvassait. Un de ses anciens compagnons de travail, qui était parti pour Liège deux ans auparavant, lui avait laissé son adresse pour qu'il pût lui écrire si, un jour ou l'autre, l'envie lui venait aussi de s'expatrier. Lucien rechercha cette adresse et, sans prévenir personne, écrivit à Liège.

Les jours suivants, il se rendit au devant du facteur afin de ne pas éveiller l'attention de ses parents.

Au bout d'une semaine la réponse arriva.

« Nous ne travaillerons pas à Liège l'été prochain, disait celle-ci. Mais nous avons de l'ouvra-

ge en Allemagne, à Aix-la-Chapelle. On pourrait peut-être t'occuper aussi là-bas. Si tu veux nous accompagner, écris-moi tout de suite. Tu toucherais 5 marcs par jour, ce qui revient à 6 fr. 25. »

Lucien replia la lettre, la mit en poche et s'en retourna en calculant dans sa tête les économies qu'il pourrait réaliser sur ce salaire. L'après-midi il rangea de la paille dans l'étable avec son père; quand ce travail fut terminé, les deux hommes s'assirent sur le seuil d'une porte qui donnait du côté du jardin. Les pluies récentes avaient lavé le sol, mais on voyait encore quelques plaques de neige durcie qui luisaient sous le ciel pâle comme des coulées d'acier. Des baies rouges brillaient dans les branches noires des haies, à travers lesquelles on apercevait les murs jaunes et les volets bruns du vieux presbytère. De-ci de-là partaient les cris plaintifs des moineaux. La figure du vieillard, colorée par l'air vif, était calme et sereine. Celle de Lucien était pâle et il paraissait si préoccupé que son père demanda :

— A quoi songes-tu, mon garçon ?

Au bout d'un moment Lucien dit :

— Je pense que c'est une chose malheureuse que d'être inoccupé toute une partie de l'hiver.

— C'est le métier qui veut cela.

— Maudit métier ! s'écria Lucien.

— Il y en a de plus mauvais, reprit le père.  
Et il ajouta :

— Nous avons du pain dans l'armoire.

Lucien se tut pendant quelques minutes, puis il regarda son père dans les yeux :

— Sais-tu ce que j'ai envie de faire ?

— Quoi ?

— De m'en aller...

Le vieillard tressauta :

— T'en aller ?...

— Oui, d'aller travailler quelque part où l'on gagne davantage... à Liège, par exemple, ou... en Allemagne.

La figure du vieux se décolora :

— Non, non... Tu ne feras pas cela...

Lucien fronça les sourcils :

— Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Parce que... (le vieillard toussa). J'en ai vu partir plus d'un, moi... oui... plus d'un qui ne sont pas revenus.

— Mais moi je reviendrais.

Falize hocha la tête :

— Ils disent tous la même chose... Puis ils se marient... tournent mal... deviennent on ne sait quoi.

Ces paroles firent monter la colère au cerveau de Lucien. Il essaya toutefois de se dominer.

Comme sa poitrine se contractait, il ouvrit la bouche et aspira une bouffée d'air.

— Je connais mon métier, dit-il ensuite, tu le sais... Avec un peu d'argent, je pourrais m'établir... « Là-bas », je ferais des économies et alors... Tu verrais comme nous serions heureux.

Cela ne parut pas convaincre le vieillard.

— Nous sommes heureux, répondit-il.

Les joues de Lucien frémirent, tandis qu'une lueur sauvage passait dans ses yeux. Il se leva et tourna le dos à son père afin de ne pas trahir l'état de son âme.

— Tu ne comprends pas! dit-il.

— Si, si, répliqua le vieux, de sa douce voix obstinée, je comprends bien.

Lucien rentra à la maison. L'ombre, qui régnait déjà autour de la cheminée, enveloppait la vieille femme. Elle somnolait, mais aussitôt qu'elle entendit son fils sa tête ridée se redressa. Lucien voulait prendre une chaise pour s'asseoir auprès d'elle, lorsqu'il s'aperçut que son père le suivait. Il alla aussitôt se réfugier dans sa chambre, s'approcha de la fenêtre et relut sa lettre. Du ciel voilé tombait une lumière grise, tandis qu'un vent monotone imprimait aux branches nues des arbres des mouvements réguliers pleins de lassitude et de tristesse. Sa lecture achevée, Lucien serra les poings:

— Pourtant! si je voulais!...

A ce moment, il entendit que son père ouvrait une armoire et remuait de l'argent. A l'entrée de l'hiver, les Falize avaient vendu leur vache; ils en avaient retiré trois cents francs, qu'ils gardaient pour en acheter une autre. Le père allait souvent s'assurer si la somme était toujours à sa place.

— Elle est toujours là, hein? demanda la mère.

— Oui, oui, répondit Falize.

Et comme il refermait l'armoire, il ajouta:

— Pense un peu, si on nous la volait!

— Mon Dieu! s'écria la vieille.

Ce cri troubla Lucien. Il se dit qu'avant de prendre une décision, il ferait bien de consulter quelqu'un. Il remit sa lettre en poche et se rendit chez Clément Massar.

L'atelier du charron était situé au bout du village. Devant la porte se trouvaient un tas de planches, plusieurs troncs d'arbres, des roues de chariot démantibulées, des herses, des charrues, une brouette. Derrière la petite fenêtre couverte de poussière et de toiles d'araignées, on apercevait un pot à colle d'où sortait le manche d'un pinceau. Quand Lucien ouvrit la porte, Massar rabotait une planche en chantant. C'était un grand et fort garçon, dont la figure colorée souriait dès qu'elle se fixait sur quelqu'un .

En voyant Lucien, il interrompit sa chanson :

— Ah! l'ami!

Lucien s'approcha du petit poêle rouillé, qui ronflait au milieu de l'atelier. Le charron se tourna vers lui et, montrant dans un coin une bouteille couchée sur des copeaux, demanda :

— Veux-tu boire un verre ?

— Merci, répondit Lucien.

— Comme tu veux, dit l'autre, et il se remit à chanter.

Tout en se chauffant les mains au poêle, Lucien le regardait travailler. Le charron avait la tête nue et des sabots aux pieds; les manches de sa chemise étaient troussées jusqu'aux coudes et un tablier de toile bleue lui couvrait la poitrine et les jambes. Son torse robuste, incliné sur l'établi, répétait les mouvements du rabot. Avec sa grosse figure réjouie, il avait l'air si satisfait de son sort, si calme, si insouciant, que Lucien pensa :

— Lui non plus ne me comprendra point.

Il quitta le poêle et fit le tour de l'atelier. Toutes sortes d'images décoraient la muraille, clouées au petit bonheur. On voyait là une poule indochinoise, un lapin géant, un étalon primé dans un concours, un élégant terre-neuve, plusieurs gravures de mode, des têtes d'hommes politiques découpées dans des journaux illustrés et la figure mutine d'une jeune femme à laquelle un farceur



avait fait des moustaches à la mine de plomb. Lucien revint auprès de son ami.

— Tu chantes toujours, toi, dit-il.

Le charron haussa les épaules :

— Pourquoi me ferais-je de la bile ? La jeunesse est courte et l'on ne vit qu'une fois.

« Non, décidément, celui-là ne me comprendra pas non plus », se dit Lucien, et il s'en retourna.

Le soir tombait lorsqu'il rentra chez lui, mais la lampe n'était pas encore allumée. Dès qu'il eut ouvert la porte, son père fixa les yeux sur lui ; il avait l'air radieux.

— Plumier sort à l'instant d'ici, dit-il. Il a de l'ouvrage pour toi. A partir de demain, tu seras occupé tous les jours.

— Ce n'est pas malheureux, répondit Lucien.

Un léger sourire plissa les lèvres du vieux Falize ; il regarda tour à tour son fils et sa femme ; finalement, il dit à celle-ci :

— Sais-tu ce qu'il voulait faire, notre garçon ?

— Non.

— Nous quitter.

La vieille eut un geste d'épouvante :

— Nous quitter ?...

— Oui... il voulait aller travailler au loin... au diable... en Allemagne.

— Jésus !

La femme baissa la tête, ses épaules frissonnèrent et l'on vit battre sa maigre poitrine sous l'étoffe plissée du corsage.

Falize alluma la lampe pour préparer le souper et Lucien avança le fauteuil de sa mère contre la table. Comme il se penchait au-dessus de la vieille femme, elle l'embrassa au front et dit :

— Non, non, notre fils, il ne faut pas nous abandonner.

### III.

La mère de Lucien avait le sommeil léger. Une nuit, elle fut réveillée par un bruit étrange qui partait de la chambre de son fils. Elle poussa son mari du coude.

— Ecoute, Falize... une souris...

Falize ouvrit les yeux, les frota, puis s'étant mis sur son séant, tendit l'oreille.

— Ce n'est pas une souris, dit-il.

Et après quelques instants, il cria :

— Lucien, que fais-tu là ?

— Rien, répondit Lucien.

Le jeune homme était assis sur son coffre. Sa lampe brûlait en face de lui. Il tenait en main un cornet de cuir dont il venait de faire tomber trois dés, qui brillaient maintenant sur un petit tapis de toile cirée, marqué de six chiffres. En entendant la voix de son père, il ramassa les dés avec précaution, plia le tapis et le mit, avec le cornet, dans la poche de sa blouse. Il éteignit ensuite la lampe et se glissa dans les draps.

En renonçant à aller travailler au loin pour ne pas affliger ses parents, Lucien avait eu le senti-

ment qu'il accomplissait un acte héroïque. Pendant quelques jours l'amour cessa de le dominer et il fit même de sérieux efforts pour oublier Alice. Mais la première fois qu'il la revit à l'église, où elle occupait une chaise devant l'autel de la Vierge, sa volonté commença à fléchir. De nouveau il se creusa la tête pour découvrir un moyen de gagner rapidement de l'argent, afin de pouvoir s'établir, de mériter l'estime du vieux Chaubeau et de rapprocher sa condition de celle d'Alice. Pendant des semaines, il rêva à cela jour et nuit. Il commençait à désespérer, lorsqu'une idée lui vint. Pourquoi n'imiterait-il pas Michel Delmotte ?

Michel Delmotte était un homme d'une cinquantaine d'années qui, depuis sa jeunesse, installait un jeu de dés (les paysans disaient un jeu de banque) sur la place publique dans tous les villages de la région où il y avait une fête. Aujourd'hui, il possédait plusieurs maisons, des terres; le bruit courait aussi qu'il prêtait sur hypothèques.

Lucien s'accrocha à cette idée avec une joie frénétique. « Je suis sûr, disait-il quelquefois, qu'il ne me faudra pas trois ans pour réunir un petit capital. » Parfois cependant des scrupules lui venaient; il murmurait alors avec un frisson: « Delmotte, c'est Delmotte... » C'était généralement

tout ce qu'on disait de cet homme quand on en parlait dans le village. Pour dissiper ces hésitations, Lucien pensait à Alice, ou relisait la planète qu'il portait maintenant dans sa poche comme un talisman.

Il avait décidé d'exécuter son projet à la petite fête, qui tombait au mois de juin. Le dimanche, le courage lui manqua, mais le lendemain il résolut d'agir.

Après le dîner, le vieux Falize s'enferma dans sa chambre pour faire sa sieste; sa femme s'endormit dans son fauteuil. Lucien, qui s'était assis auprès d'elle, fumait sa pipe d'un air songeur. De temps à autre, il contemplait sa mère qui reposait tranquillement, la tête inclinée sur l'épaule, sa main paralysée étendue sur ses genoux, tandis que l'autre pendait le long du fauteuil. A la fin, la pipe de Lucien s'éteignit et ses yeux ne quittèrent plus cette pauvre figure dont les lèvres fanées exhalaient un souffle léger.

Tout à coup, la petite tête émaciée remua. La main de la vieille femme se leva pour chasser une mouche qui courait sur son front. On vit bouger les veines de son cou, tandis que sa langue sèche claquait dans sa bouche. Au bout d'un moment, elle se tourna vers la table, aperçut son fils et sourit.

— Mère, dit Lucien.

— Quoi? demanda la femme en se frottant les yeux.

Lucien hésitait.

— J'ai quelque chose à te demander, dit-il enfin... à toi et au père... quelque chose d'important... Tu sais que je suis un garçon sérieux... Donc, tu dois être certaine que je travaille pour notre bien à tous... Si je réussis — et il faut que je réussisse — nous serons heureux tous les trois... Maintenant...

Il s'arrêta. Il était pâle et sa main étreignait le bord de la table.

La femme, cette fois, s'était réveillée tout à fait. Le cou tendu du côté de son fils, elle ouvrait de grands yeux inquiets.

— Maintenant, reprit Lucien, voici ce qu'il me faudrait: les trois cents francs.

— Les trois cents francs! répéta la femme avec stupeur. Les trois...

— Oui.

— Pourquoi, Seigneur?

— Je veux m'établir... travailler à mon compte... comme Clément, qui a son atelier à lui... Je connais mon métier comme il connaît le sien... Seulement, moi, je n'ai pas d'argent... Et nous ne pouvons pas faire d'économie sur mon salaire... Aussi suis-je décidé à tenter quelque chose... Je vais installer un jeu de banque...

— Un jeu! s'exclama la femme. Tu es fou...

— Fou? Pourquoi? Regarde Delmotte...

La femme se mit à trembler. Elle regarda à droite et à gauche d'un air effaré, puis ses yeux revinrent se fixer sur la figure de son fils, qui était devenue rouge et un peu hagarde. Elle dit:

— Delmotte... tu sais...

Lucien pâlit, déposa sa pipe et serra les poings:

— Delmotte... Delmotte... Quoi Delmotte?

La vieille femme, effrayée par cette voix brutale, s'était repliée sur elle-même; sa tête touchait presque ses genoux.

— Renonce à cela, mon fils, murmura-t-elle. Patiente un peu. Peut-être que le Seigneur nous aidera... Du reste, on dit toujours que l'argent ne fait pas le bonheur.

— Oui, on le dit. Mais c'est un mensonge.

— Alors, maintenant... tu n'es pas heureux?

— Non, je ne suis pas heureux.

La femme hocha la tête. Dans la chambre voisine, on entendait la respiration régulière de son mari, qui dormait paisiblement.

— Puisque tu le veux, dit-elle, j'en parlerai au père.

Lucien se leva pour sortir. Il venait de fermer la porte derrière lui, lorsqu'elle le rappela:

— Lucien?

Il rouvrit la porte.

— Si tu réfléchissais encore...

— Non, répondit-il. Et il se dirigea vers le jardin.

Le soleil, qui brillait au milieu du ciel, faisait étinceler dans la verdure le velours des pivoines, le satin des œillets et des roses. Les prairies voisines mêlaient le parfum de leurs foins à celui des fleurs. Des nids s'édifiaient à l'ombre des feuillages, d'où partaient les chants passionnés d'oiseaux. Au-dessus des arbres, le coq de l'église virait silencieusement sur sa tige de fer.

— C'est le beau temps, Lucien, cria de loin un homme en manches de chemise, qui aplatissait sous son pied une taupinière au coin de sa haie.

— Oui, c'est le beau temps, répondit Lucien.

Il arpentait le jardin à pas nerveux. Quelque chose d'ardent et de fort s'était éveillé en lui. Les battements de son cœur étaient à la fois réguliers et puissants, et son esprit, concentré sur une seule idée, coupait à travers tout le reste, impitoyablement, comme un soc.

Quand il passait devant la maison, il s'arrêtait quelques secondes et tendait l'oreille. Trois longs quarts d'heure s'écoulèrent. L'impatience commençait à le gagner, lorsqu'il crut entendre un bruit de conversation. Il s'approcha du mur. Sa mère parlait d'une voix timide. Il y eut ensuite un silence, puis la même voix articula de nouveau



quelques paroles. Un « non », proféré d'un ton sec, la fit taire. Le cœur de Lucien cessa de battre. Il se glissa le long du mur, jusqu'à la porte de la maison. Tout était silencieux comme si la demeure avait été vide. Mais au bout de quelque temps, la femme recommença à parler par petites phrases courtes, hachées, qui se traînaient comme des plaintes.

— Inutile! s'écria alors le père, tandis que son poing sonnait sur la table. Il ne « les » aura pas!

— Je les aurai! hurla Lucien.

Il avait ouvert la porte et s'était précipité sur son père. Son menton touchait celui du vieillard; les deux hommes se regardaient dans les yeux, tous deux pâles et frémissants.

— Mon fils! mon fils!... Mon Dieu!... supplia la vieille femme, en voyant que Lucien levait le bras...

Falize, que ce geste avait rendu livide, dit simplement:

— Frappe-moi... frappe ton père...

Ces paroles ébranlèrent Lucien, sa main retomba; mais cette hésitation ne dura qu'un instant. Il tourna le dos à son père et s'élança vers la commode. Le vieillard l'empoigna par l'habit:

— Non, non, tu ne les auras pas!

Lucien, cette fois, le saisit à bras-le-corps et le poussa contre le mur. Le vieux y resta collé et,

tremblant, bouche béante, il suivit d'un air à la fois malheureux et épouvanté son fils qui, après avoir ouvert, avec son couteau, le tiroir de la commode, fouillait dedans comme un voleur. Aussitôt qu'il eut découvert la bourse qui contenait les trois cents francs, il l'empocha et disparut.

Falize, qui tremblait de plus en plus, se laissa glisser sur une chaise. Sa figure était blême et ses yeux fixes regardaient obstinément le pavé. Au bout de quelques instants, il sentit une brûlure à la tempe; il y porta la main et remarqua que ses doigts étaient rouges.

Il eut un frémissement.

— Il m'a frappé « à sang »! dit-il.

Emporté par la colère, il s'élança vers la porte, l'ouvrit toute grande et, comme si son fils avait encore pu l'entendre, il cria:

— Maudit... je te... !!!

— L'homme! l'homme! implora la vieille femme en tendant vers lui sa pauvre main desséchée.

#### IV.

Trois heures venaient de sonner. Par tous les chemins du village, les paysans se dirigeaient du côté de l'église, où se dressaient un carrousel et quelques baraques tendues de toile blanche.

Contre le mur du café qui faisait face au clocher se trouvaient deux tables couvertes d'un tapis noir, en toile cirée, où se détachaient six chiffres blancs. Delmotte était assis sur le bord de l'une d'elles. C'était un homme court, massif, avec une large figure grise où l'on voyait deux rides profondes, en forme de tenailles, qui embrassaient le nez, refoulaient les joues et pesaient sur les deux coins de la bouche, lui donnant une expression de dureté et de volonté têtue, qu'accentuait encore la pointe saillante d'un menton osseux. Sous les buissons noirs des sourcils, deux yeux guetteurs roulaient lentement leurs prunelles brunes. Il portait une casquette de drap, roussie par l'usage, une chemise de couleur, une blouse fatiguée, et ses courtes jambes, qui pendaient devant la table, se terminaient par deux lourds souliers enduits de graisse et magistralement fer-

rés. Immobile, les bras croisés, sa petite pipe de terre au bec, Delmotte avait l'air détaché de quelqu'un que rien n'intéresse; pourtant, de temps à autre, et sans que sa tête fît un mouvement, son œil brun louchait du côté de Lucien. Celui-ci se tenait debout devant l'autre table. Il avait le teint animé, le regard fiévreux et secouait avec énergie les dés dans son cornet, en criant:

— Hardi la banque! 5 francs la mise!

« Tiens! tiens! Te voilà devenu « banquier! » Et quelques paysans s'approchaient, tournaient autour de lui, les mains au dos, le nez tendu, les yeux pleins de curiosité et d'étonnement. « Faut que je t'étrenne », dit l'un. Et une pièce de 2 sous tomba sur le tapis. Il gagna, ramassa la monnaie et recommença. D'autres aussitôt l'imitèrent, et groupe augmenta, une couronne de corps se forma autour de Lucien; les bourses de toile, les vieux porte-monnaie à fermoirs de cuivre sortirent des poches, et bientôt l'on vit briller des pièces d'argent dans les doigts écrasés et gourds de plusieurs paysans.

Sur la place, l'animation grandissait. La foule se bousculait autour du carrousel, assaillait les baraques, s'engouffrait dans les cafés, mêlant ses rires et ses cris au ronflement des boules dans les jeux de quilles, à la voix plaintive d'un orgue, aux pétarades des fusées, aux sons de cloche qui

tombaient tous les quarts d'heure du vieux clocher gris. Parfois, au milieu de ces habits de fête, on voyait passer le chapeau troué d'un mendiant, qui s'éloignait avec une besace sur le dos et son bâton de chêne au poing.

Comme personne ne s'approchait de sa table, Delmotte se mit debout et cria à son tour :

— Hardi la banque! 5 francs la mise!

Lucien qui commençait à gagner, était absorbé par son jeu; il ne l'entendit pas. Il ne vit pas non plus une tête pâle, avec des cheveux blancs et un peu de sang sur la joue, qui se faufilait, inquiète, entre deux autres têtes. C'était son père, qui tremblait pour ses 300 francs. Il regarda quelques instants, se retira et disparut.

L'appel de Delmotte étant resté sans résultat, il cria de nouveau :

— Hardi la banque! 20 francs la mise!

Cette fois, ses paroles sonnèrent avec tant de force que Lucien les entendit. Excité par la chance qui continuait à le favoriser, il cria de son côté :

— Hardi la banque! 20 francs la mise!

Delmotte, qui jusque-là avait gardé une attitude impassible, tressaillit. Sa figure se décolora comme si tout le sang s'en échappait. Ah! on le défait! Un blême sourire souleva le coin de sa lèvre. Il débourra sa pipe, enleva son tapis, ses

dés, son cornet et se dirigea du côté de son concurrent. D'abord personne ne le remarqua. Les mains croisées derrière le dos, la tête penchée sur le côté, il observait, en spectateur désintéressé, ce qui se passait sur la table de Lucien. Lorsque celui-ci l'aperçut, son cœur se mit à battre. A tout moment, son regard venait se poser sur ces petits yeux fureteurs qui luisaient, immobiles, entre les joueurs entassés autour de lui. Cinq minutes s'écoulèrent. Delmotte ne bougeait pas. Lucien finit par croire que la curiosité seule l'avait amené à cette place. Une bousculade, un remous de corps s'étant produit, Delmotte fut refoulé; ses yeux disparurent, mais Lucien ne tarda pas à les voir luire de nouveau entre deux blouses, éclatants et fixes, comme des yeux de rat. Quelques instants après, ils avancèrent. Frappant de l'épaule, tantôt à droite et tantôt à gauche, Delmotte se frayait un chemin au milieu des joueurs. Bientôt sa courte et massive personne toucha la table. Calme, impassible, les lèvres pincées, il souleva sa blouse d'un geste négligent, sortit de son gilet une pièce de 20 francs et la lança sur le chiffre cinq.

Toutes les têtes inclinées au-dessus du tapis se redressèrent. Lucien sentit passer, sous la peau échauffée de son crâne, la morsure froide d'une lame de glace. Il parvint toutefois à dompter son

émotion; d'une main calme, il mêla les dés et les abattit sur la table.

Le numéro 5 perdait. Lucien respira. Il empocha les 20 francs, puis, pour se donner le temps de récupérer toute sa présence d'esprit, il sortit son mouchoir et effaça la sueur qui commençait à lui mouiller le front.

Il avait à peine remis son mouchoir en poche que Delmotte lançait une nouvelle pièce de 20 francs sur le tapis. Cette fois, les spectateurs comprirent qu'une bataille sérieuse s'engageait. Ils se bousculèrent pour mieux voir, firent des signes aux passants, les hélèrent :

— Ici... vite... on joue de l'or!

Un homme qui se trouvait près de Lucien vit le péril; il lui souffla à l'oreille :

— File!

Lucien ne bougea point. Une foule compacte grouillait maintenant autour de lui. Les cous étaient allongés, les traits immobiles, les yeux rigides et fixes; une chaleur lourde montait de tous ces corps collés les uns contre les autres; un bruit rauque de respirations oppressées se mêlait au tintement des pièces de monnaie qui s'entrechoquaient sur la table.

Aussitôt que Delmotte avait déposé sa mise, les plus avisés, se fiant à son expérience et à son flair, jetaient à leur tour de l'argent sur le même

numéro. Lucien soutint le choc avec succès pendant une demi-heure, puis la chance l'abandonna.

Comme il sentait fondre l'argent dans sa poche, il jugea prudent de modérer le jeu.

— La mise n'est plus que de 5 francs, dit-il d'une voix sourde.

A ce moment, une main se posa sur son épaule.

— En voilà assez. Tu vas revenir avec moi!

Lucien vit son père, penché sur lui, avec sa figure pâle, coupée d'une griffe rouge. Son intervention l'exaspéra.

— Retire-toi, dit-il.

Et comme l'autre essayait de l'entraîner, il se secoua :

— Je suis mon maître. Je m'en irai quand il me plaira.

Falize, qui avait été repoussé par les joueurs, fit des efforts pour arriver de nouveau jusqu'à son fils. N'y parvenant pas, il cria doucement :

— Lucien... écoute-moi... écoute ton père...

Il attendit quelque temps après une réponse, mais elle ne vint pas et il finit par s'éloigner en gémissant.

Lucien, que cet incident avait jeté hors de lui, mêla les dés avec rage et les abattit violemment sur la table. Lorsqu'il eut retourné le cornet, il vit que les trois dés marquaient le même numéro.



Il en reçut un coup dans la poitrine et la tête lui tourna. C'était sur ce numéro que tous les joueurs avaient placé leurs mises. Il les paya un à un, en laissant Delmotte pour la fin. Quand il arriva à celui-ci, il lui fallut racler le fond de sa poche! Toute la monnaie qui lui restait fut versée sur la table et il se mit à compter en écartant chaque pièce avec le doigt: 5 francs, 6 francs, 7 francs et 20... 7 francs et 20. Il eut beau recommencer, soulever les pièces, les écarter davantage; il ne lui restait que 7 francs et 70. Il répétait: « 7 francs et 20... 7 francs et 20... »

— Cela ne suffit pas, dit Delmotte.

Le ton ironique de sa voix fit tressaillir Lucien. D'un geste brusque, il poussa tout l'argent vers lui, puis arracha sa montre et la jeta sur la table:

— Tiens!

Delmotte avança les doigts, mais une rumeur s'étant élevée parmi les assistants, il repoussa la montre:

— Garde-la... J'ai confiance.

Lucien reprit sa montre; comme tout le monde le regardait, il fit un effort suprême pour paraître calme.

— Tu vois, dit l'homme qui, au début, lui avait conseillé de s'en aller, si tu m'avais écouté.

Il haussa les épaules :

— J'ai joué, j'ai perdu... Et puis après...

Comme il était entouré d'une muraille humaine, il posa la main sur le bras de son voisin :

— Laisse-moi passer.

L'autre s'écarta et Lucien se glissa hors du groupe. Quand il fut parti, les paysans s'éparpillèrent. L'un d'eux alla compter avec un ami ses gains contre le mur de l'église. Lorsqu'il eut fini, il poussa un cri de joie et empoigna son compagnon par la manche :

— Viens! nous allons boire!

Delmotte, lui, était retourné auprès de sa table. Il bourrait sa pipe à petits coups, sans hâte, avec une application méticuleuse, et son masque grisâtre était impassible comme toujours. Aussitôt que sa pipe fut allumée, — ce qu'il fit avec une briquet et de l'amadou — il saisit son cornet, secoua ses dés et cria d'une voix ferme :

— Hardi la banque! 20 francs la mise!

## V.

A ce moment, Lucien était déjà loin. Il marchait d'un pas vif, la tête haute, les traits rigides. Lorsqu'il passa dans le voisinage de sa demeure, il ne chercha pas à voir le toit qui faisait une grande tache brune dans le feuillage des arbres. Il allait droit devant lui avec une amère fierté, uniquement préoccupé d'échapper à l'affreux bruit de fête qui le poursuivait. Il n'avait ni regrets, ni remords. Il était au-dessus de tout : au-dessus des paysans qu'il venait de quitter et qui, sans doute, le jugeaient maintenant avec sévérité, au-dessus de ses parents qui ne l'avaient pas compris, au-dessus du sort qui l'avait frappé avec une brutalité cruelle. De temps en temps, il croisait des hommes, des femmes, des enfants qui se dirigeaient vers l'église et qui lui disaient bonjour :

— Salut, Lucien.

Il répondait simplement :

— Salut.

A droite et à gauche, les maisons défilait. La plupart avaient été fraîchement repeintes et les

façades rajeunies, souriaient au fond des cours. Dans l'une d'elles, un vieillard était assis sur un banc. C'était le vieux Lagasse. Il serrait deux bâtons entre ses jambes et, la tête inclinée, regardait le sol, les yeux à l'ombre sous une large visière de cuir. Puis les maisons disparurent et Lucien se trouva dans un chemin désert qui filait droit entre deux prairies. Une double rangée d'ormes, poussant leurs branches par-dessus les haies, emmêlaient leurs feuillages en une voûte épaisse qui cachait le ciel. Arrivé au bout du chemin, Lucien s'arrêta. Il avait devant lui la campagne, une vaste plaine ondulée où l'on ne voyait que du blé, des betteraves, des pommes de terre en fleur, quelques champs de trèfle et de luzerne, tout cela chauffé, rôti par un soleil ardent. A droite dormait un petit étang, bordé de ronces, dont l'eau noire se dissimulait sous des plaques d'écume verte. Plus loin, un bois arrondissait sa masse sombre, nimbée d'une brume violette, sous le ciel de feu.

Lucien se dirigea vers les bois. D'un bond, il franchit le fossé qui l'isolait des terres voisines et, par un trou de haie, se glissa dans les broussailles. Après quelques minutes de marche, il se trouva en plein taillis. On ne voyait plus le village, ni les champs; le ciel lui-même était presque entièrement caché par le feuillage. Lucien porta

les mains à ses tempes, puis à son cœur; ensuite il se laissa tomber sur le sol, plongea sa figure dans les herbes et de ses deux bras étendus embrassa la terre.

La solitude du lieu, la tranquillité des choses et la fraîcheur de l'herbe agirent insensiblement sur son âme. Ses nerfs se détendirent, une molle langueur glissa dans ses membres. En même temps une clarté limpide se fit dans son cerveau et son cœur se gonfla. Sa situation lui apparut en plein relief, avec une netteté terrible. Il avait volé son père, il l'avait frappé et, sur la place publique, au milieu de tout le monde, il s'était conduit comme le dernier des derniers...

Autour de lui, des abeilles butinaient, des insectes couraient sous l'herbe, des papillons frétilaient dans l'air tiède, tandis que les oiseaux, qui se tenaient sous le feuillage, à l'abri du soleil, lançaient de temps en temps de petits cris joyeux. Comme Lucien levait la tête, un lapin, qui venait droit sur lui, s'arrêta, le contempla avec de grands yeux étonnés, les oreilles dressées, puis il fit demi-tour, plongea dans les broussailles et disparut.

Lucien posa de nouveau les mains sur sa poitrine. Il éprouvait au cœur une douleur atroce et la tête lui brûlait. Il se leva, fit quelques pas et découvrit une mare où il trempa son mouchoir pour se tamponner le front. Il pensa ensuite qu'il

souffrirait peut-être moins partout ailleurs que dans ce bois solitaire. Il s'en alla. De nouveau, la campagne s'ouvrit devant lui, immense et nue et toute éclatante de lumière. Toute la vie de la terre semblait aspirée par le soleil, qui l'étreignait dans ses rayons de feu. Lucien prit le premier chemin venu et marcha au hasard. De temps en temps, il s'arrêtait et regardait autour de lui. C'était toujours le même paysage : des champs verts et plats d'où surgissaient çà et là, pareils à des îlots aux bords déchiquetés, de petits villages. Et l'horizon aussi était toujours le même : une ligne dentelée découpée dans le ciel bleu, des formes vaporeuses et douces au milieu desquelles on distinguait tantôt les ailes en croix d'un moulin et tantôt la flèche pointue d'un clocher.

A la fin, il revint sur ses pas. La soif commençait à le torturer. Il coupa un brin d'herbe et le mit en bouche. Quand il revit son village, il pensa à sa mère, à son père, à Alice... Il pensa aussi que la honte l'attendait là-bas... Ne sachant plus ni que faire, ni où aller, brisé de fatigue et désespéré, il s'assit au bord d'un chemin creux qu'ombrageaient trois peupliers grêles. Peu après, le jour commença à décliner. Le satin du ciel se fonça, un vent léger agita les feuilles des arbres et quelques coquelicots, qui avaient poussé sur le talus, prirent une teinte de sang caillé. Au

loin, les vitres du village étincelèrent, frappées par les derniers rayons du soleil, puis elles se décolorèrent et pâlirent comme des lampes qui meurent. L'ombre, cette fois, grandit rapidement. Elle effaça les lointains, mangea l'espace; de ses mains douces, la nuit étendit, sur les moissons, sur les trois peupliers grêles et sur l'homme qui souffrait, son grand manteau étoilé.

## VI.

La nuit descendit aussi sur le toit brun de la petite demeure où Falize et sa femme attendaient leur fils. Les deux vieillards n'avaient pas allumé la lampe et, de leur place, ils pouvaient voir le scintillement des étoiles à travers la fenêtre. Aucune parole ne sortait de leurs lèvres, mais, de temps à autre, leurs regards se cherchaient. Quoi ? Qu'est-il arrivé ? Est-ce possible ? Rêvons-nous ? avaient l'air de demander leurs pauvres yeux rougis. Puis ils se détournaient comme s'ils avaient eu peur de se heurter à la dure vérité.

— Nous ne gagnerons rien à rester ici, femme, dit enfin Falize; allons-nous coucher.

Ils se dévêtirent dans l'obscurité; puis, toujours silencieux, gagnèrent leur lit.

Vers 3 heures du matin, la femme s'éveilla, après un court sommeil. Son mari dormait encore. Le jour, qui pointait, envahit peu à peu la chambre et, dans les prairies voisines, les oiseaux chantèrent. La vieille s'agita sur sa couche; puis, comme Falize ne bougeait point, elle toussa. Cet-



te fois, il ouvrit les paupières. Elle demanda aussitôt :

— As-tu entendu rentrer Lucien ?

— Non...

Voyant qu'il allait se rendormir, elle continua :

— Il faudrait t'en assurer.

— Bah ! répliqua-t-il, il est dans son lit.

Elle écouta quelques instants. Dans la chambre voisine, on ne percevait aucun souffle.

— L'homme ? cria-t-elle encore.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Tout à l'heure, j'ai entendu un corbeau...

Maintenant, il y a, dans le jardin, des pies qui ne se taisent pas... Je ne suis pas tranquille... Il faudrait t'assurer si Lucien est là.

Falize se frotta les yeux. Maintenant qu'il était tout à fait réveillé, l'inquiétude commençait aussi à l'envahir ; néanmoins, pour tranquilliser sa femme, il dit :

— Je suis certain qu'il dort... Je vais cependant voir pour te contenter.

Il sauta à terre et se dirigea, pieds nus, vers la chambre de Lucien. Lorsqu'il eut ouvert la porte et qu'il aperçut le lit vide et tel qu'il l'avait lui-même arrangé la veille, il pâlit et se mit à trembler. Comme il ne disait rien, la femme cria :

— Il y est ?

— Il n'y est pas...

Falize revint dans sa chambre. La femme pleurait.

— Pourquoi pleurer ? dit-il d'une voix qui tâchait d'être calme. C'est de la folie, cela... Il se sera amusé toute la nuit... Voilà... Tout à l'heure, tu vas le voir rentrer...

La vieille voulut se lever. Pendant que son mari l'habillait, on entendit des jeunes gens qui passaient dans le voisinage en chantant.

— Tu vois, dit-il, qu'il y a encore du monde en route.

Elle ne répondit pas ; mais quand elle fut assise dans son fauteuil, sous la cheminée, elle demanda :

— Penses-tu qu'il reviendra ?...

— C'est sûr qu'il reviendra !

Elle baissa la tête, prit son chapelet et commença à prier. Falize alluma le poêle pour préparer le café.

Pendant que la bouilloire ronflait, il alla se poster devant la fenêtre. De l'autre côté de la route, quelques arbres découpaient leurs feuillages sur le ciel bleu. De nombreuses hirondelles voletaient au-dessus des toits. Dans la cour du voisin, deux porcs, le groin en terre, fouillaient le fumier. Un ouvrier passa avec une bêche sur l'épaule. Puis on entendit un loin un son de clochette, accompagné d'un cahotement de roues.

Falize se tourna vers sa femme :

— C'est le meunier, dit-il.

La femme leva les yeux sur lui et, au bout d'un moment, les détourna.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-elle. Il m'est impossible de prier...

Falize ne répondit pas. L'inquiétude, cette fois, commençait à dépasser ses forces. Les larmes lui montèrent aux yeux. Pour ne pas se trahir, il alla les essuyer dans la chambre. Lorsqu'il revint, sa femme soupira :

— Tu pleures aussi, va, je le vois bien.

Le vieux comprit qu'il était inutile de vouloir cacher plus longtemps son angoisse.

— Qui aurait jamais cru, dit-il, qu'il nous arriverait une chose pareille?...

La femme gémit :

— Pourquoi ne rentre-t-il pas?... S'il a perdu les 300 francs, il les a perdus...

— Tais-toi! s'écria Falize. Je lui aurais donné les 300 francs... Je lui aurais donné la maison... Tout!... tout!... J'aurais volé de l'argent pour lui, s'il l'avait fallu! — Et, d'un geste désespéré, il frappa son poing contre le mur.

Il vint ensuite s'asseoir auprès de son épouse et prit sa main décharnée dans la sienne. La maison redevint silencieuse et le soleil, qui entrait par la fenêtre, n'éclaira plus que deux silhouettes écri-

sées, deux vieilles cariatides abîmées dans une douleur infinie.

Au dehors, l'animation augmentait. Les enfants mêlaient leurs voix joyeuses aux chants des oiseaux et, de temps à autre, un roulement de charrette faisait vibrer le sol. Mais les deux vieillards n'étaient attentifs qu'aux bruits de pas qui résonnaient par instants sur la route. Ils les entendaient naître au loin, en suivaient le développement, les étudiaient, puis se disaient en eux-mêmes: « Ce n'est pas la marche de Lucien... »

— Ecoute! dit tout à coup Falize.

C'était dans la cour, cette fois, que des pas sonnaient.

— Ce n'est pas encore lui, gémit la femme.

Cependant, les pas continuaient d'avancer, mais ils s'étaient ralentis, faisaient moins de tapage, paraissaient hésiter. Finalement, ils s'arrêtèrent contre la muraille; quelqu'un frappa un petit coup sec sur le carreau et cria d'une voix discrète:

— Falize?

Celui-ci se précipita dans la cour. Près du seuil, il trouva Massar. La poitrine du jeune homme haletait; sa ronde figure empourprée avait quelque chose d'ahuri et de lamentablement triste. Il balbutia:

— Falize... Lucien...

Le vieillard comprit. Son visage devint livide; il ouvrit la bouche et la referma sans dire un mot; puis ses paupières se mirent à battre d'un mouvement nerveux. Il songea ensuite à sa femme. Comment allait-il s'y prendre pour lui expliquer cela? Il se retournait vers le seuil, lorsqu'il vit arriver la mère de Massar. Il pensa qu'elle s'acquitterait plus facilement que lui de cette pénible mission, et, montrant du doigt la porte entr'ouverte, il dit:

— Va auprès d'elle... va...

Lui s'éloigna avec Clément. Comme celui-ci ne parlait pas, il demanda:

— Il est mort, hein?

Massar ayant incliné la tête, Falize soupira, en passant la manche de sa blouse sur ses yeux:

— C'est un grand malheur.

Le temps était clair et pur. Le village, avec ses maisons fraîchement blanchies, ses portes repeintes, ses cours bien lavées et ses arbres pleins de soleil, gardait un air de fête. Dans les prairies, les oiseaux saluaient cette belle matinée de leurs plus joyeuses mélodies. Des milliers de fleurs souriaient au milieu des foins, et sous les branches des arbres qui s'entrecroisaient au-dessus de la route, on voyait à tout moment briller, puis s'éteindre, les ailes lumineuses des libellules et des papillons. Les barrières des cours claquaient l'une

après l'autre: le chemin que Falize et Clément suivaient était rempli de gens qui couraient tous dans la même direction. Ils disparurent bientôt et il ne resta plus, devant les deux hommes, qu'un vieillard dont le corps brisé formait un angle avec ses jambes. C'était le vieux Lagasse, qui voulait voir « cela », lui aussi. Il se traînait pas à pas, avec des efforts infinis, en faisant sonner les bouts ferrés de ses deux cannes sur le pavé de silex.

Tout à coup, Falize s'arrêta et appuya les mains sur son cœur:

— Je vais tomber...

Clément le prit par le bras et le fit asseoir sur le fossé. Il resta là quelques minutes, immobile, le cou tendu, les yeux fixes, avec deux grosses larmes qui coulaient le long de son nez. Quand il se releva, le jeune homme qui, jusque-là, avait vainement cherché des paroles pour le consoler, murmura:

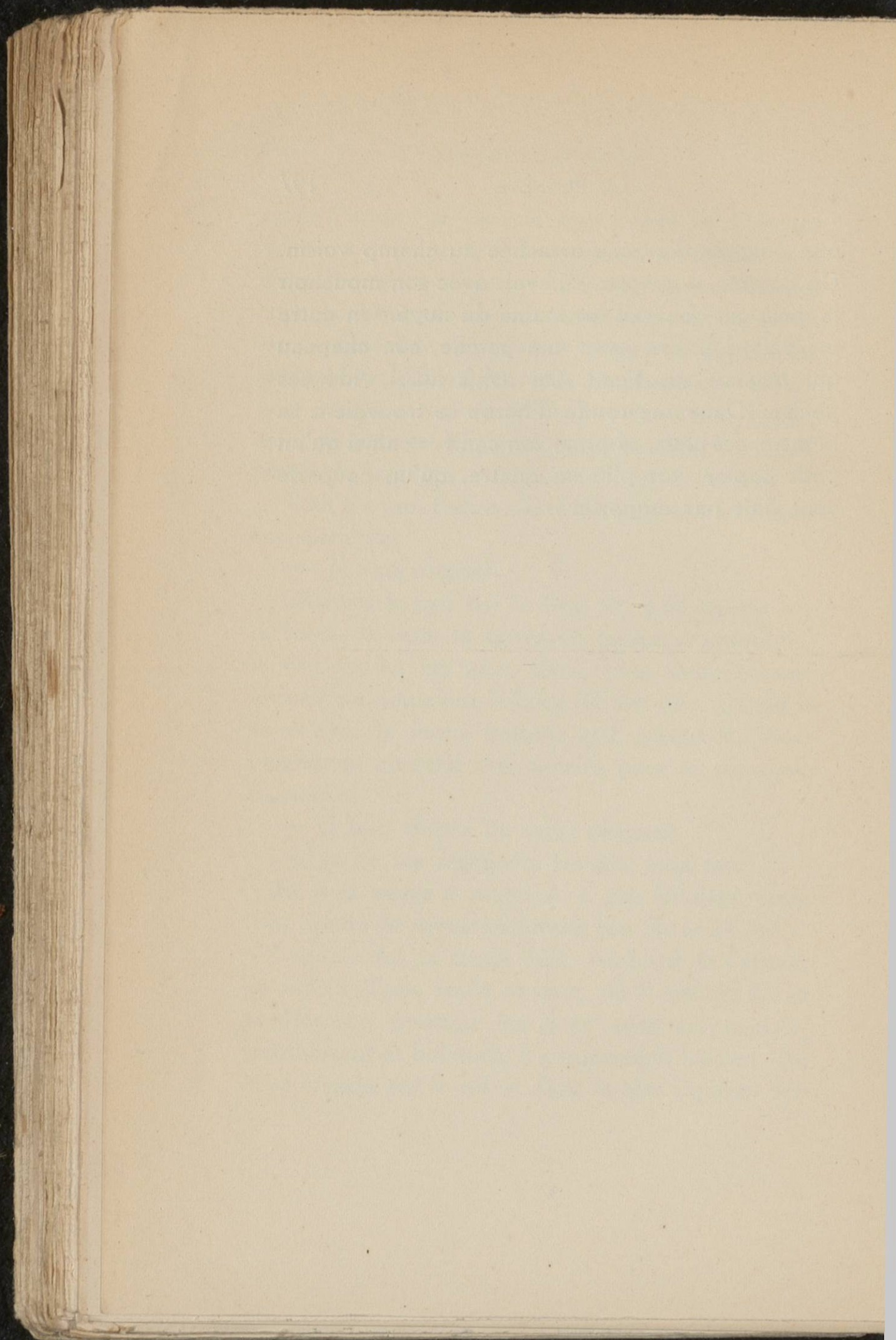
— Il faut tâcher de vous résigner.

— Je ne me résignerai jamais, mon ami!

Et il se remit à marcher, à pas fébriles, cette fois, pressé de savoir comment son fils avait fini...

Lagasse, lui, le savait déjà. Au bord de l'étang, au milieu d'une foule muette, où il venait de se faufiler, en écartant les gens avec ses cannes, tremblotant et haletant, il contemplait Lucien, qui était étendu sur le sol et dont la tête reposait sur

une poignée d'avoine arrachée au champ voisin. Un homme, à genoux, enlevait avec son mouchoir la vase qui couvrait les mains du noyé. Un autre essayait d'attirer, avec une perche, son chapeau qui nageait sur l'eau. On avait aussi vidé ses poches. Dans une touffe d'herbe se trouvaient sa montre, ses clefs, sa pipe, son canif — ainsi qu'un petit papier vert plié en quatre, qu'un coup de vent finit par emporter.





**LA CHANSON DU SOIR**

LA CHURCH DU SEUL

Cette journée d'octobre avait été claire et chaude comme une journée de printemps. Après le coucher du soleil, cinq ou six paysans wallons s'étaient assis sur un tronc d'arbre, près de leurs demeures, comme ils le faisaient en été. La nuit arriva vite et la terre s'endormit sous un grand ciel noir. Il n'y avait pas de vent, mais les feuilles des arbres tombaient une à une. C'était le seul bruit qu'on distinguait, avec les ronflements étouffés de la sucrerie voisine et les coups de marteau du cordonnier qui, de temps à autre, battait son cuir.

— Encore un été de fini! dit quelqu'un.

— Le temps passe vite! observa un jeune homme.

Cette remarque, émise par un adolescent, fit sourire mélancoliquement son voisin, vieillard édenté, dont la barbe blanche s'éclaira au feu de sa pipe.

Il y eut quelques minutes de silence. Les feuilles tombaient toujours.

— On dirait qu'on les cueille, murmura le jeune homme.

— Cette main-là, dit le vieillard avec le même sourire grave, ne se repose jamais.

Ils se turent de nouveau. La nuit se faisait plus profonde et l'air commença à fraîchir. Ils allaient rentrer, lorsque l'un d'eux leva le doigt :

— Ecoutez!

Au bout du chemin, du côté de la campagne, une femme chantait d'une voix pure et douce. Bientôt on entendit des pas; la voix vibra plus fort.

Le cordonnier, qui enfonçait maintenant des clous, fut sans doute frappé à son tour par le charme de la chanson, car il interrompit brusquement ses coups de marteau.

Quelques instants après, un paysan dit :

— Ce sont les Flamands!

Pour prouver l'exactitude de sa remarque, il cria, au moment où un groupe de silhouettes défilaient devant les maisons :

— Bonsoir! bonsoir!

Plusieurs personnes répondirent en chœur :

— Goedenavond!

La chanteuse — une jeune fille évidemment — marchait derrière, à côté d'un grand gars. La haute taille de l'homme la faisait paraître toute petite.

Après leur passage, les Wallons se levèrent. Debout au milieu du chemin, ils continuèrent à écouter en silence la voix pure qui s'éloignait. Elle diminua insensiblement, puis s'éteignit. Dans

la nuit noire, on n'entendit plus que le ronflement de la sucrerie, la chute lente des feuilles et les coups de marteau du cordonnier, qui avait repris son travail.

Le fabricant de sucre avait engagé, cette année-là, des Flamands pour faire la récolte des betteraves. Ils étaient douze, hommes et femmes, tous originaires du même endroit, un petit village situé du côté de Tongres. On avait mis à leur disposition un ancien fournil, vieille mesure grise, construite au milieu d'une prairie, à quelques mètres de la fabrique. Le rez-de-chaussée était divisé en deux pièces: l'une servait de chambre à coucher pour les hommes, l'autre était utilisée comme cuisine. Les femmes dormaient au grenier.

Dans la cuisine, un poêle de fonte, calé avec des bûches, enfonçait un tuyau rouillé dans une cheminée dégradée, sur la tablette de laquelle se dressait un crucifix de cuivre. Au chambranle pendait un bénitier d'étain et, tout à côté, se trouvaient le charbon et le bois à brûler. Les provisions de bouche reposaient sur une planche clouée au mur. La table était entourée de chaises vermoulues et d'escabeaux rustiques. Une cage contenant un bouvreuil avait été accrochée près de la fenêtre, dont les vitres badigeonnées ne laissaient passer, même aux heures de soleil, qu'une lumière sourde.

Bien que cette demeure ressemblât plutôt à une tanière qu'à une habitation d'honnêtes gens, les Flamands, qui passaient toute la journée à la campagne, y rentraient avec plaisir. En deux minutes, le poêle était allumé et les pommes de terre grillaient sur le couvercle. Autour de la lampe, placée au milieu de la table, s'entassaient des ustensiles bizarres: couteaux de poche, fourchettes édentées, assiettes ébréchées, petites boîtes rondes avec du beurre. Puis on prenait le pain noir sur la planche, on sortait du lard d'un morceau de papier, on plaçait à côté de la salière des oignons roses, tandis qu'une des femmes apportait, entre ses mains rougies et gonflées par la bise, une énorme cruche de bière qu'elle avait tirée au tonneau installé dans la chambre.

Le souper fini, les hommes allumaient leurs pipes de terre noire sur lesquelles ils rabattaient un couvercle de cuivre, et tout le monde se plaçait autour du poêle. La petite chanteuse s'arrangeait toujours de manière à se trouver à côté du grand jeune homme. Le poêle rougi leur grillait la figure et les mains; quelques-uns somnolaient; les autres parlaient de la besogne accomplie pendant la journée, de celle qu'ils abattraient le lendemain. Quelquefois, l'un d'eux, ayant trouvé une lettre sous la porte, l'épelait lentement, le papier tourné du côté de la lampe. Les autres l'observaient

avec impatience. Dès qu'il avait fini, on demandait :

— Quelles nouvelles, là-bas ?

— Assez bonnes... Ma femme va mieux... Le « petit » fera sa première communion au mois de mars... Un cheval est mort chez le fermier Jansen... On a commencé à faire battre les coqs, dimanche passé... Et le soir, on a dansé au *Café des Trois Rois*.

Ces nouvelles les rendaient songeurs. Les yeux fixés sur le poêle, ils revoyaient leur pays : de petites maisons disséminées autour de l'église, des jardinets où mouraient les dernières roses, de vastes prairies, de grands peupliers, le Geer avec des reflets de ciel pâle dans ses eaux silencieuses.

— Oui, on fait battre les coqs là-bas et l'on danse, pensaient les plus jeunes... Nous autres, nous sommes exilés ici pour huit semaines, dix peut-être...

Pour se rendre un peu de cœur, ils murmuraient :

— Chante-nous quelque chose, Trintje.

Trintje toussait en regardant son grand ami, puis, levant la tête et gonflant sa petite poitrine, elle entonnait une chanson flamande.

Ses compagnons commençaient par l'écouter gravement, le front baissé, émus comme par un

chant religieux. Mais, peu à peu, leurs prunelles s'allumaient, les regards se dressaient vers le plafond et de légers fredonnements se mêlaient à la voix de la chanteuse. Insensiblement, ce murmure s'élevait et bientôt tout le monde chantait à plein gosier. Il arrivait même qu'un homme lançait ses notes avec tant de violence que le plus âgé croyait nécessaire d'intervenir :

— Allons, mes enfants, taisez-vous.

C'était lui qui avait recruté la brigade et qui la dirigeait. Vis-à-vis du fabricant de sucre, il avait pris l'engagement de n'amener que de braves gens, de bons citoyens que personne n'entendrait souffler. C'étaient ses propres paroles. D'ailleurs, Frans était connu comme un particulier d'expérience et un homme sûr. On savait que, depuis trente ans, ce petit ouvrier maigre, à la peau tannée, au poil gris, qui parlait peu et dont le cerveau ruminait toujours des idées sérieuses, avait travaillé dans tous les coins de la Wallonie. On savait également qu'il avait fait, à plusieurs reprises, la moisson en France et confectionné des briques en Allemagne. Il pouvait se présenter partout, le front haut, comme le prouvaient ses certificats. Aussi, quand une mère dont il avait emmené le fils ou les filles pour la première fois, pleurnichait après leur départ, le mari disait en haussant les épaules : « A quoi bon te faire du



chagrin ? Ils sont avec Frans, et tu sais qu'avec Frans il n'arrive jamais rien ! »

Frans, en effet, surveillait étroitement ses gens. Le dimanche, il les conduisait lui-même à la messe. Dans l'église, ils constituaient un groupe facilement reconnaissable : les hommes à leurs blouses de toile noire, les femmes à leurs mouchoirs brodés de fleurs éclatantes. Les Wallons se les montraient du doigt. Ceux qui savaient leurs noms, les citaient :

— Ça, c'est Frans... Ça, c'est Peter... Et la petite, c'est celle qui chante toujours le soir...

L'après-midi, tandis que les femmes lavaient leurs nippes ou ravaudaient des bas, les hommes, quand il faisait beau, jouaient au bouchon dans le sentier qui menait à leur demeure, à travers l'herbe verte. La cage du bouvreuil était accrochée à un arbre. Les moineaux pépiaient dans les haies à moitié effeuillées. Des bandes de grives traversaient le ciel bleu. Quelques corbeaux se tenaient en sentinelles à la cime des ormes. Des chariots, de vieilles roues, des plaques de tôle, des turbines rouillées entouraient la fabrique. Parfois une porte claquait et un ouvrier à figure pâle, s'avancant jusqu'au seuil, venait respirer l'air, les bras croisés sur son grand tablier de toile écrue.

Lorsque la partie de bouchon était terminée,

les Flamands se promenaient dans les environs, mais il n'allaient jamais fort loin, Frans leur ayant recommandé de ne pas s'aventurer dans le village les jours de fête, afin d'éviter tout contact avec les riboteurs. A six heures, quand la nuit tombait, tout le monde était généralement rentré.

Un dimanche, cependant, au moment du souper, on constata que l'ami de Trintje manquait. On attendit une demi-heure; comme il n'arrivait pas, on mangea sans lui.

Après le repas, Frans demanda à Trintje:

— Où est allé Jan?

— Je ne sais pas, répondit la fillette, en tournant sa figure vers la muraille, pour cacher les larmes qui mouillaient ses paupières.

Le matin, quand les hommes s'éveillèrent, Jan ronflait à leur côté. Personne ne l'avait entendu revenir.

En allant au travail, Frans se glissa auprès de lui:

— Jan, mon fils, fais attention, n'est-ce pas? ... Tu sais toutes les recommandations que tes parents m'ont faites... Et toi-même, ne m'as-tu pas promis... Hein?...

Comme le jeune homme ne répondait pas, il continua:

— A l'étranger, il faut être prudent... Oui... Crois-moi... Une vilaine histoire est vite arrivée

... Quand les gens ne se comprennent pas...

Voyant que Jan persistait dans son mutisme, il le regarda. Sa figure était impassible. Alors, il baissa la tête et murmura :

— Puis, il y a Trintje que tu fais souffrir...

Le dimanche suivant, Jan disparut de nouveau. Lorsqu'il rentra, tout le monde dormait, sauf Frans, qui était assis auprès de la table, la tête plongée dans ses mains. Une petite lanterne brûlait à côté de lui.

— Jan, dit-il d'une voix sévère, en se levant, je ne veux plus que tu passes la nuit au village!

Jan gagna la chambre sans le regarder, s'étendit sur sa paille et grommela :

— On m'espionne... Bien!...

— Hein?... Quoi?... s'écrièrent les autres ouvriers, réveillés par ces paroles.

— Rien, mes amis, répondit Frans. Dormez!

Il éteignit la lanterne et se coucha à son tour, mais il rêva à cette affaire toute la nuit. Pour la première fois, on méconnaissait son autorité, on lui marchait sur la tête. Et qui se permettait cela? Un jeune coquin, qu'il avait amené, pour ainsi dire, par charité... « Vaurien! gronda-t-il tout bas ... Vaurien!... »

Huit jours s'écoulèrent sans incident. Puis le dimanche de nouveau arriva...

A la tombée du soir, comme Jan se dirigeait

vers la porte, Frans se jeta devant lui. Les pieds plantés dans le sol, un genou plié, les poings collés au corps, pâle et frémissant, il dit :

— Tu ne sortiras pas !

Jan eut un petit ricanement sec, puis regardant le vieux avec pitié, il le saisit par les épaules et le jeta hors de son chemin.

Tout le monde s'était levé ; les femmes criaient ; un homme s'élança :

— Comment !... bousculer un vieillard !...

Celui-ci l'arrêta du geste :

— C'est bon... Laissez-le aller...

Jan partit, les mains dans les poches, en sifflant. Trintje s'était avancée jusqu'au seuil : doucement, timidement, d'une voix plaintive, elle cria :

— Jan ?...

Il ne se retourna point.

Comme d'habitude, on s'assit en cercle autour du feu. Seule, Trintje se plaça à l'écart. Les hommes allumèrent leurs pipes ; les femmes croisèrent leurs mains sur leurs genoux. Tout le monde semblait pensif.

— Si on m'avait laissé faire ! s'écria tout à coup l'homme qui s'était élancé tout à l'heure, en brandissant au-dessus de sa tignasse rousse un poing énorme... Si on m'avait laissé faire !

Personne ne répondit, mais quelques instants après, son voisin murmura :

— « Il » va sans doute au *Café de l'Église*... Il joue aux cartes et perd sûrement tout son argent.

— Non, répliqua un autre. « Il » passe son temps aux *Quatre-Bras*... Il y a là une belle fille.

Trintje se moucha bruyamment, en cachant sa figure dans son mouchoir.

On touchait à la fin d'octobre. La pluie tomba pendant plusieurs jours, une pluie fine et froide, qui trempait les vêtements et glaçait les os. Le ciel ensuite se rasséréna et les premières gelées blanches arrivèrent, accompagnées de lourds brouillards. Lorsque les Flamands interrompaient leur besogne et regardaient autour d'eux, ils ne voyaient partout qu'une épaisse fumée grise qui leur donnait l'impression de travailler, comme des mineurs, au fond de la terre. Vers midi, la lumière du soleil trouait quelquefois cette brume opaque et l'on apercevait au firmament un grand disque pâle qui, s'échauffant peu à peu, lançait quelques rayons. Le brouillard reculait : un arbre apparaissait avec son feuillage mordoré, puis c'était une maison rouge, puis une gigantesque silhouette noire, debout sur le coteau. Les Flamands ne tardaient pas à reconnaître dans celle-ci le berger de la sucrerie, qui, sa houlette en main et

le corps enveloppé dans une longue capote militaire, restait, comme eux, toute la journée à la campagne avec ses moutons.

Le soir, en retournant, Trintje continuait de chanter.

— Je ne veux pas qu' « il » me croie triste, s'était-elle dit, en étouffant un soupir.

Et elle chantait comme quand elle était heureuse, toute seule, derrière ses compagnons.

Les paysans wallons, qui passaient maintenant leurs soirées au coin du feu, l'écoutaient toujours avec plaisir. Ces chansons, dont ils ne comprenaient pas les paroles, avaient pour eux un charme mystérieux qui les transportait. A l'heure où les Flamands avaient coutume de repasser, un grand silence se faisait dans toutes les maisons; à ce moment-là, le cordonnier ne battait jamais son cuir.

Comme Trintje, les autres compagnons de Jan semblaient avoir pris leur parti de ses frasques. Frans lui-même avait jugé préférable de ne plus intervenir. « Dans six semaines, pensait-il, le travail sera fini; nous partirons et, à l'avenir, je ne le prendrai plus. »

Tout d'ailleurs marchait sans accroc. Jan même accomplissait sa tâche avec ardeur; il était exact et ne se laissait rebuter par aucune corvée. Mais pour le reste, il entendait rester libre...

Il partait, à présent, presque chaque soir et rentrait très tard dans la nuit. La porte ouverte et refermée avec précaution, il se glissait dans son coin et s'étendait sur sa paillasse, sans se dévêtir. Le plus souvent, personne ne s'apercevait de son retour.

Une nuit, un des hommes, qui s'était réveillé, crut entendre, à ses côtés, un faible gémissement. Il écouta attentivement et ne remarqua plus rien. Il allait se rendormir, quand le même bruit — une sorte de plainte étouffée — se répéta. Il tira de sa veste, étendue sur les couvertures, une allumette, et, allongeant le bras, la frotta contre la muraille. La petite flamme bleuâtre avait à peine jailli, qu'il poussa un cri :

— Hé! les amis, Jan...

— Quoi?

— Il a reçu un mauvais coup!...

D'un bond tous les hommes furent sur pied. Celui qui avait crié se précipita vers la lanterne, qu'il alluma en toute hâte. Une lumière sourde éclaira la pièce et Jan apparut, immobile sur sa paillasse, la tête meurtrie et couverte de sang.

Ses compagnons, groupés autour de lui, le regardaient en silence, les yeux pleins de terreur. L'homme qui tenait la lanterne l'approcha de sa tête :

— Il respire, dit-il.

Ces paroles provoquèrent un léger soulagement. Les Flamands passèrent vite leur culotte, leur veste, leurs sabots, puis ils retournèrent auprès du blessé. Frans mit la main sur sa poitrine et cria doucement contre sa figure :

— Jan!

Le jeune homme ouvrit les yeux, puis les referma. Le vieillard hocha la tête :

— Seigneur! Est-ce possible?...

Il fit chauffer de l'eau et recommanda d'éviter tout bruit, à cause des femmes qui dormaient toujours. Jan fut ensuite soulevé avec précaution et traîné auprès du poêle, où on l'étendit sur une gerbe de paille.

— Si on pouvait lui faire avaler un verre d'eau-de-vie, dit quelqu'un.

— C'est cela... oui... de l'eau-de-vie, approuva un autre; et il courut chercher le flacon.

Lorsque Jan eut bu une gorgée, il ouvrit de nouveau les yeux.

— Détachez son col, dit alors Frans.

Et s'approchant avec un linge trempé d'eau tiède, il commença à laver ses blessures.

Les autres, rangés en demi-cercle, suivaient l'opération avec anxiété. A chaque gémissement du blessé, leurs figures pâlissaient.

Tout à coup, Jan poussa un cri lancinant.



— Patience, mon ami, dit le vieux, j'aurai bientôt fini.

Mais comme il essayait de nettoyer une grande plaie qui se trouvait au sommet du crâne, Jan lança de nouveau un cri.

A ce moment, le petit Flamand trapu, à tignasse rousse, écarta vivement ses compagnons et se plantant devant le blessé en roulant des yeux farouches, il brandit ses deux poings vers le plafond :

— Il faut qu'on te venge!... Qui t'a frappé?...

— Silence! silence! murmura Frans; et il le repoussa doucement.

L'exclamation du Flamand avait réveillé les femmes. Quelques instants plus tard, elles dégringolèrent l'escalier. Quand Trintje aperçut Jan, étendu au coin du feu, elle hurla :

— Il est mort! Il est mort!

— Vas-tu te taire! s'écria un des hommes, en lui collant la main sur la bouche.

Elle se débattit :

— Je veux le voir! Il faut que je le voie!

Lorsqu'elle se fut assurée qu'il vivait, elle s'agenouilla auprès de lui.

Toutes les plaies du blessé étaient maintenant lavées, mais le sang continuait à couler, en gros filets pourpres, dans ses cheveux blonds et sur son front pâle. Dès que sa tête fut enveloppée de

linge blanc, il regarda autour de lui. Ayant aperçu Trintje qui pleurait, les mains croisées entre ses genoux, il balbutia :

— Ce n'est rien. Ne pleure pas.

Dans la lumière rougeâtre de la lanterne, on remarqua que sa figure prenait un aspect livide.

— Dieu sait comment cela va tourner, dit quelqu'un. Il faudrait peut-être avertir la police.

— Non, non, répliqua Frans, Pas d'histoires!

Trintje étouffa un sanglot, puis le silence se refit. Au dehors, on entendait le ronflement sourd de la fabrique.

Jan se souleva.

— Je suis mieux maintenant, dit-il en essayant de sourire. Allez vous reposer.

On attendit encore quelques minutes, puis on se décida à éteindre la lanterne.

Le matin on trouva Jan assis sur un escabeau, contre le poêle, la tête dans ses mains. De grandes taches de sang maculaient son bandage.

En allant au travail, Frans dit tout bas à l'un de ses hommes :

— Karel, il faudra « le » reconduire demain... Là-bas, tu tâcheras de lui trouver un remplaçant.

Le soir, Frans demanda à Jan s'il se sentait assez fort pour s'en retourner. Il répondit que oui.

— On t'accompagnera naturellement, ajouta l'autre.

Le lendemain, à trois heures du matin (il avait été convenu que Jan partirait avant le jour), le vieillard éveilla Karel. A eux deux, ils préparèrent le café, puis habillèrent le blessé, ils lui firent endosser un vieux paletot, lui mirent des moufles aux mains, enveloppèrent sa tête dans un châle de laine.

Après le déjeuner, Jan et Karel placèrent chacun une tartine dans leur poche. Frans glissa, en outre, quelques morceaux de sucre dans celle de Jan. Celui-ci le contempla avec un sourire pâle :

— Je t'ai fait beaucoup de peine, hein ? dit-il.

— Je ne t'en veux pas... sois tranquille... répondit Frans.

Et il examina une dernière fois si le châle lui protégeait bien toute la tête. Il lui tendit ensuite un bâton de frêne et ouvrit doucement la porte.

La nuit était noire et froide. Quelques plaques de neige brillaient dans la prairie. Le vent soufflait avec force dans les arbres et plissait les petites mares d'eau qui luisaient du côté de la fabrique.

Debout sur le pas de la porte, Frans regardait s'éloigner les deux hommes. Jan marchait assez facilement, appuyé sur le bras de Karel. Leurs silhouettes, qui se rapetissaient insensiblement, ne tardèrent pas à se fondre dans les ténèbres. Le bruit de leurs pas persista quelques instants en-

core, puis lui aussi disparut dans le tapage de la fabrique et du vent.

Comme Frans se retournait pour rentrer, il vit une ombre, immobile à côté de lui.

— Vas-tu remonter, toi! s'écria-t-il, en reconnaissant Trintje.

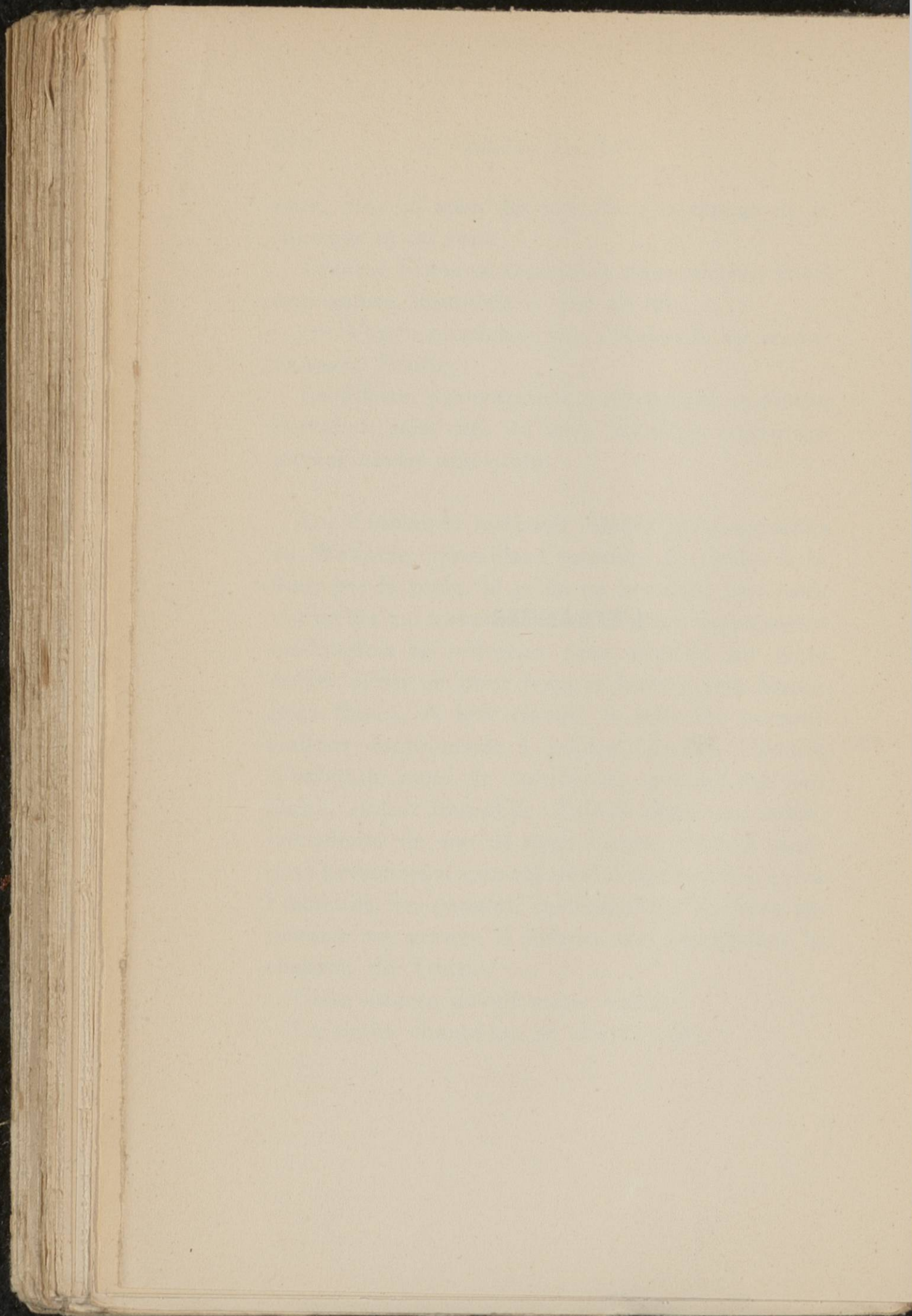
La fillette, pirouettant sur elle-même, regrimpa l'escalier, sans dire un mot, les deux mains appuyées contre son cœur.

Les Flamands restèrent encore trois semaines en Wallonie, travaillant toujours de l'aube à la nuit, par la pluie, la gelée ou la neige. Les rares voyageurs qui traversaient les champs, les voyaient quelquefois se redresser pour souffler sur leurs doigts raidis ou pour frapper leurs mains contre leurs flancs. A leur retour, le soir, les paysans wallons continuaient à tendre l'oreille. Comme d'habitude aussi, le cordonnier, penché sur son établi, restait immobile, l'alène dans une main, l'extrémité de son fil dans l'autre. Parfois quelques personnes s'approchaient d'une fenêtre, et les Flamands, en passant, apercevaient, derrière les rideaux, un groupe d'ombres, qui attendaient la chanson de Trintje.

Cette attente devait rester vaine.

La petite chanteuse ne chanta plus.

**L'ETRANGER**



## I.

Le hameau des Broux reposait dans la paix d'un magnifique dimanche d'avril, lorsque, d'une maison basse, aux murailles de torchis, s'envola, vers deux heures de l'après-midi, la note claire et vibrante d'un cornet à piston. Un silence de quelques instants suivit, puis de nouvelles notes éclatèrent, plus sonores et plus franches; les habitants reconnurent un air de polka.

Un homme en manches de chemise, à cheveux jaunes, à figure jaune, avec un long nez mince et deux grandes oreilles plantées presque horizontalement dans son crâne, bondit au milieu de la route:

— Comment?... Quoi?... de la musique!...

Au même moment un volet claqua: la vieille Bette montra sa tête ronde dans le cadre d'une petite fenêtre; tandis que ses yeux rouges clignotaient, éblouis par le soleil, elle tendit le doigt vers la maison basse et s'écria:

— C'est chez Jacob, Furet!

Furet ne répondit pas.

D'autres fenêtres s'ouvrirent. Des jeunes filles,

surprises à leur toilette par cet air de musique, vinrent regarder à droite et à gauche, les épaules couvertes d'un tablier ou d'un essuie-mains, sous lequel on voyait briller la peau hâlée de leurs bras nus. Puis les hommes et les enfants sortirent à leur tour de leurs demeures et se groupèrent autour de Furet. Celui-ci, qui écoutait attentivement, le nez au vent, le menton dans sa main, dit tout à coup :

— C'est bien chez Jacob !

Et il s'avança vers la maison de torchis, appliqua l'oreille contre le mur, puis essaya de regarder par la fenêtre. Comme elle était trop haute, il alla chercher une grosse pierre et grimpa dessus. Mais il eut beau allonger le corps, tendre le cou, incruster ses ongles dans le plâtre, se coller comme un lézard à la muraille, il n'arriva pas à son but.

Alors il descendit, se dirigea vers la porte et l'ouvrit sans façon.

Le musicien était installé à gauche du poêle. C'était un beau et fort jeune homme, vêtu d'un pantalon gris et d'une jaquette noire. Il avait des cheveux blonds, des traits fins, les mains dodues et roses. Sur son gilet étincelait — Furet remarqua tout de suite ce détail — une chaîne d'or ou dorée. Tout contre lui était assise une jeune fille, blanche et fraîche elle aussi, avec une poitrine de



de Junon et des épaules de cariatide. Son bras gauche reposait sur le dossier de la chaise du musicien. Le bonheur brillait dans ses prunelles bleues. Avec la main droite, elle lissait de temps en temps ses bandeaux couleur d'épis mûrs.

De l'autre côté du poêle se trouvaient le père Jacob avec sa femme: tous deux chenus, tous deux maigres, tous deux édentés et ridés, tous deux visiblement sous l'empire d'une joie béate. L'un avait un sarrau neuf, l'autre portait un bonnet noir, tuyauté. Jacob fumait un cigare, dont il recollait à tout instant la feuille extérieure avec son doigt mouillé de salive.

Près de la fenêtre, assis sur un banc, graves et sérieux, les cadets de la famille — trois garçons et une fillette — ouvraient des yeux étonnés. On leur avait sans doute recommandé d'être sages, car quand l'un d'eux agitait la tête ou remuait le pied, son voisin lui donnait un coup de coude.

Pour la seconde fois, la porte s'entrebâilla et une grappe de têtes se montra dans l'ouverture. Comme ces gens n'avançaient point, Jacob cria:

— Vous pouvez entrer; on ne paye pas.

Cette fois, la porte s'ouvrit toute grande et une vingtaine de personnes vinrent se ranger à côté de Furet, qui s'était placé au fond de la pièce, face au musicien. Parmi elles se trouvait Colpin; sa

grosse tête barbue collée contre la muraille dominait toutes les autres.

Dans son coin, Jacob exultait. De son cigare, qui ne quittait plus ses lèvres, la fumée filait vers le plafond ou se déployait devant sa figure comme un voile bleu. Ses yeux émerillonnés semblaient dire :

— Hein! vous ne vous attendiez pas à ceci?

La présence d'un homme porteur d'une si belle jaquette et d'une chaîne si éblouissante dans la pauvre habitation des Jacob déconcertait, en effet, tout ce monde. La curiosité et l'attention immobilisaient tous les visages.

Lorsque le musicien eut achevé son air de polka, une jeune fille dit à ses voisins :

— Je le reconnais... C'est « l'étranger » qui a dansé à la fête avec Justine.

Furet allongea le cou :

— Quel étranger?

— Je ne sais pas, répondit la jeune fille.

Furet renfonça sa tête dans ses épaules.

— S'il vous plaît, mon ami, encore un morceau, dit Colpin d'une voix tendre, tandis que ses yeux pétillaient et que ses lèvres souriantes mettaient un éclair rouge dans sa barbe noire.

Le musicien, qui parlait tout bas avec Justine, réemboucha son instrument.

Lorsqu'il eut joué un nouvel air, les gens sortirent. Arrivé sur le seuil, Colpin se retourna :

— Merci, mon ami!

Puis il baissa le front et murmura : « Voilà un homme qui joue bien! » Et il s'achemina en sifflotant vers un cabaret.

Furet, qui était resté seul dans la maison, continuait à regarder l'étranger avec de grands yeux; finalement, il s'avança vers lui :

— De quel pays êtes-vous, camarade ?

— Je suis Condruzien!

Ces paroles, prononcées sur un ton sec, froissèrent Furet. Il pirouetta sur ses talons et sortit à son tour, pensif et un peu vexé.

## II.

Le lendemain, à huit heures du matin, des ouvriers déjeunaient dans la campagne des Broux, près d'un chemin creux.

La plaine, qui s'incurve légèrement, forme un vaste cirque, qu'éclairait à ce moment-là un beau soleil. Tout autour, cinq ou six villages montraient leurs toits rouges et leur clocher brillant, encadrés par une verdure abondante, sur laquelle se détachaient les fleurs blanches des arbres fruitiers. Au nord, les ailes de deux moulins à vent tournaient en silence.

Appuyé contre le manche de sa charrue, un homme parlait :

— Notre Florent n'a plus que dix mois à faire, camarade Colpin... Nous le reverrons bientôt... Ce sera avec joie, je vous le certifie... Sa mère surtout sera bien heureuse... Chaque fois que nous recevons une lettre, elle pleure...

— Les femmes sont comme cela, frère Lamothe, répondit Colpin.

Lamothe, qui faisait allusion à son fils, en ce

moment au service militaire, mordit dans sa tartine et but une gorgée à son bidon de café.

Colpin avait fini son repas. Il bourra sa pipe.

— Hein! dit-il en tirant la première bouffée... la grosse Justine... elle vous a fait une belle conquête...

Furet, qui était assis sur une herse, leva les épaules:

— Ce n'est qu'un ouvrier brasseur!

— Comment sais-tu cela?

— Peu importe, je le sais.

Ces paroles furent suivies d'un court silence.

Le firmament, tout bleu, ressemblait à un vaste champ de violettes sauvages sur lequel le soleil se détachait comme une fleur d'or. Çà et là, on apercevait au fond de l'azur, pareilles à d'imperceptibles points noirs, des alouettes qui remplissaient l'air de leurs roulades. Partout, des groupes d'ouvriers déjeunaient. A côté d'eux, les bœufs, couchés sur le flanc, rumaient en balançant des filets de bave à leurs narines, tandis que les chevaux, immobiles et têtes baissées, avaient l'air de dormir. Au milieu des terres fraîchement labourées, les pièces de blé luisaient comme de grandes mares vertes.

— « Il » est tout ce que tu voudras, s'écria Colpin, mais il est bien vêtu, il a une chaîne d'or

et des mains de seigneur... Puis, il joue du cornet à piston... Et moi, cela me va...

Furet ricana :

— D'abord, es-tu certain que sa chaîne soit d'or... du vrai or... tu comprends...

Puis, secouant sa figure bilieuse, il avança ses deux mains, qui étaient squameuses et sordides :

— Quand on n'est qu'un ouvrier, voilà les mains qu'il faut avoir !

— S'il est ouvrier, déclara Méan d'un ton pincé, c'est qu'il le veut bien... Il ne tiendrait qu'à lui de ne rien faire...

Méan était parent des Jacob; il devait être mieux renseigné que Furet. Aussi, celui-ci dressa-t-il l'oreille, en coulant vers son voisin des regards sournois. Comme l'autre ne disait plus rien, il hocha la tête.

Alors Méan se leva, et, tendant le doigt vers un village lointain, entre les arbres duquel on apercevait la façade blanche d'un château et la pointe d'une tour, il dit :

— Savez-vous ce qu'était l'aïeul du propriétaire actuel de ce domaine ?...

— C'était un tailleur... un pauvre tailleur... et laid encore... grêlé... Mais il dansait admirablement... et comme cela, il a séduit une baronne...

— Certes ! déclara sentencieusement Lamothe,

on voit quelquefois le riche faire le bonheur du pauvre... Certes, oui... Puis Justine... hé!... c'est une belle jeune fille!...

Furet grommela :

— « Elle » aurait de la chance!

— Comment s'appelle cet homme? demanda Colpin.

— Dewar, répondit Méan.

Tout le monde se tut. Dans la campagne tranquille, on n'entendit plus que les mélodies des alouettes et le bourdonnement des taons qui volaient autour des bœufs.

Agenouillée sur le sol, la bouche souriante, l'œil malicieux, une jeune fille chatouillait, avec un brin d'herbe, l'oreille d'un jeune homme couché à plat ventre à côté d'elle. A plusieurs reprises, il essaya de lui saisir la main. Comme il n'y parvenait pas, il sauta sur pied et poursuivit la jeune fille, qui se sauvait. Elle chercha d'abord un refuge derrière les chevaux, puis courut en zig-zag dans les champs; finalement, tous deux disparurent dans le chemin creux.

Là, Pan rattrapa la Syrinx et la renversa, riante et pâmée, contre le fossé, dans l'herbe fraîche, parfumée de thym et de marjolaine. Malgré ses cris effarouchés, il la serra dans ses bras robustes, mordit avec frénésie dans ses joues roses, baisa ses yeux limpides et ses lèvres rouges. Il regrimba

ensuite lestement le talus. Les mains dans les poches, la tête en l'air, la figure enflammée, il chanta :

O Margueri-te  
Ma dou-ce amie...

La jeune fille reparut à son tour. Elle aussi avait la figure illuminée et le regard joyeux. Sa gorge haletait; elle marchait lentement en essayant de refaire sa tresse qui s'était dénouée. Avec ses bras levés, son buste renversé, sa poitrine saillante, sa chevelure qui flottait comme une gerbe d'or sur son épaule, elle ressemblaient à une fée rustique que gonflaient toute la vie, toute la joie et tous les parfums du printemps.

Le travail reprit. La plaine secoua son silence. Au chant des alouettes se mêlèrent des cliquetis de chaînes, des grincements d'outils, des lambeaux de romances. Des interpellations amicales se croisaient dans l'air sonore. Seul, Furet bêchait silencieusement, sans lever la tête. De temps en temps, un petit rictus crispait sa figure jaune.

Dans le hameau, Furet était connu pour un personnage sournois et envieux. On le voyait partout, observant toutes choses d'un œil louche. Si vous alliez voir vos récoltes, Furet vous suivait. Si vous travailliez dans votre jardin, Furet s'en



venait doucement vous regarder par-dessus la haie. Il jetait des pierres aux poules de ses voisins et, la nuit, salissait les barrières fraîchement peintes. Quand un chat disparaissait, on disait, au bout de quelques jours: « Nous ne le reverrons plus. On l'aura tué. » Et après un instant: « C'est Furet qui aura fait le coup; c'est une mauvaise bête! »

En ce moment, Furet, courbé sur sa bêche, pensait à Dewar. L'amoureux de Justine avait-il ou non de l'argent? Est-ce que Méan n'avait pas conté une fable? Il répétait tout bas: « Elle aurait de la chance! » A la fin, pour s'adoucir l'âme, il murmura:

— Il ne l'épousera peut-être pas!

### III.

Furet se trompait. Dewar épousa Justine au mois d'octobre.

Le soleil enveloppait la terre d'une lumière mourante, mais belle encore. Le village, avec ses arbres à moitié dépouillés, ses maisons blanches, son clocher bleu, prenait des teintes adoucies dans l'air vibrant et déjà vif qui tombait du ciel opalin. Les chemins étaient couverts de feuilles mordorées et, dans la ramure des buissons, on voyait briller, comme des grappes de corail, les baies rouges de l'aubépine.

Furet n'était pas présent quand la noce se rendit à l'église, mais il la vit le soir, comme elle revenait lentement en s'arrêtant dans chaque café.

Justine avait l'air d'une dame avec sa robe de satin noir. Comme elle n'était plus allée aux champs depuis quelques semaines, le hâle de sa peau avait disparu et ses joues étaient d'une blancheur lactée, marbrée de taches roses. Les paysans la regardaient avec admiration, mais c'était surtout son mari qui continuait d'exciter la curiosité. Chose étonnante, on ne savait toujours rien

de précis à son égard! Les bans de mariage eux-mêmes, affichés au mur de l'école, n'avaient rien appris à personne, sinon qu'il était né à Forges (Luxembourg) — localité ignorée de tout le monde — et qu'il était fils légitime de parents décédés. Les uns bâtissaient sur ce mystères des histoires merveilleuses; les autres n'en auguraient rien de bon. Furet observait avec plus d'attention la chaîne de montre du marié, qui brillait aujourd'hui sur un gilet blanc.

— Je voudrais tout de même bien savoir si c'est de l'or? s'écria-t-il en découvrant ses gencives.

— Si c'est de l'or, dit Lamothe, elle vaut plus de deux cents francs!

La noce rentra vers huit heures. Quelques intrus s'obstinaient à la suivre. Pour se débarrasser d'eux, Jacob poussa le verrou de sa porte et ferma les volets.

Lorsqu'il n'y eut plus personne autour de la maison, un homme, qui marchait sur la pointe des pieds, vint se placer sous la fenêtre. C'était Furet. Il écouta quelque temps, le souffle suspendu. Comme il n'entendait qu'un bruit de fourchettes, il s'en retourna en maronnant, les narines chatouillées par un parfum de lapin rôti.

Vers dix heures, le silence prit fin. Une voix de

femme chanta « Les jolis yeux bleus »; puis ce fut le cornet à piston qui ronfla.

A la Toussaint, Dewar loua la plus importante maison du hameau. Il fit mettre du rose sur les murs, du petit-gris sur les volets, du vert sur la porte. Des pots de fleurs apparurent ensuite aux fenêtres, où pendaient d'élégants rideaux. Enfin, le bruit se répandit qu'il avait des meubles extraordinaires.

Furet, dont la curiosité était de plus en plus surexcitée, passait et repassait plusieurs fois par jour devant la porte de son nouveau voisin. A la fin, n'y tenant plus, il s'écria :

— Il faut que j'aïlle voir!

Et il entra en coup de vent dans la maison de Dewar.

— On est voisin... Il faut qu'on se connaisse... J'espère que je ne vous dérange pas... Ici, vous savez... on est sans façons... Nous vivons comme des frères... Hein? je ne vous dérange pas...

— Pas le moins du monde, répliqua Dewar, qui s'était levé à son arrivée.

— Vous avez fait des frais! s'écria Furet en enveloppant tout le mobilier flambant neuf d'un regard inquisiteur... Un régulateur! fit-il... Hé... Je suis sûr que ça coûte cher...

— Oui, assez...

— Et cette armoire ?... C'est du chêne ?...

— Je le pense...

Furet promena sa main sur le bois.

— C'est à Liège que vous avez acheté ces beaux meubles ?

— Oui.

Dewar cligna de l'œil du côté de sa femme : tous deux sourirent.

Furet prit une chaise, l'examina en tous sens et s'assit :

— On est bien là-dessus.

Et après quelques instants :

— Quel est le prix de ces chaises ?... sans indiscretion...

— Avez-vous envie d'en acheter ?...

Furet, qui avait déjà été blessé par le clin d'œil, prit cette réponse pour une injure. Il se leva, fixa ses yeux gris sur Dewar et gagna la porte en disant :

— Un homme est un homme. Le pauvre vaut le riche : Nous sommes tous faits de la même argile, camarade !

#### IV.

A la fin de l'hiver, Florent Lamothe, ayant quitté l'armée, rentra chez ses parents. Après le souper, tous les voisins accoururent pour le revoir. C'était un noiraud, qui portait la casquette sur l'oreille et avait les cheveux taillés en cul-de-poule. Il parla de Bruges, où il avait été en garnison, d'Ostende qu'il avait visitée, des dunes, de la mer, du camp de Beverloo. Il s'exprimait avec assurance en lissant ses moustaches; de temps à autre, il glissait un mot français dans son pittoresque wallon. Il jurait aussi en flamand: « Pottferdek! » Sa mère, petite vieille à figure ratatinée, avait placé sur la table une bouteille d'eau-de-vie, des pommes, des noix et des marrons. Tout cela, c'était pour les autres. La bonne vieille se contentait d'admirer son fils avec des yeux de sainte vierge, les mains allongées sur son tablier. Comme Florent se taisait un moment pour allumer sa pipe, elle dit:

- Vous savez qu'il a été clairon?...
- Tu as été clairon?...
- Tiens donc!

Pendant que le jeune homme tirait quelques bouffées, Colpin mit les doigts sur sa manche :

— Tu auras sans doute appris que nous avons maintenant un musicien ici...

— Qui ça ?

— La grosse Justine s'est mariée, hein ? Je te l'ai écrit, dit le vieux Lamothe.

— Avec un Condruzien...

— Avec un Condruzien... Eh bien ! cet homme joue du cornet à piston tous les dimanches... Tu l'entendras demain.

— Quel métier exerce-t-il ? demanda Florent.

— C'est un faiseur d'embarras, grommela Furet.

— Après son mariage, il est resté plusieurs semaines chez lui, répondit Lamothe, sans s'occuper de l'interruption de Furet. Maintenant, il travaille « du côté » de Liège... On dit qu'il a une bonne place...

— On le dit ! ricana Furet.

— C'est un homme assez « secret », assez « caché », continua Lamothe ; une tête un peu en l'air... Ainsi, il est marié depuis plusieurs mois, et on le voit encore se promener avec sa femme, dans son jardin, bras dessus bras dessous...

Colpin, qui menait sa ménagère « tambour battant », sourit avec indulgence, le nez dans sa barbe.

— Il ferait mieux de le nettoyer, son jardin, grogna Furet.

— Il ne gêne personne! riposta Méan.

On avait oublié sa présence. Les gens se regardèrent, embarrassés. La vieille femme sauva la situation en disant:

— Prenez un verre, ou une pomme, ou des noix, ou des marrons... ce que vous aimez...



## V.

Le lendemain, vers dix heures du matin, Florent fut conduit devant la maison de Dewar. Celui-ci jouait avec ardeur du cornet à piston. Colpin était déjà accroupi contre le fossé, tandis que Furet se promenait sur la route, les mains dans les poches. Dès que Colpin aperçut Florent, il cria :

— Eh bien ! « clairon », qu'en dis-tu ?

Le « clairon », qui avait une raideur de mannequin sous ses vêtements neufs, retira sa pipe de sa bouche, croisa les bras, puis, inclinant le front, écouta avec attention. Furet vint se placer auprès de lui ; quelques minutes s'écoulèrent. Colpin, qui s'impatientait, cria de nouveau :

— « Clairon », qu'en dis-tu ?

Florent écoutait toujours. Finalement, il releva la tête :

— Pottferdek !

— Quoi ?

— Il ne sait pas jouer !

— Hein ? ...

Florent remit sa pipe dans sa bouche :

— Non!

Il écouta encore un instant, et ajouta :

— Un peu la polka, mais c'est tout.

Dewar, en effet, jouait toujours le même air. De temps à autre, il essayait d'exécuter une mazurka, une valse, un quadrille, mais au bout de quelques minutes, il s'embourbait, déraillait et finissait par reprendre la polka, qu'il enlevait alors avec un brio infernal.

Florent attira leur attention sur tout cela. Le doigt levé, l'œil ironique, il criait : « Écoutez ! » chaque fois que Dewar lançait une fausse note. Ses compagnons « écoutaient » en ouvrant de grands yeux, honteux et irrités d'avoir été roulés aussi grossièrement. Colpin, qui s'était montré le plus enthousiaste pour cette musique, se glissa le long du fossé, sans dire un mot, et disparut. Les autres ne tardèrent pas à l'imiter. Furet, toutefois, ne bougeait pas ; mais ses prunelles grises s'éclairaient petit à petit ; quand il se vit seul au milieu du chemin, il leva les yeux au ciel et se mit à rire à pleine gorge, en sautant comme un bouc.

La vieille Bette, qui l'observait de sa fenêtre, dit :

— Voilà Furet qui devient fou !

## VI.

A dater de ce moment, plus personne ne se dérangea pour entendre la musique de Dewar. Au bout de quelque temps, on trouva même agaçant cet air de polka, qu'il serinait tous les dimanches du matin au soir; quelquefois une tête grincheuse se tournait vers la maison du musicien et grommelait: « Le diable t'emporte, toi et ta sacrée trompette! » Mais c'était tout. Dewar, dépouillé de son prestige, semblait dans l'indifférence.

Seul, Furet continuait à le surveiller. Le samedi soir, à l'heure où Dewar avait coutume de revenir, Furet se dirigeait vers les champs, nu-tête, d'un pas de flâneur, avec l'allure innocente de quelqu'un qui erre sans but. Il se dissimulait derrière une haie ou bien entrait tout simplement dans les blés. Quand Dewar passait, avec son petit paquet noué dans un mouchoir rouge qu'il portait sur l'épaule au bout de son bâton, il ne se doutait point qu'on l'épiait et il ne voyait pas la tête humaine qui se montrait furtivement à quelques mètres de lui et dont la teinte jaune se confondait dans la nuit tombante, avec la couleur des seigles.

Un samedi, Furet, qui s'était de nouveau rendu aux aguets, reparut avant Dewar; il galopait avec un grand bruit de sabots et lançait dans les cours, à droite et à gauche, sans s'arrêter, quelques mots d'une voix essoufflée. Ceux qui n'avaient pas saisi ses paroles couraient aux renseignements.

— Quoi?... Qu'est-ce que c'est?... Un incendie?...

— Non. C'est Dewar qui a une « prune! »

Quelques instants plus tard, Dewar arriva. Il marchait en zig-zag, parlait tout seul, gesticulait avec son bâton. Dès qu'il fut rentré chez lui, les voisins s'approchèrent de sa demeure. Furet colla l'oreille contre la muraille. On entendit d'abord la voix attristée de Justine. Dewar ensuite s'expliqua avec vivacité, puis tout retomba dans le silence.

Comme la soirée était belle, Furet et ses compagnons s'accroupirent au bord de la route, contre le fossé. Une haie épaisse traçait une grande ombre au-dessus de leurs têtes. Dans le ciel bleuâtre les étoiles s'allumaient. Des hannetons bourdonnaient et, de temps à autre, une chauve-souris coupait l'air de son vol oblique.

Furet et ses amis devisaient tranquillement lorsque, tout à coup, ils virent avec stupeur surgir au milieu du chemin un homme qui n'avait qu'une culotte de toile bleue pour tout vêtement. C'était

Dewar. Il passa comme une flèche et fila vers le village.

Une voix d'enfant cria :

— Hé! un homme tout nu!...

Tout le hameau s'élança à ses trousses. Le long du chemin, les gens se précipitaient dans leurs cours, ahuris par ce spectacle extraordinaire: un homme nu comme ver et qui courait comme un lièvre.

Dewar galopa jusqu'au milieu du village. Là, il s'arrêta devant une chaumière dont le long toit brun, ourlé de mousse, était percé d'une petite lucarne. Après avoir croisé sur sa poitrine ses bras d'athlète, il cria :

— Allons! viens jusqu'ici, si tu n'es pas un lâche?...

Dans la chaumière, rien ne bougeait. Mais au bout de quelques instants, on entendit grincer la lucarne du toit. Une tête sortit par le trou, une grosse tête chauve, avec des sourcils énormes et une figure ridée et couleur brique qu'éclairaient de grands yeux humides. Cette tête beugla :

— On ne te craint pas! Puis la lucarne fut prestement refermée.

Une foule compacte entourait Dewar, dont le torse blanc, soyeux et musclé, brillait dans le crépuscule comme un marbre grec. Les gens se racontaient à voix basse qu'il avait fait route avec Si-

mon, un vieil alcoolique, qu'ils s'étaient grisés ensemble, puis disputés.

Après quelques instants d'attente, Dewar tendit son poing vers le toit :

— Allons, descends, coquin !

La lucarne s'ouvrit de nouveau. L'ivrogne du haut cria à l'ivrogne du bas :

— Retourne chez toi, soûlard !

Puis, remarquant tout à coup l'étrange accoutrement de Dewar, Simon ouvrit une bouche énorme et éclata d'un tel rire que sa grosse tête sautilla comme une marionnette, dans le cadre de la lucarne. La joie du vieillard ayant gagné la foule, Dewar crut qu'elle prenait parti pour son adversaire. Il se retourna, fit des moulinets avec les bras, se frappa la poitrine, provoqua tout le monde.

Les gens s'écartèrent et la lucarne se referma.

Lorsqu'il ne vit plus autour de lui que des êtres muets et matés, Dewar ramena ses yeux sur la chaumière.

La tête de Simon n'apparut plus ; mais, de temps à autre, le volet de la lucarne remuait : à travers une petite fente, on distinguait l'œil injecté du vieillard, qui observait avec prudence son adversaire.

Dewar brandit de nouveau son poing vers le toit :

— Lâche! Pleutre! Couard!...

Comme l'autre continuait à ne pas bouger, il hocha la tête avec dégoût, cracha dans la poussière, puis, ayant relevé à deux mains sa culotte dont la ceinture glissait sur ses hanches, il reprit philosophiquement le chemin de sa demeure.

## VII.

L'aventure aurait probablement fini là, sans M<sup>lle</sup> Agnès, vieille fille austère, qui tenait une boutique d'épicerie.

Dès qu'elle jugeait la vertu en péril quelque part, M<sup>lle</sup> Agnès croyait de son devoir d'intervenir. Etant de tempérament emporté, elle intervenait d'habitude sans discrétion ni mesure. Lorsque, par-dessus la haie tondue de son jardin, elle vit repasser Dewar, derrière lequel marchaient tous les enfants du village, suivis de leurs parents, sa figure parcheminée devint verte.

— Comment! s'écria-t-elle, en s'adressant d'abord à ceux-ci, vous n'êtes pas honteux de laisser vos enfants courir derrière cet individu? Vous ne connaissez donc pas vos devoirs?

— Et vous autres, continua-t-elle en se tournant vers les enfants, allez-vous déguerpir au lieu de suivre ce brigand? Mon Dieu, quel scandale!

En entendant les mots d'« individu », de « brigand », de « scandale », Dewar leva la tête et reconnut M<sup>lle</sup> Agnès, qui s'agitait comme une possédée derrière la haie. Il s'arrêta et fixa sur elle



ses yeux bleus, où brillait un pur et beau sourire.

Ce cynisme acheva de révolter la femme. Son maigre buste incliné au-dessus du chemin, elle se mit à injurier Dewar, la voix rauque, agitant son petit bonnet et brandissant les bras.

Dewar, au lieu de répondre, courba le front, joignit les doigts sur sa poitrine et resta immobile, semblable à un saint.

A la fin, comme M<sup>lle</sup> Agnès ne se taisait pas, il redressa sa figure candide et leva à son tour les deux mains en un geste plein d'onction :

— Vive l'anarchie!

Propos d'ivrogne, certes! qui, dans la pensée du pauvre Dewar, n'avait pas de sens. Mais un tel cri, poussé avec une pareille audace, en pleine rue, en pleine foule, devant une vieille demoiselle honorable, indigna tout le monde. M<sup>lle</sup> Agnès, suffoquée, avait disparu dans son jardin. Plusieurs hommes serraient les dents dans un frémissement de colère. Lamothe lui-même, qui ne perdait pourtant pas facilement son sang-froid, s'écria : « On devrait le flageller! » Et ses yeux vengeurs fouillèrent la haie, où des baguettes souples et coriaces montraient, entre leurs feuilles vertes, avec des nœuds durs, de magnifiques épines.

Cependant, Dewar s'éloignait, le front haut, indifférent et superbe. Alors, M<sup>lle</sup> Agnès reparut, avec des traits décomposés, les lèvres agitées et

son bonnet de travers; elle se haussa sur la pointe des pieds, tendit le cou et lança d'une voix sifflante:

— Vaurien! vaurien! Viens régler ton compte, vaurien! Viens me payer!

Cette fois, les paysans murmurèrent:

— Ho! ho!...

Tout s'éclairait maintenant! Dewar enfin était connu. Furet, la figure rayonnante, le regardait s'enfoncer dans le crépuscule, où son torse blanc miroitait comme une statue au fond d'un bosquet. Quand Dewar eut disparu, il s'écria:

— Je suis sûr qu'on ne l'entendra plus!

Le lendemain, Dewar jouait du cornet à piston comme d'habitude.

Furet en fut scandalisé. On le vit courir de maison en maison, l'air exaspéré, criant partout:

— Cet homme n'a pas de honte!

Les voisins, qui commençaient à partager ses sentiments, répétaient:

— C'est vrai. Cet homme n'a pas de honte!

Une haine sourde couvait contre Dewar. Lorsque la nuit fut tombée, quelqu'un, profitant de l'obscurité, lança une pierre contre sa porte.

Le dimanche suivant, quand il recommença son concert, Furet jura entre ses dents:

— Attends drôle, je connais quelqu'un qui te fera taire!

Un quart d'heure plus tard, les habitants du hameau furent assourdis par un tapage infernal.

Comme cela ne finissait pas, on fit des recherches et l'on découvrit Furet qui, accroupi sous sa haie, abrité en outre par un tas de fagots, tapait à tour de bras avec une barre de fer sur un vieux seau. La sueur coulait sur sa peau tannée.

Ceux qui l'avaient déniché trouvèrent la farce ingénieuse. Ils s'en amusèrent pendant quelque temps, puis se retirèrent. Bientôt après, le même tapage s'éleva dans un autre coin du hameau; un troisième suivit, puis un quatrième.

De temps en temps, tous quatre s'interrompaient. On réentendait alors le cornet à piston qui, par contraste, présentait quelque chose d'agréable et de rafraîchissant. Le duel dura jusqu'au soir. Lorsque les hommes rentrèrent chez eux, avec leurs barres de fer et leurs seaux, le cornet à piston vibrait toujours.

Furet, échauffé, cracha dans ses mains et, louchant vers la demeure de Dewar:

— On s'essayera de nouveau dimanche prochain, l'ami!

## VIII.

Le samedi suivant, après son travail, Furet alla couper une branche de frêne. Pendant toute la soirée, il fabriqua des sifflets, avec l'intention de les distribuer aux enfants. Comme il toussait en écorçant le bois, sa femme dit :

— Tu ferais mieux de laisser tout cela tranquille.

Furet haussa les épaules.

Le lendemain, vers une heure, comme Dewar embouchait son cornet à piston, un charivari épouvantable couvrit sa musique. Plus de vingt hommes, cachés dans tous les coins du hameau, participaient cette fois au vacarme. Ceux qui n'avaient pas trouvé de vieux seaux tapaient sur des casseroles ou choquaient l'un contre l'autre des couvercles de marmites. Les enfants, de leur côté, dans les cours, sur les seuils, dans le chemin, faisaient consciencieusement marcher leurs sifflets de frêne. Mais le plus magnifique de tous, s'était Colpin. Il s'était fabriqué un long cornet de tôle, dont il tirait des beuglements effrayants. Il avait, en outre, eu l'idée extravagante de grimper sur

le chaume de son étable; à cheval sur le faîte, les cheveux hérissés, les yeux désorbités, les joues gonflées et rouges, il ressemblaient à une girouette formidable et grotesque.

Ce charivari révolutionna le village entier. Les gens arrivèrent en foule. Lorsqu'on eut découvert Colpin, à cheval sur son toit, une joie énorme s'empara de tout le monde.

Pendant qu'on l'admirait, un grand homme sec, coiffé d'une casquette verte à galons jaunes et qui avait une grosse canne sous le bras, vint se placer auprès des spectateurs. Ses yeux sévères montraient clairement qu'il apercevait, dans tout cela, quelque chose de répréhensible. Au bout de quelques minutes, il disparut, puis il revint avec un autre homme vêtu d'un beau sarrau bleu qui bombait sur son ventre et pourvu de cette tête ronde et rose que fait, dit-on, aux fermiers wallons l'usage excessif du bourgogne.

C'était le bourgmestre.

Il vit tout de suite que l'ordre n'était pas sérieusement troublé. Mais il garda une figure digne comme l'exigeaient ses fonctions. Cependant, lorsqu'il se retira, il riait intérieurement et, sans que personne s'en aperçut, son gros ventre dansait sous sa blouse.

De temps à autre, Colpin passait le cornet sous son bras, soufflait un peu, puis retirant de sa poi-

trine, par la fente de sa chemise, un mouchoir rouge, il s'épongeait les joues.

A cinq heures, le charivari s'arrêta. Dans le silence, on réentendit le cornet à piston. Dewar jouait tranquillement, avec mesure. Cela faisait l'effet d'une brise calme succédant à un vent d'orage.

Le charivari reprit avec plus de furie. Mais les curieux, qui commençaient à avoir les oreilles rompues, s'en allaient un à un.

Vers six heures, il y eut une nouvelle interruption. Dewar, lui, jouait toujours. Cette ténacité déçut ses adversaires. Malgré l'eau-de-vie que leur fit distribuer secrètement M<sup>lle</sup> Agnès, l'entrain diminua. A la nuit tombante, Colpin constata que tous les curieux avaient disparu. Le vent du soir, qui soufflait avec âpreté, le fit éternuer. Il réfléchit quelques secondes; puis, élevant son cornet au-dessus de sa tête, il le lança sur le fumier. Il se coucha ensuite sur le dos et se laissa glisser le long du toit.

Ce fut le signal de la déroute. Un quart d'heure plus tard, on n'entendait plus que le tintement mélancolique d'un seau, sur lequel frappait un bras fatigué. Furet, exaspéré, luttait encore. La toux lui déchirait la poitrine. Il était moulu, énervé. Ses mains tremblaient. La sueur coulait en gouttes froides sur son visage et le long de son dos.

Quand il se sentit seul, il tourna ses yeux rageurs du côté de la maison de Dewar et essaya de taper avec plus de force. Mais un accès de toux lui fit lâcher la barre de fer.

Sa femme, ne l'entendant plus, se mit à sa recherche.

Elle le trouva sous la haie, à quatre pattes, écroulé dans les ronces. Il avait la figure blême, les yeux luisants. Il était effrayant comme un loup.

Dewar, à ce moment, jouait la polka pour la vingtième fois au moins. Dans les sons clairs et nets qui filaient par sa fenêtre ouverte, on ne sentait aucune trace de fatigue.

Furet sortit péniblement de sa cachette, enleva les épines qui s'étaient plantées dans sa culotte et rentra chez lui. Comme il s'approchait de la lampe, sa femme fut frappée par l'air étrange de sa figure :

— On dirait que tu as quelque chose?...

— J'ai froid, répondit-il.

Il se mit néanmoins à table et voulut souper; mais, avant la fin du repas, il se leva sans rien dire et gagna son lit.

Au bout de quelques minutes, sa femme entra dans la chambre. Lorsqu'elle reparut, elle avait la mine inquiète. Comme ses enfants continuaient à s'amuser avec leurs sifflets de frêne, elle dit :

— Allons, mes enfants, ne sifflez plus. Votre père est malade...

Le lendemain, les voisins apprirent que Furet avait une pleurésie.

Chaque soir, ils venaient prendre de ses nouvelles. Le médecin avait défendu de le déranger. Aussi ne s'approchaient-ils pas de son lit. Ils se contentaient de jeter un coup d'œil, par la porte entrebâillée, sur sa figure immobile, qui se détachait comme un masque de buis sur les carreaux rouges et blancs d'un coussin de plume.

— S'il « passe » le neuvième jour, disaient-ils à sa femme, il sera sauvé.

Furet « passa » le neuvième jour, mais des complications se produisirent et il resta au lit tout l'hiver.



## IX.

Au printemps, on commença à revoir Furet dans sa cour. Sa femme l'asseyait dans un fauteuil, lui enveloppait le corps d'une couverture, et il demeurait là des heures entières, emmaillotté comme une momie.

De la route, les passants échangeaient quelques mots avec lui.

— Le corps va bien, disait-il. Mais ce sont les jambes « qui n'en veulent pas ».

Quelques-uns s'approchaient. Ils examinaient sa figure parcheminée, ses lèvres blanches, ses yeux creux, ses grandes oreilles, son long cou où les muscles saillaient comme des câbles.

— Tout de même, ce qu'on attrape! s'écriaient-ils.

Furet soupirait:

— Cela m'est venu comme un coup de fusil...

« Mon Dieu! » disaient les autres; et, levant le doigt, il montrait un coin de ciel bleu, les bourgeons des arbres, un rayon de soleil, un papillon:

— Voici l'été. C'est un grand médecin. Il vous guérira.

La convalescence de Furet fut longue. Vers la fin de l'été seulement, il recommença à travailler, mais il ne pouvait accomplir que de petites besognes et, lorsqu'il pleuvait, il était obligé de rester chez lui. Aux gens qui lui demandaient: « Est-ce que les forces reviennent, Furet? », il répondait:

— Doucement, doucement. Je ne suis encore qu'un demi-homme.

Un soir cependant sa femme le vit revenir du travail avec la figure rayonnante.

— Cette fois, dit-elle, je crois que tu vas mieux.

Furet hocha la tête:

— Ce n'est pas cela...

Il tendit le nez, arrondit ses petits yeux gris et chuchota mystérieusement:

— Notre voisin va partir!

— Ah!

— Oui, on lui a donné son « renon ».

Furet se mit à rire, puis il s'assit pour mieux savourer sa joie:

— « Oui! il s'en va! » continua-t-il, en faisant glisser les paumes de ses mains le long de ses cuisses et en montrant le bout de sa langue. « Je savais bien qu'il ne résisterait pas. Les maisons comme la sienne ne sont pas faites pour des vanu-pieds de son espèce! »

## X.

Dewar s'en alla comme il était venu, sans faire de confidences à personne. On sut seulement qu'il allait habiter dans le voisinage de Liège par le messenger qui se rendait toutes les semaines dans cette ville et qui se chargea de son déménagement. Dès le commencement de septembre, il emmena un à un les meubles de Dewar; huit jours avant la Toussaint, toute la famille partit.

Vers neuf heures, Furet, qui était resté chez lui, vit arriver le vieux Jacob avec sa femme et ses deux plus jeunes enfants. Une bruine froide leur fouettait la figure. Ils pénétrèrent dans la maison de leur fille avec l'air triste des gens qui entrent dans une mortuaire. Quelques minutes après, la charrette du messenger s'arrêta devant la porte. Dewar apporta les meubles qui restaient: un lit, deux chaises, le poêle, un vieux coffre et plusieurs paquets enveloppés dans des draps. Puis Justine sortit. Elle avait un enfant depuis cinq mois. Elle le portait sur le bras, couvert d'un châle. La jeune femme était toujours plantureuse et belle, mais sa figure mélancolique trahissait un chagrin profond. Elle souffrait sans doute de quitter son vil-

lage — probablement pour toujours. Elle embrassa ses parents, donna un baiser à son petit frère et à sa petite sœur, puis, ayant passé l'enfant à sa mère, elle monta dans la charrette, où le messager l'installa sur une gerbe de paille. Le vieux Jacob frottait ses yeux avec la manche de sa camisole, la vieille femme se mouchait dans son tablier. Quand Justine fut assise, elle ouvrit son parapluie et on lui rendit l'enfant.

— Veille bien à ce qu'il n'ait pas froid, dit Jacob, dont la voix tremblait.

Le messager fit le tour de la charrette pour s'assurer si tout était en ordre. Quand il fut revenu auprès de son cheval, il lui toucha l'échine du bout de son fouet.

— Allons, Cosaque, en avant!

Cosaque, vieille bête déhanchée, dont le corps ressemblait à un tonneau défoncé et qui avait des manchons de poils au-dessus des sabots, souleva péniblement sa grosse tête, incrusta la pointe de ses fers dans la terre humide et la charrette s'ébranla.

Au détour du chemin, Justine sortit du châle une menotte blanche et l'agita, en signe d'adieu, du côté de ses parents.

La vieille mère, qui pleurait, ne put répondre, mais son mari souleva sa casquette:

— Cher petit cœur!...

## XI.

Quelques semaines plus tard, Lamothe, en rentrant chez lui, à l'heure du dîner, avec son fils, trouva sa femme qui gémissait, assise devant la table, le menton dans les poings.

— Voyez ce qui nous arrive! dit-elle, en tendant le doigt du côté du poêle.

Les deux hommes s'approchèrent. Une poule noire était étendue devant la cheminée: elle entr'ouvrait de temps en temps le bec, ramait avec sa patte et un peu de sang tachait ses plumes lustrées. Florent la prit dans ses mains. Elle avait un trou dans le dos, fait sans doute avec une pierre coupante. L'os était à nu, broyé. Le jeune homme tâta la plaie; des esquilles roulèrent sous son doigt.

Il remit l'oiseau à sa place, en hochant la tête. La poule poussa un petit cri, ouvrit les yeux, les ferma, bâilla, puis recommença à ramer avec sa patte.

— Elle est « croquée », dit-il.

Et après un instant:

— Il faudra la tuer.

— Quel malheur; soupira la femme. C'était la meilleure de nos poules: elle donnait deux œufs tous les trois jours.

Lamothe approuva:

— La meilleure... c'est sûr...

Il serra les poings et se dirigea vers la porte. Une odeur de soupe parfumait l'air. Par les fenêtres entrebâillées, on entendait un cliquetis de cuillers et de fourchettes. Les voisins dînaient. Un homme cependant se trouvait au milieu du chemin; il était immobile et tournait le dos à Lamothe. Il avait les jambes ouvertes, les bras en anses de cafetière; sa tête, inclinée sur l'épaule, regardait le ciel et son oreille, plantée horizontalement dans son crâne, se détachait comme une cible.

Lamothe le contempla quelques instants; il était rouge, il étouffait de colère. Finalement, ses dents se découvrirent comme celles d'un chien qui va mordre, il brandit les poings et hurla:

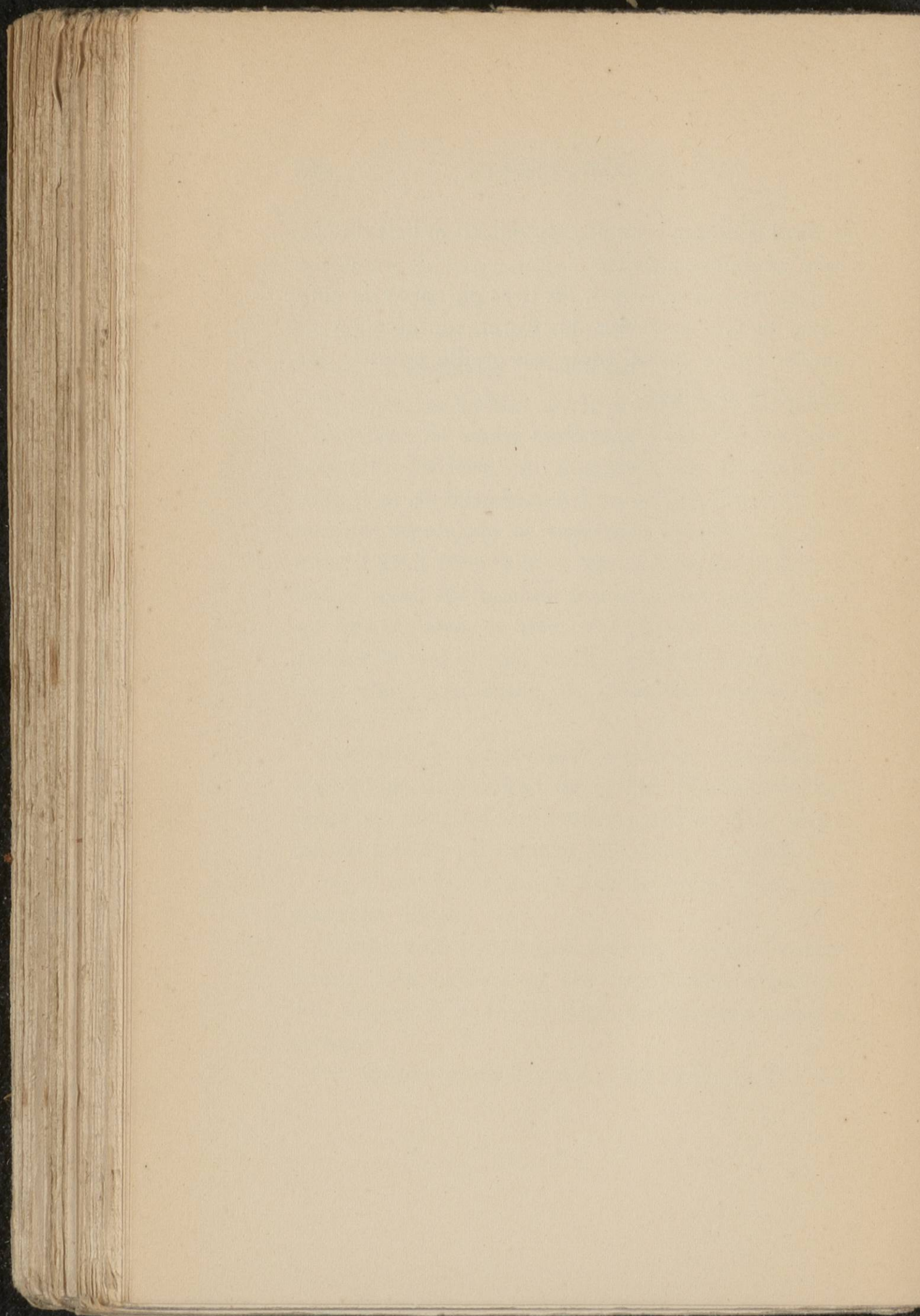
— C'est Furet qui a fait le coup; c'est une mauvaise bête!

Il avait crié si fort que tous les voisins l'entendirent. Les cuillers et les fourchettes cessèrent leur tapage et la vieille Bette montra son masque ravagé:

— Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qu'il y a?

Seul, l'homme qui se trouvait au milieu du chemin ne bougea pas.

Les jambes ouvertes, les bras en anses de cafetière, la tête sur l'épaule, Furet continuait à regarder on ne savait quoi, son oreille pointue dardée vers le ciel.





## TABLE

---

Le Phosphate . . . . .	9
L'Œillet rouge . . . . .	69
Cornélie . . . . .	97
La Planète . . . . .	149
La Chanson du soir . . . . .	199
L'Etranger . . . . .	219

---



Achévé d'imprimer  
le 10 décembre 1935  
sur les presses de l'Imprimerie des  
EDITIONS DE BELGIQUE  
Max. Mention, directeur,  
20, avenue Jean Volders,  
BRUXELLES.



# Les Éditions de Belgique

ont publié :

J. et R. BATAILLE	El Kahéna.
Constant BURNIAUX	Le Village
Georges DELIZEE	Beutaillis.
Eugène DELVAL	Une Jeune Fille d'Hier.
D. DENUIT	Au Beau Pays de Portugal.
	John Cockerill.
	Georges Duhamel.
	Albert, Roi des Belges.
D.-J. d'ORBAIX	Le Don du Maître.
Maurice des OMBIAUX	Liège qui Bout.
	Une Fille de Meuse.
	Les Verres et les Vins.
	Namur la Gaillarde.
	Le Maugré.
	Liège à la France.
	Au Repos des Artistes.
	Froissart.
	Guidon d'Anderlecht
	Le Génie Bourguignon
Raoul-H. DUMONT.	Un Colonial de quat'sous.
Ph. DUTRON	Kivu, Terre Promise.
Marcelle ELO	L'Impossible Gageure
Julia FREZIN	La Dime.
	Le Viatique.
	Marèse
José GERS	Terre Mozabite.
F. HUBERTY	Mundele Moke.
A. JACOBY	Ouvrez le ban!
	Garde à vous!
Maurice KUNEL	Ada.
Maurice MARCINEL	Les Hommes bleus.
Louis PIERARD	La Belgique, terre de compromis
R. PARMENTIER	Contes à Micheline
Félicien ROUSSEAUX	Patrouilleurs
Gaston SMEYERS	Croix de Feu.
Justin SAUVENIER	Grétry.
Jean TOUSSEUL	Les Oiseaux de Passage.
	Le Masque de Tulle.
	La Croix sur la Bure.
	Lutins
A. VIERSET	De Venise à Gênes.
	L'Espagne en Autocar.